

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

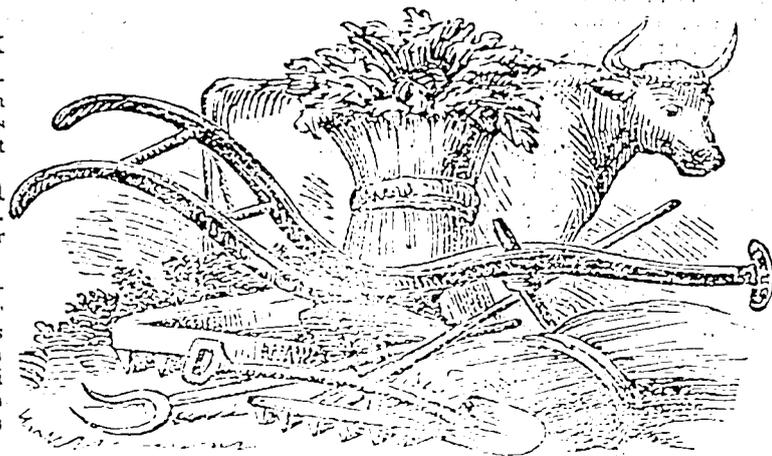
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'Administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

A nos abonnés

Des embarras pécuniaires provenant de l'apathie déplorable d'un grand nombre de nos abonnés nous ont forcés en avril dernier, de discontinuer la publication de la *Gazette des Campagnes*. Nous nous étions imposé de lourds sacrifices pour donner à la classe agricole un organe indépendant, capable non-seulement de l'instruire et de lui faire connaître les améliorations qui peuvent être introduites dans son industrie, mais encore de prendre la défense de ses intérêts. Nous sommes heureux de constater ici que ce but de la *Gazette* a été approuvé par toutes les personnes intelligentes du pays, nous avons même reçu de leur part de nombreuses approbations qui nous font voir que l'influence de la *Gazette* a été immense et que notre journal a contribué au-delà de toute espérance et plus qu'aucun autre à l'avancement de la culture canadienne.

Ces marques d'encouragements étaient certes bien propres à nous encourager à continuer dans la voie où nous étions entrés ; mais malheureusement les paroles et les approbations ne suffisent pas à la prospérité d'un journal, il nous fallait quelque chose de plus substantiel : il nous fallait le nerf de toute entreprise industrielle ; il nous fallait enfin le remboursement des sommes qui nous étaient dues.

Pour faciliter ce remboursement nous n'avons pas épargné les avertissements, nous avons même été jusqu'aux menaces. Un grand nombre de nos abonnés se sont empressés de répondre aux avertissements ; et quoiqu'ils nous aient payé des sommes qui nous étaient bien dues, nous devons les remercier de leur diligence. Mais ceux qui ont attendu les menaces et, à plus forte raison, ceux qui attendent que des menaces nous passions aux effets nous font un tort immense. Ces derniers sont cependant peu nombreux et nous espérons qu'ils mettront bientôt fin à leur retard.

Si tout le monde s'était empressé de répondre à nos premiers avertissements la *Gazette* n'aurait pas abandonné un seul instant le champ de bataille ; elle aurait continué,

comme par le passé, à défendre avec vaillance les intérêts de la classe importante des cultivateurs. On ne l'a pas voulu, et on lui a refusé ce qui lui était légitimement dû. Sur qui doit retomber le reproche ? Ce n'est certes pas sur nous.

La *Gazette des Campagnes* ne doit compter aujourd'hui que sur ses propres forces, et sur la bienveillance de ses abonnés, elle doit se suffire à elle-même. Sa position n'est certainement pas brillante, mais nous pouvons dire qu'elle est satisfaisante.

Des personnes bienveillantes et désireuses de l'avancement de leur patrie, nous ont donné les moyens de reprendre notre œuvre. Quelques-unes en nous procurant de nombreux abonnés, d'autres en mettant leur influence à notre service, toutes en nous donnant l'assurance de leur concours actif.

Notre patriotique clergé, en cette occasion, comme dans toutes les autres circonstances où il s'est agi de la prospérité du pays, nous a donné un vigoureux coup d'épaule et si nous réussissons comme nous en avons l'espérance, nous lui en devrons beaucoup de reconnaissance. La part que nos prêtres prennent dans l'œuvre de la colonisation et de l'amélioration de l'agriculture n'est ignorée de personne ; cependant nous sommes heureux de le constater une fois de plus. Toujours actif et infatigable, le clergé canadien sait qu'un peuple n'est fort, matériellement parlant, que par l'agriculture et il agit d'après cette conviction. Ainsi, tandis que quelques prêtres poussent nos jeunes gens vers la colonisation, d'autres se mettent à la tête de l'amélioration des procédés agricoles et accélèrent le mouvement qui doit transformer notre agriculture.

Pour cela, ils n'oublient aucun des moyens qui peuvent servir à atteindre le but et c'est à cela que nous sommes redevables des encouragements que le clergé a bien voulu nous donner, et nous saurons le reconnaître toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

Nous ne devons pas non plus passer sous silence la part active qu'ont prise, au succès de notre œuvre, certaines personnes haut placées qu'il ne nous est pas permis de nommer,

mais dont l'influence n'en sera pas pour cela moins considérable.

Enfin, quoique de fait nous n'ayons à compter que sur nos propres forces, nous nous trouvons dans une situation infiniment plus avantageuse qu'en avril dernier, et nous augurons bien de l'avenir. Que tous les amis de l'agriculture et de la colonisation nous tendent la main et le cultivateur possèdera un organe dont la position sera assurée.

La *Gazette* disait en 1868 : " La presse est aujourd'hui le grand laboratoire des opinions,..... et le levier tout-puissant des intérêts du pays. Les campagnes ont beau en être la vie et la force, ces vérités de simple bon sens admises par tout le monde resteraient toujours ignorées et méconnues, si, dans la mêlée incessante des intérêts et des passions politiques, l'agriculture ne se constituait pas des organes puissants, toujours présents sur la brèche, éclairant les questions à la lumière quotidienne des faits et des discussions, sachant se faire entendre de tous les rangs de l'armée agricole. " Ce qui était vrai il y a trois ans, l'est autant et peut-être plus aujourd'hui. Tous les genres d'industrie ont leurs organes dévoués à leur avancement et à leurs succès. N'y aurait-il que l'agriculture qui n'aurait pas besoin de ces aides indispensables partout ailleurs ? Ce serait un contre-sens. Quoi ! l'agriculture ! le plus noble et le premier de tous les arts, le seul capable de donner la vie aux peuples pourrait se passer de journaux dévoués à sa cause ! Mais c'est vouloir la condamner à un *status quo* perpétuel, c'est vouloir la laisser languir éternellement.

Pendant que toutes les industries humaines subissent tous les jours des améliorations nouvelles, pendant que leurs machines et leurs procédés sont sans cesse perfectionnés, l'industrie agricole seule devrait-elle être laissée en dehors de ce mouvement ? Tout au contraire, on devrait commencer par le perfectionnement de l'agriculture ; car elle est le principe de toutes les autres industries. C'est elle qui fournit la matière première et la nourriture à leurs ouvriers. Un pays où les industries commerciales et manufacturières sont poussées au détriment de l'agriculture ne peut être un pays florissant, ou s'il l'est pour un moment il ne peut l'être pendant longtemps. Ne voit-on pas, au contraire, les pays les plus avancés en agriculture, être en même temps les plus riches en manufactures, l'Angleterre, l'Ecosse par exemple ?

A l'agriculture donc la priorité, pour elle, pour son perfectionnement doivent se dévouer les plus beaux talents du pays, pour elle d'abord devraient être créés des organes spéciaux, d'elle devrait s'occuper avant tout le journalisme. Les questions qui se rapportent spécialement à l'art agricole devraient occuper la première place, et toutes celles qui ont rapport aux autres industries ne devraient être traitées que comme questions accessoires. Ordinairement ce n'est pas ainsi que se passent les choses ; mais ce n'est certainement pas pour nous un avantage. Le contraire serait le mieux, et nous travaillerons constamment et dans la mesure de nos forces à obtenir ce mieux.

Disons maintenant un mot de notre programme c'est un usage général dont nous ne serons pas le premier à nous affranchir, car nous voulons être franc et nous désirons que chacun connaisse quelles seront nos dispositions et nos tendances dans les questions qui pourront être agitées.

La *Gazette des Campagnes* est un journal *mixte* ; c'est-à-dire qu'elle veut le bien moral et le bien-être matériel de la classe agricole. Pour procurer ces deux biens, nous n'avons qu'à suivre les traditions de la *Gazette* en les modifiant suivant l'expérience acquise. En agriculture, nos en-

seignements ne contiendront rien que la pratique n'ait déjà accepté.

A l'avenir, nous donnerons sur notre première feuille une causerie ou entretien familial sur l'agriculture, cette causerie aura toujours pour sujet quelque question d'actualité. Nous aurons, en outre, une chronique, quelques recettes utiles aux cultivateurs, des articles de circonstances que l'on remplacera par les correspondances que l'on voudra bien nous envoyer, et en dernier lieu un feuilleton tiré de quelque auteur bien connu par ses principes et sa moralité.

En politique nous ne serons d'aucun parti, ou plutôt oui, nous serons d'un parti ; mais ce sera du parti du bien. Nous serons heureux de faire connaître la vérité de quelque côté qu'elle se trouve, et tant que les intérêts de la classe que nous représentons ne seront pas lésés nous laisserons chacun agir à sa guise. L'agriculture aime la paix et ne fleurit pas dans la guerre. Nous ne serons donc jamais le premier à faire naître des cas de guerre ; mais toute attaque sera repoussée quelque soit l'agresseur et les armes employées. Nous aurons à notre service dans ces dernières circonstances, une couple de pages dont le titre sera : *Revue de la semaine* ; leur destination spéciale est de faire connaître les faits les plus importants arrivés dans le courant de la semaine.

Ce qui précède est un court résumé d'une circulaire que nous avons adressée à nos abonnés il y a quelque temps. Nous ne pouvons reproduire cette circulaire tout au long, et nous y renvoyons nos lecteurs.

Chaque numéro contiendra 12 pages dont quatre pour le feuilleton, six spécialement affectées à l'agriculture et deux pour la revue des événements politiques.

Des personnes bienveillantes nous ont promis leur concours dans la rédaction de la *Gazette*, tant pour les questions purement agricoles que pour celles de colonisation, nous les avons acceptées avec reconnaissance et nous encourageons tous les cultivateurs à participer à notre œuvre dans la mesure de leurs forces. Toute communication ayant rapport à l'agriculture et à la colonisation sera bienvenue.

Certaines questions agricoles sont loin d'avoir reçu une solution satisfaisante, quelques-unes sont cependant très-importantes et touchent de très-près à la prospérité générale. Ces questions ne pourront être élucidées que par la discussion, et nous donnerions volontiers une partie de nos colonnes aux hommes compétents qui voudraient s'occuper de leur solution.

Revue retrospective

C'est par ce titre que nous remplacerons aujourd'hui celui de la *Revue de la Semaine*, afin de donner aux lecteurs de la *Gazette des Campagnes* un résumé des événements les plus remarquables qui ont eu lieu depuis l'interruption forcée de notre feuille.

Le monde marche vite depuis quelques années ; mais où va-t-il ? suit-il ce qui l'attend au bout de son chemin, ou du moins s'en doute-t-il ? Certains esprits sérieux et clairvoyants sont dans la crainte et voient pour le monde un avenir bien sombre. Les méchants portent partout la tête haute et font litige des principes fondamentaux de la morale chrétienne. Les bons, pour leur malheur, laissent faire le mal, et, quoique nombreux, ils plient devant une poignée de matérialistes bruyants et entreprenants. Guidés par ces derniers, les peuples sont pris de vertige, aveuglés par les sophistes ils se laissent conduire à l'abîme. Souls, quelques catholiques convaincus, les yeux attachés sur le trône de Pierre, agitent le drapeau de la morale chrétienne, près duquel le

plus grand nombre passe en lui jetant un regard de compassion, quelquefois de haine.

Ce tableau, malheureusement trop vrai, représente presque tous les pays de l'Europe et quelques-uns de l'Amérique. La contagion s'est communiquée à notre bien-aimé Canada. Quelques esprits dévoyés se livrent ici à la propagation du mal et essaient de répandre parmi nous le poison des idées dites *libérales*, mais qui seraient mieux qualifiées d'*anti-libérales*; car nous ne pouvons appeler liberté, la facilité de se livrer au mal, ce n'est que de la *licence*; or, la licence est destructive de toute liberté.

La multitude n'est pas assez réfléchie pour faire la distinction entre la *liberté* et la *licence*, et se laisse entraîner par les sophistes. Alors, comme dit Bossuet: *Quand une fois on a pris la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement que le nom.*

Cependant nous devons reconnaître que la contagion du mal n'a pas encore fait de grands progrès parmi nous, grâce aux défenseurs sur lesquels la vérité peut encore compter. Mais prenons-y garde, le mal est subtil et il ne se laisse pas facilement décourager. Une défaite ne l'abat point; au contraire, il y puise, pour ainsi dire, de nouvelles forces. Il ne se montre pas immédiatement au grand jour, il commence par se faire petit, puis, lorsqu'il a acquis une force suffisante, il se montre dans toute sa nudité aux peuples éfrayés. Le mal couvre aujourd'hui l'Europe de ruines et de sang; d'abord c'était un insecte méprisable, maintenant c'est un monstre puissant avec lequel les souverains se croient obligés de compter.

Nous, peuple canadien, nous n'en sommes encore qu'au début, et il nous semble qu'il sera toujours temps de nous garder. Détrompons-nous, entretenons à nos portes des gardes vigilantes qui nous signalent le mal et nous aident à l'éloigner. Les journaux religieux sont ces gardes, favorisons-les, rendons leur tâche facile, donnons-leur une grande influence et ils seront pour nous des défenseurs puissants.

Nous unirons notre faible voix à ces défenseurs, et nous prendrons le parti du bien dans la mesure de nos forces. Notre action sera nécessairement restreinte; mais nous compterons pour un, et en nous adressant à la classe religieuse et croyante des cultivateurs, nous tâcherons de lui montrer le but qu'elle doit chercher à atteindre.

Mais reprenons le fil de notre narration, et faisons la revue des principaux faits qui se sont produits depuis la fin de mars jusqu'à ces jours derniers.

Commençons par Rome.

Les Piémontais ou plutôt les sociétés secrètes sont toujours en possession de la Ville Eternelle, et ils s'y livrent à toutes les turpitudes des brigands les plus éhontés. Ils envahissent les églises, y commettent mille irrévérences; c'est à peine si le culte religieux y est toléré. La police ne semble y être organisée que pour mettre des entraves à l'exercice de la religion. Les prêtres les plus vénérables par leur âge, leur science et leurs services sont assassinés en pleine rue, et les coupables ne sont pas même inquiétés.

Pie IX, l'auguste Pie IX, la plus belle figure de ce siècle, est condamné à subir mille avanies. Malgré les protestations hypocrites des autorités piémontaises, les consciences catholiques savent qu'on a fait à l'immortel Pontife une position impossible. Quoiqu'on dise et qu'on publie, il est prouvé que le Pape est bien réellement prisonnier dans son château.

Pie IX se charge lui-même, dans sa lettre encyclique du 15 mai, adressée à tout l'épiscopat catholique, de nous faire

connaître la perfidie avec laquelle il est traité par les représentants de Victor-Emmanuel. Ainsi, après avoir dit que l'iniquité persiste dans sa voie et reconnu la fidélité de la majorité des citoyens de la ville de Rome, il ajoute :

« Cependant le Gouvernement subalpin, pendant que d'une part, il s'empresse de rendre cette ville la risée du monde, de l'autre, pour éblouir les catholiques et calmer leur anxiété, s'est donné la peine de composer et de fabriquer certaines immunités futiles et certains privilèges qu'on nomme vulgairement garanties, dans le but qu'elles nous tinssent lieu de pouvoir temporel, dont, par une longue série de trames perfides et par des armes parricides, il nous a dépouillé. A l'égard de ces immunités et garanties, Nous avons déjà, Vénérables Frères, fait connaître Notre jugement, et en en signalant l'absurdité, l'astuce et la moquerie, dans Nos lettres du 22 mars dernier à Notre Vénérable Frère Constantin Patrizzi, cardinal de la sainte Eglise Romaine, doyen du sacré Collège, Notre vicaire dans Rome, lettres qui, livrées à l'impression, ont été immédiatement mises au jour.

« Mais, parce que le propre du Gouvernement subalpin est de joindre une continuelle et honteuse dissimulation à un impudent mépris de Notre dignité Pontificale et de Notre autorité, et qu'il montre par ses actes qu'il ne compte pour rien Nos protestations, Nos réclamations et Nos censures, il n'en a pas moins continué, nonobstant le jugement porté par Nous, sur les dites garanties, d'en passer et d'en promouvoir la discussion et l'examen dans les hautes assemblées du Royaume, comme s'il s'agissait d'une chose sérieuse. Dans cette discussion ont paru au grand jour et la vérité du jugement que Nous avons porté sur le caractère et la nature de ces garanties, et l'insuffisance des efforts de nos ennemis pour en dissimuler la malice et la perfidie.....

Plus loin, Pie IX dit encore :

« C'est pourquoi Nous élevons aujourd'hui de nouveau Notre voix vers vous, Vénérables Frères, et bien que les Fidèles qui vous sont confiés Nous aient, soit par leurs lettres, soit par les actes solennels de leurs protestations, clairement fait connaître avec quelle amertume ils supportent la triste condition à laquelle Nous sommes réduit, et combien ils sont éloignés de se laisser prendre à la fourberie que l'on décore du nom de garantie, toutefois Nous avons cru du devoir de Notre charge apostolique de déclarer solennellement par vous, à Punivers entier, que non seulement ces prétendues garanties vainement fabriquées par les soins du gouvernement subalpin, mais encore tout ce qui, titres, honneurs, exemptions, privilèges, se présentent sous le nom d'immunités ou de garanties, ne peut avoir aucune valeur pour assurer le libre et indépendant exercice du pouvoir qui Nous a été divinement commis pour protéger la liberté nécessaire à l'Eglise. »

Mais ce n'est pas tout, on a osé même attenter à la vie du Souverain Pontife; heureusement que cette tentative n'a eu aucun résultat fâcheux; mais elle prouve jusqu'où l'esprit du mal peut être poussé.

Nous passons sous silence les expropriations des communautés et même des simples particuliers dévoués au Saint-Père. Ces faits sont devenus si communs, qu'ils n'ont plus le mérite de fixer l'attention.

Malgré ses souffrances, Pie IX n'oublie pourtant pas ses enfants malheureux. Il n'y a pas encore longtemps, il envoyait aux églises de Paris pillées par les communaux, des ornements et des vases sacrés pour les besoins du culte. Il a composé et récité tous les jours, en faveur de la France, la petite prière suivante :

« O Marie, conçue sans péché, regardez la France, sauvez la France. Plus elle est coupable, plus elle a besoin de votre intercession. Un mot à Jésus reposant dans vos bras, et la France est sauvée.

« O Jésus obéissant à Marie, sauvez la France. »

Qu'il est admirable le cœur de Pie IX! Comme il suit

bien la trace de son Divin Maître ! et c'est un tel homme que l'on persécute ! !

Jetons maintenant un coup d'œil sur la France. Pauvre France, toi toujours si chère aux cœurs canadiens français, tu es ganglée encore et tu as peine à guérir de tes blessures. Le bras du Seigneur s'est aposanté sur toi et tu as subi un dur châtement ; mais tes forfaits étaient grands et Dieu a puni la dureté de ton cœur. Redevenis ce que tu étais autrefois, redeviens la Fille dévouée de l'Église et tu retrouveras ta force et ta grandeur.

Le 10 mai était signé à Frankfurt le traité de paix qui terminait la série des désastres qui ont été si fatales à la France. La Prusse, mettant de côté toute générosité à l'égard du courage malheureux, s'est fait la part du lion. Outre une indemnité de plusieurs milliards de francs, elle a exigé la cession de deux importantes provinces françaises, l'Alsace et la Lorraine qu'elle traite aujourd'hui avec la dernière indignité.

Pour comble de malheur, Paris s'est révolté contre l'autorité établie. Une poignée de gens sans avenir, sous le nom de *la Commune* guidés par le génie du mal se sont mis à la tête de la *canaille* parisienne et se sont livrés à toutes les abominations. Ce n'est que le 21 mai, après 72 jours de règne que cette canaille a pu être vaincue par les troupes du gouvernement régulier siégeant à Versailles. Mais elle n'a pas abandonné la partie sans laisser des traces de son passage. Elle a saccagé les églises, fusillé les prêtres, l'Archevêque de Paris, Monseigneur Darbois, n'a pas même été épargné. Enfin, elle a terminé ses exploits en réduisant la ville en cendres, elle a prié à son service des gens chargés de mener à bonne fin cette œuvre inqualifiable, et au moment où l'armée du gouvernement entrait dans Paris, ces incendiaires, ces pétroleurs et ces pétroleuses, inondaient les principaux édifices d'huile de charbon et y mettaient le feu. Aujourd'hui les Tuileries, le Louvre, le Palais de Justice, l'Hôtel de Ville, etc., ne sont plus que des monceaux de ruines ; l'œuvre infernale n'a pu être complètement faite de temps, l'armée de l'ordre anéantissait cette tourbe.

En ce moment les chefs de la Commune rendent compte de leurs actes infâmes.

Le 29 juin a eu lieu à Longchamps une revue de 100,000 hommes de troupes françaises et l'on travaille à la réorganisation de l'armée.

Le Comte de Chambord, fils du duc de Berry, et par conséquent chef de la branche aînée des Bourbons a fait son apparition en France, et s'est présenté aux Français comme prétendant à la couronne royale. A cette occasion, il a publié une proclamation dans laquelle il affirme nettement ses principes religieux et politiques ; il n'y cherche pas à flatter les passions populaires, mais il affirme que son gouvernement sera conforme aux besoins de son peuple. Cette proclamation a satisfait la majorité honnête de la nation, et avant longtemps Chambord aura peut-être pris possession du trône de France. Nous le désirons ardemment.

L'Angleterre est également travaillée par les idées nouvelles. La démocratie acquiert graduellement une influence qui ne présage rien de bon pour l'avenir. La chambre des Lords est à peine une ombre, et les Communes s'en moquent. Les Lords ont beau se raidir contre le courant actuel, ils sont impuissants et courent la tête.

En Allemagne, le fait le plus saillant est l'excommunication lancée contre le Dr. Doellinger et quelques autres théologiens catholiques-libéraux. Malheureusement, poussés par l'orgueil, ils se prétendent plus infallibles que le Pape et que toute l'Église réunie en Concile. Ils parcourent l'Alle-

magne en prêchant la révolte contre l'autorité compétente. Voilà où conduit le libéralisme catholique.

Il ne peut pas y avoir de libéralisme dans la religion catholique. Nous avons un Chef infallible aux enseignements duquel nous devons nous soumettre. Le catholique doit croire et non pas discuter les vérités de la religion : " Je crois au Saint-Esprit, à la *Sainte Église Catholique*, etc." dit le Symbole des Apôtres. Et le Pape jouit de la même infallibilité que l'Église.

Le Canada a lui aussi été grandement agité pendant la période de six mois que nous parcourons. Mais nous sommes heureux de constater que le bien pré-luit a été plus grand que le mal. Qui, le Canada est encore un pays foncièrement catholique, il en a donné des preuves irrécusables depuis quelque temps. Malgré les criailleries de nos communistes, de nos *pétroleurs*, car nous avons, nous aussi, nos *petits pétroleurs*, malgré leurs écrits injurieux contre les consciences catholiques, le peuple canadien reste ferme dans sa foi.

Au commencement de l'été, il donnait au Saint Père une preuve touchante de l'amour qu'il lui porte en signant une adresse où il déplore les malheurs qui arrivent en ce moment au père commun des fidèles et où il flétrit les actes infâmes des piémontais.

Le 21 juin, toutes les villes du Canada et la plupart des villages célébraient le 25^{me} anniversaire du Pontificat de Pie IX avec une magnificence sans égale. Le soir et pendant une grande partie de la nuit, illumination presque générale. Nous avons joui d'une bien douce satisfaction et nous avons été heureux en apprenant ces témoignages d'amour et d'estime donnés par toute notre population à l'Auguste Chef de l'Église.

Dans le domaine politique, la Chambre fédérale s'est livrée pendant la dernière session à des travaux gigantesques. Elle a voté l'admission de la Colombie Anglaise dans la Confédération. Le Canada veut devenir puissant. En même temps que cette question importante était décidée, nos représentants votaient les sub-sides nécessaires pour l'exploration des terres où devra passer notre chemin de fer du Pacifique.

Nous avons aussi à enregistrer l'élection des membres pour la chambre locale. Dans cette lutte où chaque parti cherche à défendre ses principes, le parti conservateur est resté puissant ; cependant le parti rouge avance, il semble avoir fait quelque progrès ; aussi ses organes, dans la presse, sont dans la jubilation et espèrent dans l'avenir. Que nos hommes politiques restent toujours unis à l'Église et à son Auguste Chef, et ils conserveront leur force.

La mort a touché à grands coups parmi nos hommes les plus marquants. Nous déplorons la mort de Messire L. S. Desaulniers du Collège de St. Hyacinthe, et de Messire le Grand-Vicaire Proulx curé de Ste. Marie de la Bayne, ces deux hommes renommés par leur savoir et leur prudence ont laissé un vide que nous ressentons vivement.

Nous avons aussi à enregistrer la mort de l'Honorable Eugène Arémbault, arrivée le 26 d'août, et celle de l'Honorable L. Joseph Papineau arrivée le 23 septembre.

Monseigneur l'Archevêque a fait, dimanche, le 8 du courant, les ordinations suivantes, dans la Chapelle du Collège de Ste. Anne de la Pointe-à-la-Croix :

Diaconus :—MM. Ls. Étienne Grondin et Jos. Isidor Hospice Desjardins.

Sous-Diaconus :—MM. François Amable Ludger Têtu et Paul Dubé.

Messes :—MM. Jean O'Farrell, Octave Pelletier, Narcisse Proulx, Fortunat Léonide Pelletier, Joseph Lizotte,

et les Zéphiriu Carou.

Tousurés :—MM. Charles Philippe Richard, Ferdinand Garneau et Joseph Isaac Lavery.

Tous sont du diocèse de Québec.

Chicago, l'une des villes les plus peuplées et les plus commerçantes des États-Unis, la reine de l'Ouest, comme on s'est plu à la nommer, vient d'être détruite en partie par l'incendie. Le feu a commencé par une des parties les plus pauvres de la ville; mais de là, poussé par un vent violent, il s'est propagé dans des quartiers plus riches, et il a même ravagé le quartier des affaires. Les pertes sont énormes, des fortunes se sont amanties en un instant. Des personnes riches à millions, sont en ce moment dans la dernière misère. Des greniers remplis de grains, des hangars pleins de farines ont été la proie des flammes. Enfin les pertes en tous genres sont estimées à plusieurs millions.

Malheureusement là ne s'est pas borné l'action de l'incendie, on a encore à déplorer de nombreuses pertes de vie.

Voici ce qu'écrivit à ce sujet notre confrère de l'Union des Cantons de l'Est :

Une immense conflagration vient de réduire cette belle cité de l'Ouest en un monceau de ruines. Les scènes de désolation dont les dépêches nous parlent nous représentent Soléme brûlé par le feu du ciel pour l'impudicité de ses habitants.

Comme la ville de Palestine, la cité Américaine était un centre de pénétration morale qui devait attirer la vengeance de ciel sur ses habitants. Ses crimes étaient sans noms, l'impudicité n'avait pas de limite, la corruption des mœurs avait engendré le corps social à ce point de désespérer du remède. Que la justice de Dieu est terrible!

Au point de vue matériel, Chicago était une des villes les plus importantes de l'Union Américaine. Sa population devait dépasser 300,000 âmes à l'heure du désastre. Située sur les bords du Lac Michigan, elle offrait un port magnifique au commerce qui la fit progresser avec la rapidité du prodige. Pour avoir une idée de ce commerce il suffit de dire que la moyenne de grain reçu dans ces derniers temps par ses chemins de fer et la navigation se montait journalièrement à la valeur de 1,100 chars disons 88,000 minots. On estime à 6,000,000 de minots le grain en entrepôt et qui a dû brûler. L'entmagasinage pouvait contenir jusqu'à 11,580,000 minots. Pour la semaine finissant le 30 septembre dernier, les recettes de grain à Chicago s'élevèrent au chiffre de 1,308,000 minots, contre 7,130,000 durant la même période l'année dernière.

Nul doute que nos populations s'empresseront de souscrire pour venir en aide aux malheureux incendiés.

Le feu n'a pas porté ses ravages, nous dit-on, dans la partie occupée par nos compatriotes.

Accueil fait à la "Gazette des Campagnes"

Les vrais amis du progrès agricole ont vu avec peine la Gazette des Campagnes discontinuer sa publication en avril dernier. Nous avons reçu de leur part de nombreuses lettres où ils déplorent à l'unanimité les malheureuses circonstances qui nous forçaient à une retraite momentanée. Ces marques de sympathie nous ont procuré un bien sensible plaisir, et n'ont pas peu contribué à nous engager à hâter la réapparition de la Gazette.

Plus tard, lorsque nous avons annoncé la reprise prochaine de notre publication, les encouragements ne nous ont pas fait défaut et les félicitations nous sont arrivées de toutes les parties du pays. Les amis se sont montrés on ne peut plus bienveillants à notre égard, et nous ont fait voir tout le plaisir qu'ils éprouvaient à recevoir de nouveau notre journal.

La presse de la province de Québec ne s'est pas laissée

devancer par ce mouvement sympathique. Les journaux canadiens français ont presque tous été unanimes à nous souhaiter la bienvenue.

Nous citerons entre autres le Nouveau-Monde qui s'est empressé de reproduire tout au long notre circulaire, malgré l'espace qu'il se trouvait forcé de prendre au détriment des importantes questions auxquelles ses colonnes étaient alors consacrées.

Le Courrier du Canada n'a pas été moins bienveillant, voici ce qu'il écrivait à notre sujet :

" Nous apprenons avec un vif plaisir que la Gazette des Campagnes dont la publication avait été discontinuée par le fait de circonstances incontrôlables, va reparaitre sous peu.

" M. Firmin Proulx, le propriétaire de la Gazette, vient de publier une circulaire dans laquelle, après avoir fait l'histoire des difficultés qu'il avait eu à rencontrer, il prévient le public agricole que sa revue va renaître le 1er septembre prochain, sous un format agrandi.

" L'abonnement sera d'une piastre par an et payable d'avance.

" Nous souhaitons à M. Proulx tout le succès que mérite sa bonne volonté de travailler à la diffusion de la science agricole."

L'Ordre de Montréal ne nous a pas non plus oublié et son numéro du 13 juillet dernier nous adressait le passage suivant :

" Nous apprenons avec un très-grand plaisir que M. F. H. Proulx, ex-éditeur-propriétaire de la Gazette des Campagnes doit reprendre la publication de ce journal intéressant et utile.

" Le premier numéro de la Gazette des Campagnes paraîtra le premier septembre prochain.

" Le format du journal sera augmenté de 4 pages et le prix de l'abonnement sera, comme par le passé, \$1.00 par année, payable d'avance.

" Nous félicitons M. Proulx de son heureuse idée et nous lui souhaitons de nombreux succès dans son entreprise patriotique."

Le Courrier de St. Hyacinthe nous montre une sympathie dont nous lui sommes très-reconnaissant tant pour nous-même que pour la cause que nous défendons. On pourra en juger par le passage suivant :

" La Gazette des Campagnes doit reparaitre bientôt. Une circulaire que l'éditeur-propriétaire vient d'expédier fait connaître les modifications qui seront faites à cette feuille."

Après avoir reproduit une partie de notre circulaire, il continue :

" Nous saluons avec plaisir cette renaissance. La Gazette est appelée à faire du bien et le public doit l'encourager; ceux qui ont mission spéciale de faire progresser l'agriculture devraient encourager cette publication et l'aider dans son œuvre qui est aussi la leur. Ils ne devraient pas craindre de donner quelques cents piastres pour aider ce journal, surtout lorsqu'on les voit donner \$250 pour indemnité de frais de voyage à M. Barnard qui a donné environ 30 conférences agricoles en divers endroits.

" Nous espérons donc que la Gazette des Campagnes recevra tout l'encouragement auquel elle a droit, et que sa liste d'abonnés sera très-considérable."

L'Opinion Publique, la Gazette de Sorel, la Gazette de Joliette et plusieurs autres journaux nous ont tous adressé un mot d'encouragement.

Cette bienveillance à notre égard prouve combien la cause agricole possède d'amis dévoués, et convaincus qu'en favo-

risant les journaux d'agriculture ils font acte de patriotisme.

Les feuilles qui se dévouent à l'enseignement de l'agriculture sont encore peu nombreuses, et dans l'état actuel des idées populaires, elles ne sauraient l'être plus. On conçoit facilement qu'elles ne sont complètement utiles qu'à la classe agricole; malheureusement cette classe importante lit peu et il s'écoulera encore bien des années avant que le goût de la lecture et surtout de la lecture des choses sérieuses se généralise. Avant que ce moment arrive, nous aurons à faire beaucoup de sacrifices, et en attendant nous avons besoin de paroles encourageantes et de sympathie. Toute la presse l'a compris aussi bien que nous, et nous a tendu une main amie. Honneur donc à sa générosité!

Le journalisme agricole ne peut encore se présenter dans le public avec sa seule spécialité: l'agriculture. Il est forcé d'abord de concourir, avec les autres journaux, à amuser les lecteurs, en leur présentant des sujets attrayants qui puissent faire passer l'aridité de l'enseignement scientifique. Mais cet état de chose n'aura qu'un temps, nous l'espérons. Dans peu d'années, plus tôt que nous le pensons peut-être, l'utilité de la science agricole sera mieux comprise des intéressés, et alors nous aurons le plaisir de remplacer les matières purement d'agrément par celles auxquelles la *Gazette des Campagnes* est spécialement affectée. Ce sera notre but constant, et pour reconnaître la bienveillance de nos amis, nous travaillerons sans cesse à atteindre ce but.

Exposition provinciale de 1871

Le 12 de septembre courant a eu lieu l'ouverture de l'exposition provinciale de 1871; c'est bien certainement, pour l'agriculture, l'événement le plus remarquable de la saison.

Québec s'est vu transformé comme par enchantement. Ce pauvre vieux Québec, lui d'ordinaire si peu bruyant, a perdu sa douce quiétude. Ses rues se sont remplies de gens affairés et de voitures chargées qui de toutes parts cherchaient à atteindre le terrain de l'Exposition. L'affluence des visiteurs était immense.

Depuis plusieurs mois, l'exposition avait été annoncée pour les 12, 13, 14 et 15 de septembre et comme la température s'était maintenue exceptionnellement favorable, il n'est pas étonnant que le nombre des visiteurs fût aussi considérable.

Le terrain affecté aux besoins de l'exposition est très-spacieux et peut suffire amplement à loger les objets exhibés tout en rendant facile la circulation des visiteurs. Mais pour en arriver là, il aurait besoin de quelques améliorations; car avec les divisions qu'il avait pendant l'exposition, il était impossible de mettre de l'ordre dans l'arrangement des différentes classes d'objets exposés. Quelques journaux, comparant l'exposition de 1871 à celle de 1870, donnent l'avantage à celle de cette année, c'est être trop partial, et personne ne peut contester que pour la symétrie et la disposition des logements, Montréal, quoique bien éloigné de la perfection, l'emportait sur Québec. Or, la symétrie et l'ordre sont les deux grands moyens de montrer les objets sous leur aspect le plus favorable.

Mais ceci n'est qu'une question de temps. Avec le terrain de Montréal on peut, au moyen de quelques améliorations, faire un champ d'exposition parfait sous tous les rapports, de même qu'avec celui de Québec. La perfection du talent réside dans la science de savoir tirer le meilleur parti possible des circonstances où l'on se trouve, quelque défavorables qu'elles soient. Et nous pouvons dire que les organisateurs de l'exposition de Québec n'y ont pas manqué. Espérons qu'à l'avenir, les principales villes de la Province de

Québec se feront un honneur de mettre à la disposition des expositions provinciales un champ spacieux, bien ordonné et pourvu de bâtiments convenables. Pour cela, elles ne craindront point la dépense de quelques piastres; car ce sont les villes qui tirent le plus de profit des expositions.

D'abord, l'affluence des visiteurs donne plus de vie à leur commerce et plus les expositions seront attrayantes, plus le nombre des visiteurs sera grand. Puis toute amélioration agricole enrichit par contre-coup les grands centres de population. Ce n'est pas dans les contrées où l'agriculture est pauvre que les cités sont les plus florissantes. Londres ne compterait pas ses deux millions et demi d'habitants s'il n'avait eu autour de lui qu'une contrée aride et stérile. Une culture riche, pouvant nourrir une population nombreuse, attire les capitaux, permet à un grand nombre de bras de s'occuper des arts industriels et amène nécessairement le progrès des industries manufacturières. Une culture riche en un mot influe sur toutes les positions, et les enrichit. Or, rien n'est plus propre à généraliser le progrès et les améliorations que les expositions où se rendent les cultivateurs de tout un pays. Ceux mêmes qui n'y sont pas intéressés, ceux qui n'ont pas jugé à propos d'y amener ni leurs animaux, ni leurs produits, trouvent des enseignements précieux, ils y voient un bétail amélioré d'une perfection de forme dont ils n'avaient auparavant aucune idée, des instruments de toute sorte qui les mettront en état de mieux façonner leur sol et d'en tirer des produits plus abondants, de nouvelles espèces et de nouvelles variétés de plantes beaucoup plus productives que celles qu'ils cultivent dans leurs localités respectives. Sous ces différents rapports, il n'y a aucun doute que les expositions provinciales et à plus forte raison les expositions universelles n'aient les plus heureux effets sur le progrès agricole des peuples.

Mais pour que ces résultats soient sensibles, il faut que tous les praticiens progressistes du pays concourent à rendre les expositions importantes. Ils doivent avoir assez de patriotisme pour mettre de côté les mesquines jalousies de localités. Ils doivent exposer leurs animaux et leurs produits plus dans le but de pousser au progrès leurs concitoyens moins avancés que dans celui d'obtenir un nombre plus ou moins élevé de prix. Cependant, il va sans dire, que l'un ne va pas ordinairement sans l'autre, pourvu toutefois que les juges chargés de l'examen des objets exposés soient impartiaux et doués d'un jugement sain. A ce sujet, nous nous croyons obligés de féliciter le Conseil d'Agriculture de l'heureux choix de ses experts. Pendant trois jours, nous avons parcouru le champ de l'exposition et la plupart des personnes qui nous ont fait connaître leur manière de voir à cet égard ont été unanimes à le reconnaître. Si l'exposition de 1871 a failli en quelque chose, ce n'est donc pas sous le rapport des jugements portés par les experts. *Vox populi, vox Dei.*

Cependant l'exposition de Québec ne nous a pas pleinement satisfait et en cela nous ne sommes que l'écho du sentiment général des visiteurs. Un trop grand nombre d'exposants de la région agricole de Montréal et des Bois-Francs se sont abstenus de montrer leurs animaux et leurs produits. Ce serait peut-être leur faire injure que d'attribuer leur abstention à un sentiment de jalousie ou d'égoïsme; néanmoins les apparences sont contre eux et quoique nous ne voulions pas les juger, nous déplorons amèrement les malheureuses circonstances qui les ont forcés de rester en arrière cette année.

Il devrait exister une vive sympathie entre tous les agriculteurs du pays à quelque localité qu'ils appartiennent. Toutes les régions agricoles ont les mêmes besoins et les

mêmes droits. Les paroisses du bas de la Province ont droit aux mêmes égards que celles du haut, et ces dernières ne doivent-elles pas craindre que plus tard on ne leur rende le réciproque? Mais non cela ne sera pas, nous l'espérons du moins, car *l'union fait la force*, en agriculture comme dans toutes les autres situations de la vie. Nous prêcherons constamment l'union parmi les cultivateurs, d'après cette conviction que si nous voulons que nos intérêts soient sauvegardés, nous devons les soutenir tous comme un seul homme. Si les exposants de Montréal se sont abstenus par mépris pour ceux de Québec, ils sont dignes de blâme et donnent un exemple qui pourrait leur faire tort à eux aussi bien qu'à nous.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à donner quelques détails sur les objets exposés, et en passant nous ferons connaître les noms des principaux exposants qui ont contribué à réhausser l'éclat de notre fête agricole.

Commençons notre visite par les bêtes-à-cornes.

Les *Durhams* se présentent d'abord à notre attention. Les sujets sont malheureusement peu nombreux et les juges n'ont pas dû éprouver beaucoup de difficulté à leur décerner les prix; mais ils rachetaient un peu par la qualité ce qui manquait en quantité. La société d'Agriculture de Québec a remporté, dans cette classe, trois prix pour ses reproducteurs mâles. M. Joseph Hickson de Montréal y a aussi obtenu deux prix pour d'excellentes taures.

Venaient ensuite les *Ayrshires*, nous en avons remarqué des types supérieurs. Le principal exposant de cette race a été M. Thomas Irving de Montréal, à lui seul il a enlevé au moins dix prix. M. J. L. Gibb de Compton a aussi exhibé plusieurs reproducteurs dont la plupart ont remporté les premiers prix.

Dans la classe des *Herefords*, plus grande lacune encore que chez les *Durhams* sous le rapport du nombre. C'est M. Prosper Allard de St. Cuthbert qui a remporté les prix pour ses reproducteurs et ses veaux.

Les *Devons* n'y étaient représentés que par deux ou trois individus. Un seul prix a été décerné, c'est M. James Dinning de Québec qui l'a remporté pour une vache.

Les *Croisés* étaient à eux seuls presque aussi nombreux que toutes les races pures ensemble. Parmi le nombre, il y en avait de très inférieures; mais plusieurs possédaient une excellente conformation. Les principaux exposants de cette classe appartenaient à la région agricole de Québec.

Les *Alderneys* brillaient par leur absence presque complète. Nous nous attendions pourtant à voir quelques beaux sujets de cette belle petite race. Les jeunes taureaux de M. John Sheddou de Montréal ont remporté deux prix dans ce département.

Parmi les bêtes de boucherie, nous avons remarqué un sujet supérieur appartenant à M. Delaney de Québec.

En somme, l'exposition de l'espèce bovine était, comme nombre et comme qualité, inférieure à celle des années précédentes. Devons-nous en conclure que les races sont dégénérées? Certainement non. Mais nous pouvons déplorer l'abstention d'un grand nombre de nos éleveurs canadiens.

MOUTONS.

Parmi l'espèce ovine, si nous devons croire que les meilleurs sujets étaient dans les loges de l'exposition provinciale de 1871, nous pourrions avoir une idée très peu favorable de l'élevage des moutons en Canada. Que d'individus dégénérés, petits, mal conformés, à mauvaise laine. Les beaux sujets ne formaient qu'une faible minorité. Chez le plus grand nombre il était guère possible de reconnaître les caractères distinctifs des races.

Dans la classe des *Leicesters* surtout l'infériorité était ébouquante. Les principaux éleveurs de cette race étaient MM. J. Gaddois de Terrebonne qui a remporté quatre prix dont deux premiers, W. Poitras de l'Assomption qui a remporté trois prix, J. Sauriol de St. Martin qui lui aussi a eu trois prix, et A. Bernard de Belœil qui a remporté deux premiers prix.

Nous avons quelque chose de mieux dans les *Cotswolds*, quoiqu'un certain nombre fut loin de la perfection.

M. H. Cochrane de Compton a exposé plusieurs sujets de de cette race et il a remporté sept prix dont quatre premiers; mais il a eu deux concurrents heureux dans MM. E. Roy de St. Pie et U. Poitras de l'Assomption. Le premier a remporté neuf prix et le second autant de premiers prix que M. Cochrane.

Nous sommes forcé de passer les autres races sous silence.

COCHONS.

Plus grande pauvreté encore dans ce département. A part quelques *Berkshires* assez bons, il aurait été difficile, même avec la meilleure volonté, de trouver passable l'exposition de la race porcine. Nous avons surtout observé dans la race Essex des sujets de la conformation la plus vicieuse et, comme bêtes d'engrais, certainement inférieurs à nos croisés *Berkshires-Canadiens*.

CHEVAUX.

La classe de l'espèce chevaline présentait l'aspect le plus attrayant; c'était, de l'aven de tout le monde, la plus complète et la plus riche en beaux sujets de tout le département agricole. Aussi, le nombre des curieux qui se pressaient autour des stalles a-t-il été très grand pendant tout le temps qu'a duré l'exhibition. L'élevage et l'amélioration des chevaux n'a sans doute coûté beaucoup d'argent, mais les résultats en sont magnifiques et propres à satisfaire les plus exigeants.

Le cultivateur canadien a toujours pris de l'élevage des chevaux un soin tout particulier, et depuis l'introduction des reproducteurs importés, les progrès ont été constants et rapides. Il serait à souhaiter que les différentes espèces animales entretenues sur la ferme fussent améliorées avec les mêmes soins et la même intelligence. Avant longtemps, nous aurions le plaisir d'observer une transformation complète dans la conformation des races les plus défectueuses et une augmentation notable dans la production.

Au-dessus de 50 prix ont été décernés aux différentes races de chevaux, sur ce nombre 25 ont été remportés par les Canadiens-Français. Comme les années précédentes le magnifique étalon de la Société d'Agriculture de l'Assomption a remporté le premier prix des perchérons. La Société d'Agriculture de Kamouraska a aussi obtenu un premier prix pour son étalon carrossier. Nous en dirons autant de la Société de Montmagny pour son étalon Suffolk.

Le prix du Prince de Galles, a été remporté par M. O. Loc de l'Assomption pour un percheron importé.

VOAILLES.

Le département des volailles était magnifique. Les principales races connues y avaient des représentants remarquables; depuis la volaille la plus commune jusqu'à la plus rare et la plus améliorée.

La gent ailée ne prend pas une grande place dans la culture; cependant, elle n'y est pas sans importance. Tous ses produits sont très recherchés et pour qui suit accorder à cette espèce des soins convenables, elle est une source de profits assez élevés. Son fumier n'est pas non plus à dédaigner; car il est beaucoup plus riche que celui des animaux domestiques de rente ou de travail.

Le public doit beaucoup de reconnaissance à M. Ls. Levesque D'Aillebont pour l'importance qu'il a su donner à cette classe. Ce Monsieur se livre à l'élevage des volailles en amateur et en homme pratique, aussi sa magnifique collection est-elle digne d'envie. Il a remporté quinze prix dont trois premiers; c'est à dire assez qu'il réussit. Nous devons en même temps signaler une cage-poulailler présentée par le même et pour laquelle il a obtenu un premier prix.

INSTRUMENTS DE CULTURE.

Cette classe était encore inférieure à celle de l'exposition de 1871; surtout sous le rapport du nombre d'objets. Quant à la qualité elle était satisfaisante, nos fabricants d'instruments ont acquis dans cette branche une habileté qui laisse peu à désirer.

Nous devons une mention toute spéciale à M. Samuel Verrot de Joliette pour son semoir à tous grains. Ce Monsieur a introduit dans les détails de son instrument des améliorations qui

le rendent aujourd'hui d'une rare perfection et lui ont fait obtenir le premier prix parmi les instruments de la même classe.

Nous sommes forcé de clore ici notre revue de l'exposition provinciale, le temps et l'espace nous manquent. Nous aurions désiré surtout donner des détails plus circonstanciés sur les différentes classes que nous venons de parcourir, mais nous arrivons trop tard, des obstacles impossibles à surmonter ont retardé jusqu'à ce moment la réapparition de la *Gazette des Campagnes*. Les expositions apportent toujours avec elles des enseignements de la plus haute utilité et nous aurions été heureux de les étudier avec nos lecteurs, malheureusement il nous a été impossible de le faire. Cependant nous espérons que ce court exposé ne sera pas sans quelque utilité pour nos abonnés

Petite chronique

La chronique de la campagne est pauvre en faits intéressants, à tout moment, on n'entend que ces mots : Encore du mauvais temps, encore de la pluie.

Nous avons en effet un automne exceptionnellement pluvieux ; tous les cultivateurs se plaignent des retards que les pluies apportent dans les travaux de la moisson, quelques-uns même craignent que les grains coupés ne germent sur le champ et que ceux qui sont encore sur pied ne s'égrenent.

Depuis le 16 de septembre, c'est-à-dire pendant l'espace de quatre semaines, nous n'avons pas eu quatre jours consécutifs de beau temps. Aussi le nombre des gerbes de grain qui a pu être engrangé en bonne condition est très-faible.

Cette perte de temps est très-préjudiciable aux intérêts du cultivateur. La saison des récoltes est une saison importante, puisque c'est le moment où l'on recueille le fruit de ses sueurs et de ses avances. Tout retard est ici une perte irrémédiable.

Au moment où nous écrivons, tous les produits de la terre devraient être mis à l'abri et toutes les forces de la ferme employées aux labours de l'automne. Mais il est impossible de se livrer à ces derniers travaux, car l'agriculteur est obligé d'avoir toutes ses forces sous la main afin de profiter du moindre beau temps.

Ainsi, la culture perd sur les produits de la récolte actuelle, et perd encore sur le travail des attelages et des engagés. L'année prochaine se ressentira certainement de ces retards et l'on sera forcé de faire au printemps les labours que l'on ne peut exécuter cet automne.

Peu de personnes ignorent qu'un bon labour fait en automne prépare mieux le sol que deux au printemps. Les alternatives de gels et de dégels pulvérisent les terrains labourés et lorsque arrive l'époque des semailles, le grain tombe dans une terre meuble bien préparée et végète vigoureusement.

Si, au contraire, on ne sème que sur labour de printemps, l'opération d'abord ne peut se faire que plus tard, puis il est guère possible de préparer le sol aussi parfaitement qu'il l'eût été par le labour d'automne. Voilà encore une perte que nous devons mettre au compte de la saison.

Cependant nous ne devons pas nous décourager, espérons que la Providence viendra à notre aide et sachons tirer parti des quelques beaux jours qui nous seront encore accordés. A ce sujet nous recommanderons la mise des grains en *quinteaux*, comme le moyen le plus propre à diminuer l'égrenage et les mauvais effets d'une saison pluvieuse. Tous les grains peuvent être mis en *quinteaux* sans que pour cela la main-d'œuvre soit augmentée ; au contraire, nous croyons que les frais sont moindres puisqu'il y a moins de manipulations à faire subir aux grains.

Depuis que nous avons écrit ce qui précède, nos vœux ont été exaucés, le beau temps est revenu pour quelques jours et les cultivateurs ont pu mettre une partie de leurs grains à l'abri ; il en était temps ; mais nous sommes aujourd'hui menacés de la neige, prions pour que nous en soyons exemptés.

RECETTES

Le citron pour la toux

Faites rôtir le citron avec beaucoup de soin, en prenant garde qu'il ne brûle ; lorsqu'il est tout à fait chaud, tranchez-

le et pressez-le au-dessus d'une tasse contenant trois onces de sucre parfaitement pulvérisé. Prenez une cuillerée de ce breuvage toutes les fois que votre toux vous incommode. Le breuvage est bon et agréable au goût. Il est rare qu'il n'ait pas procuré de soulagement.—*Gazette de Sorel*.

Remède contre le mal d'oreilles

Mettez un peu de poivre noir dans du coton, trempez dans de l'huile douce et introduisez dans l'oreille. C'est un des plus prompts remèdes qui soient connus.—*Idem*.

Notre retard

Amis lecteurs, vous vous plaignez sans doute du long retard apporté à la réapparition de la *Gazette des Campagnes*, vous vous demandez quelles sont les causes de ce retard que vous déplorez, et vous êtes sur le point peut-être de nous le reprocher amèrement. Ne vous pressez pas trop, ne nous condamnez pas avant de nous entendre. Les apparences sont contre nous, mais nos explications vous satisferont, nous n'en doutons pas.

Lorsque nous avons annoncé que la *Gazette* reparaitrait au 1er septembre, nous étions convaincu que nous serions prêt à cette époque. Cependant, malgré toute notre diligence et notre désir de vous satisfaire, nous n'avons pu avant ce jour nous procurer le papier. Pendant plus d'un mois nous l'avons attendu ; des accidents arrivés à la manufacture de papier, ont forcé notre fournisseur, M. J. W. Reid, de manquer à ses engagements envers nous. A l'avenir, nous saurons, par notre diligence, faire oublier ce retard.

☞ *Notre littérature*—Nous donnerons au prochain numéro de la *Gazette* quatre pages de la littérature "La fille du banquier."

☞ *Nos agents*—MM. J. B. Rolland & fils libraires à Montréal, et L. A. Langlais libraire à St-Roch de Québec, ont bien voulu consentir à recevoir pour nous des abonnements à la *Gazette des Campagnes*, ainsi que le prix de la souscription à ce journal.

Prix des Marchés.

	QUEBEC.	MONTREAL.	TRIOIS-RIV.
Bœuf, 1ère qualité, 100 lbs	\$ 00 0 9 00	7 00 0 9 00	8 00 0 9 00
Fleur extra superline	7 25	7 30 6 45	6 50 7 20 7 25
Fleur superline	6 60	6 70 6 17	6 20 6 60 6 70
Fleur de campagne, quintal	3 15	3 25 2 75	2 80 2 80 3 00
Mouton, par livre	0 08	0 10 0 09	0 10 0 05 0 08
Porc frais	0 08	0 09 0 09	0 10 0 10 0 11
Lard, par 100 livres	7 00	7 50 6 50	7 00 8 00 10 00
Beurre frais, par livre	0 18	0 20 0 20	0 25 0 25 0 30
Beurre salé	0 17	0 18 0 15	0 19 0 18 0 20
Œufs, par douzaine	0 18	0 20 0 16	0 20 0 14 0 15
Avoine, par minot	0 40	0 43 0 32	0 36 0 45 0 50
Orge	0 00	0 00 0 54	0 55 0 60 0 70
Pois	1 60	1 25 0 90	1 00 0 80 1 00
Poules, par couple	0 70	0 80 0 50	0 60 0 50 0 60
Dindes	2 00	3 00 2 00	2 40 1 80 2 00
Oies	1 25	1 50 1 00	1 20 0 00 0 00
Sucre d'érable, par livre	0 05	0 09 0 09	0 10 0 06 0 07
Patates, par minot	0 40	0 45 0 25	0 30 0 37 0 40
Oignons, par quart	3 00	4 00 2 50	3 00 0 80 1 00
Pommes, par quart	3 00	4 00 3 00	4 00 0 00 0 00
Bois franc, érable, 3 pieds	4 00	4 40 0 00	0 00 3 25 3 40
Épinette rouge	3 00	3 50 0 00	0 00 2 50 2 50
Bois mêlé	2 50	3 00 0 00	0 00 2 00 2 40
Paille par 100 bottes	4 00	5 00 7 00	8 00 2 00 3 00
Foin	9 50	10 00 12 00	\$ 14 8 00 9 40

APPRENTIS DEMANDÉS

DEUX jeunes gens de 16 à 17 ans, trouveraient de l'emploi comme *apprentis typographes*, en s'adressant au soussigné Editeur-Propriétaire de la *Gazette des Campagnes*, à Ste. Anne de la Pocatière.—**FIRMIN H. PROULX.**

PAGE

MANQUANTE

mauvaises passions. Si, nature d'élite, vos sentiments sont nobles, élevés; si votre caractère est marqué du sceau de l'indépendance, il vous faudra lutter sans trêve. — Vaincrez-vous? Qui le sait?

Vous avez détruit insciemment, en un instant, plusieurs couvées; mais vos ennemis, eux, agiront plus lentement. Inapaisables *dénicheurs*, ils se reposeront dans leur tâche infernale. Aussi, après chaque combat livré, une voix manquera aux voix intérieures jusqu'au jour où, du chœur nombreux d'autrefois, il ne restera plus, qu'une dernière *illusion*, oiseau désolé du départ des autres, et dont le chant résonnera lugubre, tel que le cri du désespoir jeté par les malheureux auxquels vous avez dérobé les nids, dans votre enfance innocente.

H. ALREFF.

LA VEILLÉE

La neige couvre les chemins et fait plier les branches des arbres; le vent souffle dans les gorges, s'engouffre dans les hautes cheminées et fait trembler le carreau verdâtre dans son cadre de plomb.

La famille n'est rassemblée devant l'âtre où pétille une joyeuse flamme, pendant que dans la grande marmite noire, grésillent les pommes de terre.

La vieille mère étend ses mains ridées vers le feu et prête l'oreille en secouant la tête, comme si elle disait: — Hélas! mon Dieu, j'en ai vu bien d'autres!

Ici, à gauche, c'est Jean. Il rit ju-qu'aux oreilles en écoutant son père qui raconte ses exploits quand il était en garnison à Strasbourg, dans les pontonniers.

Ludwig, assis sur un escabeau, se demande si c'est bien son propre père qui a vu de si belles choses et accompli tant de merveilles.

Voici derrière le conteur, Catalé, la jeune servante, qui sourit en pensant aux beaux grands artilleurs qu'elle a vus passer le mois dernier.

J'allais oublier Schwartz, le grand chien noir, qui remue la queue en flairant le souper, mais qui veut mériter sa part, par sa tranquillité et son air attentif.

Mais où donc est la mère?

Eh! mon Dieu, elle dispose la table. Elle étale sur la toile bise les étincellants couverts de zinc et la faïence aux mille dessins colorés. Elle sourit en écoutant son mari qui raconte pour la centième fois l'histoire du pont de bateaux qui fut jeté en vingt minutes sur le Rhin, devant le roi.

— C'était le bon temps, dit-il en manière de péroraison.

Mais sa femme, jusque la muette et souriante élève aussi-tôt la voix et s'écrie:

— Le bon temps! Vieux scélérat! Et ta femme?

— Tu as raison, ma bonne Marthe, le bon Dieu ne nous a pas créés pour jeter des ponts de bateaux sur le Rhin, ni pour fréquenter les cantines et perdre notre âme. C'était le bon temps, parce que j'avais vingt ans de moins sur mes pauvres épaules. Mais ton affection me soutient, nos enfants nous aiment et nous aident, et Dieu ne nous oubliera pas.

— A la bonne heure, dit Marthe, mais n'y reviens plus. Quand on soutient sa vieille mère, quand on a de beaux enfants et une femme... qui en vaut bien une autre, on fait un péché mortel en regrettant les pontonniers.

A. THOMLEY.

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XLIX

L'accusation. — Une alliance offensive et défensive

(Suite.)

Delagrave fut le premier à recouvrer la parole.

— L'échafaud! dit-il. Jamais! jamais! Je pourrai du moins

échapper à cette honte!

La comtesse avait les yeux baissés, et elle réfléchissait à ce qu'elle venait d'entendre. Elle releva vivement la tête.

— Honte! échapper! murmura-t-elle; à quoi pensez-vous, Henri? Honte, en effet, si les divagations d'un fou peuvent vous émuouvoir ainsi.

Elle s'approcha de lui, et posant la main sur son épaule, elle lui parla, presque dans l'oreille, d'une voix assurée.

— Le vieux Mouton est mort, dit-elle, poignardé comme un chien méritait de l'être. Dans mon pays où les hommes ont le sang plus vif et plus chaud que sous ce climat froid et brumeux, il n'aurait pas vécu un jour, pas une heure après ses menaces. Ayez donc un peu de courage, Henri; ce danger, du moins, est passé.

Delagrave secoua la tête.

— Le testament! dit-il, où est-il?

— Dans les mains de Pescara, Soyez-en sûr. Je connais mes compatriotes. Avant de frapper le coup, ils s'arrangent toujours de façon à être certain du prix.

— Pourquoi n'est-il pas ici? Il n'est l'objet d'aucun soupçon; pourquoi tarde-t-il tant?

— Il viendra... il viendra! répondit la comtesse avec assurance. Je puis même vous prédire qu'avant que ce jour ne se soit écoulé, vous serez délivré de vos appréhensions, et qu'Andréa Pescara sera ici.

— Mais vos raisons? sur quels motifs se fonde une pareille certitude?

— Non, dit-elle avec un sourire, un sourire amer, c'est en cela qu'est mon mystère. Ayez confiance en moi, Henri, notre fortune est la même, nos intérêts ne sauraient être divisés. Laissez-moi m'arranger avec ce Pescara. Fiez-vous à moi, vous dis-je, et avant qu'il soit longtemps, vous brûlerez de vos propres mains ce misérable papier qui renferme la fortune des Delagrave.

Son mari, avec une sombre galanterie, lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— C'est entre nous, dit-il, une alliance offensive et défensive, je me fie à vous, Varina.

— Vous faites bien, répliqua-t-elle. Je me charge de régler la dette de mon compatriote Andréa Pescara.

Nous ne nous appesantirons pas davantage sur la suite de cette conversation.

Au bout d'une demie-heure, la comtesse, avec la démarche majestueuse d'une reine, passa dans son appartement; tandis que Delagrave, rassuré par la résolution dont sa femme faisait preuve, mais, cependant, le cœur agité de ce tremblement qui ne quitte guère les criminels, descendit dans les jardins pour réfléchir aux menaces du présent, et se préparer à déjouer les dangers de l'avenir.

L

Une révélation inattendue.

La tête penchée sur sa poitrine, et les mains derrière le dos, Henri Delagrave arpenta longtemps les allées ombreuses du jardin.

Mais la brise n'avait pas fraîcheur pour son front enflammé; il ne trouvait point de parfum aux fleurs, point de plaisir dans les mille beautés qui l'environnaient. Ses tempes battaient avec violence sous le poids de ses mauvaises pensées, et les feux de l'enfer lui brûlaient le cœur.

Le poète l'a dit avec raison: pour le mentirier, le passé n'existe pas; il n'y a pour lui qu'un présent éternel.

La conscience de son crime est toujours avec lui, la crainte qu'on le découvre n'est jamais absente de ses pensées.

— Ce n'est pas ma main qui a frappé le coup, se répétait le malheureux homme. Je suis du moins innocent de ce dernier crime.

Mais sa conscience n'était pas dupe d'aussi pitoyables sophismes; et dans la liste de ses forfaites que l'ange vengeur déroulait à ses regards, Henri Delagrave voyait écrit à côté du nom de Jarry assassiné, celui de Mouton.

Celui qui entre dans la voie du crime est comme celui qui glisse sur la glace ; il lui est impossible de revenir en arrière. Le premier coup une fois porté, la crainte loge à ses côtés, et le pousse, sous le spécieux prétexte d'assurer sa sécurité, à en commettre d'autres.

Il en était ainsi pour Delagrave.

— Si, se disait-il, le testament était une fois dans mes mains, si j'étais sûr qu'il fut détruit, et cette fois je ne le quitterais pas avant d'avoir posé le talon sur ses cendres, je trouverais bien moyen de me débarrasser pour toujours de ce bravo Italien, de ce Pescara !

Il marchait lentement, les yeux fixés sur la terre, et son cœur battait si fort qu'on l'aurait presque entendu à distance. — Serait-il possible que ma femme ait vu cet homme ? continua-t-il, toujours prêt à donner cours à sa nature soupçonneuse. En admettant cette supposition, où l'aurait-elle rencontré ? Il faut qu'elle en sache plus long que je ne lui en ai communiqué, autrement elle n'aurait pas parlé de succès avec autant de certitude. Après tout, pourquoi douterais-je d'elle ? Comme elle m'a dit, mes intérêts sont les siens ; ils aboutissent au moins au même but. Je veux avoir confiance en elle. Je suis fatigué de marcher seul dans ce chemin si sombre, et j'ai besoin d'être soutenu par son énergie, par son indomptable volonté. Et si ce Pescara...

Delagrave s'interrompit soudainement, et son visage prit une expression de surprise et d'alarme.

Il avait pénétré insensiblement dans une allée étroite formée par des arbrisseaux en fleurs et conduisant à un petit espace découvert, où étaient les restes de ce qui avait été autrefois un pavillon. Au milieu de fragments de pierres couvertes de gazon et de fleurs, était encore une statue sur son piédestal.

Delagrave allait sortir des fourrés pour mettre le pied sur cet espace, quand une voix frappa ses oreilles, et, instinctivement, il recula derrière les arbustes.

C'était la voix de l'Italien, Andréa Pescara.

Il parlait à une personne que Delagrave ne pouvait voir, et d'un ton de supplication, presque de désespoir.

Craignant de bouger, de peur de l'alarmer, Henri Delagrave écouta de toutes ses oreilles.

— Mon affection ! Oh ! ne doute pas de mon affection pour toi ! disait l'Italien d'une voix qui était pleine de chagrin. Que tu puisses vivre encore ! — que je puisse serrer encore une fois dans mes bras et sur mon cœur la seule chose, le seul être qui m'appartient à moi chassé et persécuté par les hommes, — c'est la grande espérance qui m'a soutenu durant mes longues années d'aventures et de souffrances. Je savais que celle qui t'a donné le jour était aussi cruelle que la louve pour tous ceux qui se mettent en travers de son chemin ; mais je me rappelais aussi que, même la louve a la tendresse d'une mère pour ses petits, — et je priais, — oui, moi, le criminel endurci, — je demandais au Ciel qu'elle eût du moins oublié ton existence, et qu'elle t'eût laissé chez les amis humbles mais dévoués à qui j'avais confié le soin de veiller sur toi. Hélas ! quand, après des dangers innombrables, des fatigues incroyables, et des années d'exil, durant lesquelles j'avais à peu près tout oublié, à l'exception de la cruauté de cette femme, — et l'enfant que j'avais laissé dans la hutte du chevrier, sur les montagnes des Calabres, — quand, dis-je, je revins d'Amérique, avec quelle émotion je me retrouvai sur le sol de notre chère patrie ! J'apportais avec moi assez d'argent pour que nous puissions vivre tranquillement, loin du monde, — et je gravis en courant le sentier qui conduisait à la hutte de ma mère. Mais la chaumière n'existait plus, et je ne trouvais à sa place que désolation. La vieille nourrice était morte, — morte de chagrin lorsqu'on lui avait arraché mon enfant des bras, et son mari était tombé frappé d'une balle devant sa porte. Tout cela était l'œuvre de ta mère ! Tu entends, cara mia ? — C'était l'œuvre de ta mère et de ma femme !

Il y eut un silence de quelques instants, et Delagrave, poussé par une appréhension terrible, approcha plus près ; cependant les personnes lui étaient toujours cachées par un rideau de verdure.

Enfin, il s'arrêta et se coucha sur le gazon, en entendant Pescara reprendre la parole.

— C'est alors qu'un sombre nuage parut s'abaisser sur moi et m'envelopper, dit le bandit ; la dernière espérance de ma vie s'était évanouie. Nul ne put me donner une indication, aucune. — Mon argent était dépensé, et je m'en procurai d'autre, sans m'inquiéter des moyens. Je dépensai celui-là comme l'autre, follement. Avant cela, ma nature n'était pas naturellement criminelle ; mais alors je me jetai sur le monde avec joie, — avec la joie d'un démon. Si tu veux, — et je mordis et déchirai à mon tour. Et cependant, durant toute ma vie coupable, au milieu de tous les crimes dont je chargeai ma conscience, il y avait toujours un rayon qui pénétrait jusqu'à mon cœur et qui l'illuminait : c'était mon amour pour toi ! Tu es une demoiselle, aujourd'hui, — une demoiselle grande, respectée, et belle au-delà de tout ce que je puis dire ; et cependant, tu es mon enfant ! Ne te recule pas de moi, car, pour rien au monde, je ne voudrais faire tomber un cheveu de ta tête. Tu n'es pas heureuse, — je le sais, — car je t'ai observée dans tes promenades, à ta fenêtre, alors que tu te croyais seule. Pour que tu sois heureuse, je donnerais ma vie. — je la donnerais pour entendre tomber de tes lèvres un mot, un seul, afin de pouvoir toujours garder sa musique dans mon oreille, son écho dans mon cœur. Vois, *carissima*, je suis à tes pieds ! je presse le bas de ta robe sur mes lèvres ; je serai ton esclave, — ton chien ; — mais ici, en ce moment, aucune oreille autre que la mienne ne t'écoute. — ce mot, dis-le... appelle-moi ton père !

Une voix répondit, — c'était la voix d'une femme, — et elle était entrecoupée par des sanglots convulsifs.

— Oh ! malheureuse que je suis ! disait cette voix, plutôt au Ciel que la main de la mort m'eût fermé les yeux tandis que j'étais au berceau ! — Il n'y a plus de paix, plus de bonheur pour moi, que dans la tombe !

Pourquoi Henri Delagrave devint-il si affreusement pâle quand cette voix frappa ses oreilles ?

Pourquoi, oubliant, un moment, son propre danger, étendit-il les mains pour entrouvrir les branches des arbustes ?

Debout auprès de la statue, les bras levés, sa chevelure luxuriante rejetée en arrière, ses mains pressées convulsivement contre ses yeux, toute son attitude exprimant le plus vif désespoir, était Varina Delagrave.

A ses pieds, agenouillé, s'attachant aux plis de sa robe, et les yeux levés sur elle d'un air suppliant, était l'Italien, Andréa Cordiani.

Il n'est donc pas étonnant que Delagrave sentit son cœur défaillir, et si ses mains tremblaient.

Les morts eux-mêmes sortaient de leurs tombeaux et se dressaient contre lui.

Le premier mari de sa femme était vivant ! Il n'y avait pas à en douter. Andréa Pescara et Matteo Cordiani ne faisaient qu'un.

LI

Une conversation entre le père et la fille.

La découverte faite par Henri Delagrave, découverte que nous avons décrite dans le précédent chapitre était certes de nature à produire en lui un coup terrible.

Avant de laisser conduire sa fille à Pantel, le père de Varina Rosati avait raconté à Delagrave l'histoire de son premier mariage ; Varina elle-même avait voulu qu'on ne lui cachât rien, et ce ne fut qu'à cette condition qu'elle consentit à recevoir les hommages du jeune et riche étranger.

Le rang qu'occupait son mari, le meurtre du marquis de Saverito, l'arrestation de Cordiani, son emprisonnement, sa tentative d'évasion et sa mort causée par la balle de la sentinelle, tout avait été dit.

Une autre stipulation avait été aussi exigée par Varina, et Delagrave y avait souscrit.

L'enfant que Cordiani réclamait comme le sien, et qu'il avait caché au fond des montagnes, cet enfant, disons-nous, avait été enfin retrouvé, et sa mère s'en était emparée.

— Si je consens à porter le nom de Delagrave, dit cette femme hautaine, il faudra que ce nom soit celui de mon enfant, devant le monde au milieu duquel vous vous proposez de m'introduire ; car jamais ayant du sang de Rosati, elle ne portera le nom maudit de Cordiani.

Delagrave aimait avec passion, et il consentit à tout ce qu'on lui demanda ; et c'est ainsi que la petite Varina dont les premiers jours s'étaient passés dans une hutte de chevalliers, Varina, l'enfant du bandit Cordiani, devint au yeux de tous, la fille de Henri Delagrave.

Et disons-le tout de suite, Delagrave s'attacha à elle, et l'aima comme si elle eût été véritablement son enfant.

N'ayant point d'enfant lui-même, point de parents sur qui reporter son affection, il aima d'un amour absolu la petite fille qui portait son nom, et à qui il avait résolu de léguer la richesse qu'il avait acquise en mettant son âme et son corps en péril.

Delagrave était persuadé que son affection était payée de retour. Mais il n'en était rien. La nature fière et passionnée de la fille de Cordiani, à qui nous conserverons le nom de Varina, n'avait rien de commun avec l'esprit froid et contenu de Delagrave.

Varina, gâtée par les flatteries dont elle était entourée, s'imaginait que deux choses seulement étaient nécessaires pour faire tomber le monde à ses pieds, — la richesse et la beauté ; — et dans son égoïsme, elle croyait simplement que même l'affection d'un père n'était qu'une sorte d'hommage qu'elle avait droit d'exiger, et qu'elle recevait comme un monarque absolu reçoit un tribut, — sans rien donner en retour.

Mais une flèche avait traversé toute cette cuirasse d'orgueil et de mépris. Varina aimait, et le sort avait voulu que ce fût justement un homme qui était aussi indifférent à sa beauté et à sa fortune que s'il n'eût jamais vu l'une ni entendu parler l'autre.

Les yeux de Varina s'ouvrirent à la vérité, en voyant son père, un bandit, un criminel, agenouillé à ses pieds, et tenant dans ses mains le bas de sa robe, qu'il pressait contre ses lèvres, son orgueil s'écroula, et à sa place, une horrible soif de vengeance s'empara de son cœur.

Vengeance ! sur qui ! pourquoi ?

Ces questions, il lui aurait été difficile à elle-même de s'y répondre.

Elle sentait que toute sa vie avait été un mensonge ; et elle ne ressentit aucune gratitude pour l'homme qui, avec une bonté plus que paternelle, s'était placé entre elle et la honte que le monde aurait pu attacher à sa naissance.

— Sans lui et sans elle, répétait-elle intérieurement, dans sa rage aveugle et hétéroïte, sans eux j'aurais grandi obscure et heureuse dans la hutte d'un chevallier, et je n'aurais jamais eu d'autres idées que celles d'une paysanne. Le monde pour moi n'eût pas dépassé ses limites du village où j'aurais été élevée ; et mon ambition se serait bornée à être la reine de mes jeunes compagnes. Mais, tenue dans l'ignorance de ma malheureuse naissance, et de la tache indélébile imprimée sur mon front, j'ai appris à lever la tête, au lieu de regarder la terre, et à poser le pied sur les autres, tandis que c'était à moi à m'humilier.

Ma position est fautive, se disait-elle ; et sans que je l'aie désirée, sans que j'aie aucune faute à me reprocher, je suis, — car la vérité fait jour enfin dans mon esprit, — je suis exposée au mépris et à la dérision des hommes.

Delagrave devina quelque chose de ce qui se passait dans l'esprit de Varina, tandis que, caché au milieu des arbuttes, il observait ses angoisses et écoutait ses paroles entrecoupées par des sanglots.

Sa tête tomba sur sa poitrine, et un tremblement agita tous ses membres.

Il avait sujet de craindre et de s'abandonner au désespoir.

Avec l'affection de Varina, il voyait s'évanouir le seul bonheur qui lui restait sur la terre. D'un autre côté, il ne pouvait douter que cet homme, Matteo Cordiani ne fût son ennemi, et qu'il ne voulut faire retomber sur sa tête la vengeance dont il devait être altéré, après tant et de si longues années de souffrances.

L'Italien s'était relevé sur ses pieds, et Delagrave, se glissant de plus en plus près, écouta, le cœur ému et la respiration suspendue.

— Plus de paix ! plus de bonheur que dans la tombe ! dit Matteo d'une voix compatissante. Voilà de bien tristes paroles dans une bouche si jeune.

Il lui prit la main, sans résistance de sa part, quoique, toutefois, elle détournât la tête pour cacher ses larmes.

— Dis-moi, carissima, cet homme qui a usurpé ma place, l'aimes-tu ?

Il y eut une pause... Delagrave sentit de grosses gouttes de sueur couler sur son front.

Enfin elle répondit, et le mot qui tomba de ses lèvres fut la mort de ses espérances.

— Non ! dit-elle.

Les yeux sombres du bandit brillèrent d'une joie sauvage. Il se contraignit, cependant, et reprit avec calme.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répliqua Varina avec une sorte de frisson ; affaire d'instinct, j'imagine. Le sang qui coule dans mes veines n'a rien de commun avec le sien, et par conséquent est sans sympathie pour sa nature glacée. Il était, comment dirai-je, mon protecteur, mon père.

— Et elle ? Parle-moi d'elle, Varina.

— Elle est ma mère ! répondit la jeune fille avec fermeté, et je n'en dirai rien, même à vous.

Un sombre sourire passa sur les lèvres de Matteo, et puis, prenant un ton d'ineffable tendresse, il dit :

— Tu es jeune et tu es belle, mais tu n'es pas de ces filles pâles qui naissent dans ce climat froid, et sous ce ciel brumeux de la Bretagne ; tu es radiieuse de vie et d'éclat, comme l'enfant qui s'épanouit sous les rayons de notre soleil d'Italie. Dis-moi donc, n'y a-t-il pas quelque lien plus fort, plus chaud, qui t'attache à cette terre toujours humide ? N'as-tu jamais aimé ?

Varina retira vivement sa main, et une vive rougeur colora subitement son front et ses joues.

— Ah ! dit Matteo, j'ai été au fond de ta blessure, et elle saigne. Tu aimes ?

Varina baissa la tête ; elle n'était plus fière, et sa réponse fut un long soupir.

— Tu aimes, et tu n'es pas aimée, reprit le bandit. Dis-moi le nom de ce fan qui laisse échapper un pareil trésor. Allons, pourquoi hésites-tu ? quoique je sois, quoique j'aie été pour les autres, pour toi je serai toujours un esclave obéissant et dévoué. Réponds-moi donc, ma fille, et dis-moi comment s'appelle cet homme, afin que...

Elle jeta autour d'elle un regard rapide, et dit, en faisant un geste impérieux :

— Vous ne lui ferez pas de mal ! C'est elle que je hais, mais pas lui ; sans elle, il aurait pu m'aimer. — Oui, sans elle, il m'aurait aimée.

— Ainsi donc, tu as une rivale ?

Le sein de Varina se souleva convulsivement, mais elle garda le silence.

— Son nom ?

— Pourquoi me le demandez-vous ?

— Tes griefs sont les miens ; je les vengerai.

— Sur elle ? Et Varina, par un mouvement soula saisi les mains de son père, et les yeux brillants d'un éclat extraordinaire, le regarda en face. — Dites, ajouta-t-elle, dites que vous m'aidez à me venger d'elle.

— Je te l'ai déjà dit. Quel est son nom ?

— Emma, Emma Keradenc.

Matteo tressaillit.

— Emma Keradenc ! Est-ce possible ! Et celui qu'elle aime, dis-moi, carissima, comment se nomme-t-il ?

— George France.

Le bandit se recula d'un pas, ses yeux se dilataient, et la scène effrayante de la tour du phare se dressa devant lui.

Il revit le sac soigneusement fermé, — avec l'homme qu'il contenait, lancé par la fenêtre, et tombant dans les profondeurs de la mer au-dessous.

— Et il vit ? dit-il. — Ce George France est vivant ? — La es-tu sûre, bien sûre, Varina ?

— Sûre ! répondit-elle amèrement. Pas une journée se passe sans que je les voie ensemble, se promener côte à côte. Oh ! si je pouvais, je la tuerais ! je la tuerais !

Et, levant les mains, avec une sorte d'égarément, elle les pressa contre ses tempes. — A suivre.

— Diavolo, murmura l'Italien, mais ce George France me semble avoir autant de vie qu'un chat. Le plomb, le fer, l'eau, rien n'y fait avec lui. Si, par hasard, ses yeux me rencontraient, la reconnaissance ne serait ni bonne ni sûre pour moi.

Et, élevant la voix, il s'adressa de nouveau à sa fille :

— Je t'ai dit que je t'aimais, Varina, reprit-il, que je t'aimais de cet amour profond que j'avais autrefois pour ta mère, mais qui, accru et fortifié par la souffrance, est à présent tout entier concentré sur moi. Comme première preuve de cette affection, dans quelques jours je remettrai entre tes mains un document qui fera de toi la maîtresse absolue de de Moidrey, un document qui, tant que tu le conserveras réduira ta rivale, Emma Kéradeuc, ou Emma Delagrave, — tu vois que je suis bien au courant de ces matières, — à la mendicité.

— Quel est ce document dont vous parlez, murmura Varina, en fixant ses yeux sombres sur le visage de son père.

Baissant la voix et l'attirant tout près de lui, Matteo répondit :

— C'est le testament d'Isaac Delagrave ! — Le testament qui enlève à Henri Delagrave, l'enfant illégitime, sa fortune ou le meilleur de sa fortune, pour la donner à son frère, ou, ce frère étant mort, à ses héritiers. Une riche dot, n'est-ce pas, qu'Emma aura à offrir à son mari.

— Jamais ! s'écria Varina. Elle m'a volé le cœur de France, elle a traversé mes projets toujours ; mais jamais, jamais, tant que je vivrai, elle ne me volera à la fois nom et fortune.

Elle s'arrêta soudainement, et elle pâlit sous l'influence de quelque pensée terrible.

— Comment le testament se trouve-t-il entre vos mains ? demanda-t-elle. — Répondez-moi, mon père ; je savais qu'un pareil document existait, mais que le vieil avocat Mouton le possédait. Et il est

— Mort ! dit l'Italien brusquement.

Varina frissonna.

— Il est mort. . . . assassiné ! murmura-t-elle, les yeux toujours fixes comme par une sorte de fascination sur le visage de son père. Assassiné ! Et . . . par qui ?

— Par moi !

L'Italien croisa ses bras sur sa poitrine, en se tenant droit et immobile devant sa fille qui avait reculé de quelques pas avec horreur.

Ce que tu appelles un meurtre, dit-il, moi je l'appelle un acte de justice. Ce misérable vieillard tenait dans ses mains, et s'il avait vécu quelques heures de plus, il en aurait fait usage, il tenait, dis-je, le moyen de briser à tout jamais Varina Cordiani, et de mettre à sa place Emma Delagrave. Pour arriver à ce but, il a, durant des années, dissimulé le pouvoir dont il était armé. Avare et sans pitié, il allait en user sans le moindre sentiment de remords, quand, dans l'excès de son triomphe, la main de la mort l'a frappé, et a renversé tous ses plans. La main de la mort, — et Matteo leva la main en parlant, — c'était la mienne.

Varina, pâle et frémissante, se tordit les mains d'horreur.

— C'est ma main qui a frappé, reprit le bandit, mais c'était un autre qui la dirigeait. Celui pour qui je travaillais, c'est Henri Delagrave.

Varina frémit de nouveau et Delagrave, couché sur l'herbe et les feuilles, à quelques pas d'eux, réprima avec difficulté un gémissement.

Matteo Cordiani, après une courte pause, continua d'une voix ferme :

— Je n'aurai pas de secrets pour toi, Varina. J'ai mis tout mon bonheur à servir tes intérêts, et, comme garantie de ma sincérité, je mets ma vie entre tes mains. Le crime, si crime il y a, a été commis au profit de Henri Delagrave, mais je suis devenu plus prudent d'esprit, et les résultats, c'est moi et toi qui en profiterons.

— Moi !

— Le testament une fois dans tes mains, le sort de cette fille dépendra de toi. Nom et fortune, tu pourras tout donner ou retirer.

— Son sort ! hélas ! fût-elle pauvre et réduite à la mendicité qu'elle posséderait toujours le cœur de George France.

— Tu empêcheras ce mariage. Le veux-tu ?

— Au prix de ma vie ! de la leur !

Matteo sourit.

— Une existence, une barrière infranchissable était en travers de la route. Je t'ai fait disparaître. C'est, à présent, à Henri Delagrave d'empêcher que cette union ait lieu.

— Comment cela ?

L'Italien haussa les épaules.

— Il faut que Delagrave en trouve le moyen, tu entends, Varina, il le faut. Il n'est pas comme moi un étranger ou un inconnu ; c'est un homme riche, influent et posé. Qu'il use des avantages que tout cela lui assure, en les combinant avec les secrets moyens que pourra lui suggérer son intelligence, et ce mariage deviendra impossible.

Les yeux de Varina étincelèrent.

— Vous croyez, dit-elle, vous croyez que M. Delagrave fera cela ?

Le bandit fit entendre un rire plein de moquerie et de dérision, qui alla au cœur du malheureux qui l'écoutait derrière les arbustes.

— Oui, dit-il, je le crois. Le pouvoir qui le fera agir sera dans tes mains. Uses-en prudemment et il obéira. Laisse-toi guider par moi, Varina, et ta vengeance sera complète.

Le bruit de quelqu'un qui approchait les fit tressaillir, et mit fin à leur mystérieuse entrevue. Après avoir prononcé encore quelques mots que Delagrave ne put saisir, l'Italien Matteo Cordiani s'enfonça à travers les arbustes, heureusement, dans une direction opposée à celle où Delagrave était caché, et disparut.

Pendant quelques secondes après son départ, Varina demeura froide et immobile comme la statue contre laquelle elle s'appuyait ; mais comme les pas approchaient de plus en plus de son côté, elle jeta un regard de terreur autour d'elle, comme quelqu'un qui s'éveille d'un songe hideux, et pressant convulsivement les mains contre son sein, elle glissa vite par une des allées conduisant au château.

Delagrave se releva alors.

Il était très-pâle, mais ses manières étaient calmes et résolues.

L'imminence du danger lui avait donné du courage.

Il avait déjà dressé son plan.

Il s'était dit que le testament une fois dans les mains de Varina, il trouverait bien moyen de le détruire ou de s'en emparer.

Il ne lui serait pas difficile, alors, de faire en sorte que Matteo soit soupçonné d'être l'assassin de l'avocat Mouton ; et quant aux accusations que l'Italien pourrait porter contre lui, il était prêt à lui faire face. Quoi de plus facile, en effet, que de prouver qu'il était victime d'une conspiration ourdie par le premier mari de sa femme ? Ce serait, comme le bandit l'avait dit lui-même, la parole d'un homme riche, bien posé et considéré, contre celle d'un misérable dont l'existence tout entière n'avait été qu'une lutte contre la société.

« Oui, se dit-il, je punirai à la fois la trahison de l'homme et l'ingratitude de la femme, et si les circonstances m'y obligent, j'écraserai du même coup le père et la fille. »

Après avoir pris cette résolution, Delagrave s'avança dans l'espace découvert où se trouvaient la statue et la fontaine.

Au même moment, un homme portant la livrée de de Moidrey, apparut par l'une des allées.

Cet homme avait été envoyé, le matin même par Delagrave, à la tour de Mortagne, avec une lettre adressée à Rodolphe, dont il avait appris l'arrivée, et par laquelle il le suppliait de venir immédiatement à Moidrey, attendu que lui, Henri Delagrave, avait un pressant besoin de son aide et de ses conseils.

Les nouvelles que rapportait le domestique étaient, certes, de nature à surprendre.

La tour, dit-il, était entièrement déserte.

Un individu qui avait été, de temps à autre, employé dans les écuries lui avait raconté que des marins appartenant à un navire qui côtoyait le rivage depuis plusieurs jours, étaient descendus à terre, la nuit dernière, et avaient enlevé tout ce qui se trouvait dans la tour.

Rodolphe Mortagne et l'Indienne devaient les avoir accompagnés à bord du navire, ajouta le domestique, car, lorsqu'il

était entré, le matin, dans la tour, selon l'ordre qu'il avait reçu la veille il avait trouvé les portes ouvertes, les meubles des appartements enlevés, et la maison déserte.

Tout en réfléchissant à ces nouveaux événements, Delagrave rentra dans son cabinet de travail, où il trouva une lettre sur la table, sur le coin de l'enveloppe était le mot pressé.

Il rompit le cachet, et lut :

« Cher monsieur Delagrave, en ma qualité de magistrat, j'ai été informé d'une découverte faite ce matin sur votre propriété, le ravin du diable. »

Delagrave s'arrêta ; un brouillard lui passa devant les yeux, et il eut peine à respirer.

Il se passa quelques instants avant qu'il pût se remettre suffisamment pour continuer sa lecture.

« Durant l'orage de la nuit dernière, l'un des arbres a été brisé par la foudre, et, chose étrange, on a trouvé dans l'intérieur du tronc un squelette humain qui... »

Un brouillard s'étendit de nouveau devant les yeux de Delagrave, mais, cette fois, c'était un brouillard de sang.

« Mon Dieu ! murmura le malheureux ; les morts eux-mêmes sortent de leurs tombeaux pour m'accuser ! »

La lettre lui échappa des mains, et il tomba privé de connaissance.

LII

Les derniers moments d'un bandit

Parmi ceux qui s'étaient rassemblés autour de Jacques Bernier, géant ensanglanté, et ayant le cadavre de la panthère en travers de la poitrine, était Kalu, le Javanais, ou plutôt, car il portait son ancien déguisement, Narjal, le docteur noir.

Monté sur un cheval puissant, il dirigeait avec l'adresse et l'audace d'un parfait écuyer, il s'était joint tout à coup à George France et à ses amis dans leur poursuite après le bandit, et c'est parce qu'il avait reconnu les hurlements de la panthère Saleck, qu'ils étaient ainsi arrivés au moment opportun.

Les paysans tirèrent la panthère par une patte, et Narjal, sur l'invitation que lui adressa George France, mit pied à terre, et examina les blessures du bandit.

— Est-ce qu'il est mort ? demanda George avec anxiété.

Nous disons avec anxiété, car les dernières paroles de Jacque Bernier résonnaient encore à son oreille :

« — Que je sois damné, si ce n'est pas l'enfant que j'ai laissé, il y a près de vingt ans, dans son berceau. »

Était-il donc possible que ce misérable eût la clef du mystère qui enveloppait George depuis son enfance.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que la voix de ce dernier tremblât lorsqu'il répéta sa question :

— Est-ce qu'il est mort ?

— Non, répondit le Javanais, en se redressant lentement. Chez un homme de cette trempe la vie est tenace. A présent, je ne saurais dire s'il vivra, il y a autant de chance pour que contre. Je vais panser ses blessures ; mais il faut l'enlever d'ici tout de suite, tout délai pourrait être fatal.

— Le château de Moidrey est l'endroit le plus près. Si quelqu'un de vous voulait se charger de le transporter, j'irai demander à M. Delagrave...

Il arrêta brusquement, en voyant le docteur noir lui poser la main sur le bras.

— Si vous voulez que cet homme vive, dit ce dernier à voix basse, et en tirant George à part, faites qu'il n'approche pas de Moidrey. Le tombeau est ce qu'il y a de plus sûr pour les secrets dangereux et, entre ce misérable et Henri Delagrave, il en existe plusieurs.

— Serait-ce possible ? exclama George d'un air de doute.

— Nous n'avons pas besoin d'aller bien loin pour en trouver un. Regardez.

En levant le doigt, Narjal indiqua l'arbre frappé de la foudre, autour duquel s'était formé un cercle de paysans qui contemplaient le squelette avec effroi.

— Les chênes de Moidrey produisent autre chose que des glands, paraît-il, dit une voix près d'eux.

Et, en même temps, le jeune Mouton, se frayant doucement un chemin à travers la foule, s'approcha de l'arbre.

Il était suivi par un homme petit, épais, dont les yeux noirs et brillants se promenaient alternativement sur les objets et

les personnes qui l'environnaient.

C'était l'agent de police que l'on avait envoyé à Rennes, à la demande du jeune Mouton. Le sergent Fine-Mouche, comme on l'appelait, était habitué aux scènes les plus étranges, et il se mit immédiatement, de l'air le plus flegmatique, à prendre des notes, tout en examinant l'arbre avec le plus grand soin.

Le squelette du malheureux Jarry était, comme nous l'avons dit, enveloppé d'une couche de poussière accumulée par les années, et il était posé droite quoique le chêne eût été brisé en morceaux.

— Je vous demande pardon, monsieur Mouton, dit l'agent de police, en arrêtant la main du jeune homme, qui s'apprêtait à toucher le squelette, je vous demande pardon, mais il ne faut pas qu'on touche à rien ici avant l'arrivée du magistrat.

Qui est-ce qui nous en indiquera un ?

— M. de Beauchamp, crièrent plusieurs personnes à la fois.

— Eh bien, que quelqu'un de vous monte vite à cheval, et aille lui présenter mes compliments, en lui racontant ce qui s'est passé. Ou, plutôt, attendez — Et, tirant de sa poche son volumineux portefeuille, le sergent Fine-Mouche traça au crayon quelques mots à la hâte, sur son genou, et puis, déchirant la feuille, il la tendit à l'individu qui s'était offert pour faire la commission. Tenez, dit-il, cela lui donnera toutes les explications nécessaires. En attendant, avec votre permission, monsieur Mouton, ajouta-t-il, je fumerai la pipe, cela donnera le temps au magistrat d'arriver.

Et, avec le calme que procure l'habitude, Fine-Mouche tira une pipe de sa poche, s'assit au pied du chêne, et, la figure tournée vers le squelette, se mit à fumer d'un air tranquille et réfléchi.

Durant ce temps, George France avait déterminé son mode d'action.

Après le château de Moidrey, l'endroit le plus proche où l'on pût le transporter, et lui procurer des secours, était le manoir de la protectrice d'Emma Kéradeuc.

C'est là qu'il résolut de le faire transporter. Il avait deux raisons pour cela.

La première était d'apprendre du bandit lui-même à l'instigation de qui avait eu lieu l'attaque dont Emma avait été l'objet ; l'autre, d'avoir, s'il était possible, la solution du mystère contenu dans les paroles dont le bandit s'était servi à son égard.

Il n'eut pas, d'ailleurs, le loisir d'hésiter, car, ainsi que l'avait dit Narjal, Jacques Bernier perdait son sang, et tout délai pouvait être fatal.

Après avoir prié quelques-uns des paysans de faire un brancard avec les branches du chêne qui jonchaient la terre, George et le docteur noir y placèrent soigneusement le blessé, et, après avoir échangé quelques paroles à voix basse avec l'agent de police, ils prirent par un sentier qui les conduisit directement aux portes du vieux manoir.

Narjal, qui marchait à côté du brancard, administra, de temps à autre, au bandit, certain cordial qui produisit un effet presque magique.

Les yeux du blessé s'ouvrirent, et brillèrent d'un éclat subit ; ses lèvres pâles reprit des couleurs, à mesure qu'il lui faisait respirer des parfums ou qu'il versait dans sa bouche quelques gouttes d'un flacon.

Quand ils arrivèrent aux portes du manoir, un grand changement s'était opéré chez Jacques Bernier.

Cet homme avait une telle constitution, qu'il aurait été capable de guérir des blessures dont la moindre eût été mortelle pour tout autre.

Quelque chose comme un éclair de raison avait passé sur son visage, et plus d'une fois il avait soulevé la tête, et avait jeté sur ceux qui l'entouraient un regard sombre et inquiet.

— Les chances que cet homme pouvait avoir de vivre, dit Narjal, en se plaçant en arrière de la litière, et en s'adressant à George, dépendent du plus ou moins de tranquillité qu'on lui laissera. Le moindre choc, en troublant trop soudainement la torpeur du cerveau, le tuerait.

— Il n'aura pas de choc à redouter là où nous le portons. Le

misérable aura tous les soins possibles jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour décharger son âme du crime qui doit l'étouffer.

Quelques minutes après, ils dépassèrent les portes du manoir.

Ils trouvèrent tout le monde sur pied.

Emma, escortée de Charlot, était déjà arrivée.

Madame de Moidrey, que la nouvelle de l'enlèvement de sa fille adoptive avait rendue presque folle de chagrin, était, en ce moment, enfermée avec Emma, écoutant, en pleurant, le récit de ses aventures.

Dès qu'elle avait reçu le message de George France, madame de Moidrey avait donné l'ordre de préparer immédiatement une chambre pour recevoir le bandit, elle avait recommandé, en outre, de servir les rafraîchissements à ceux qui l'escortaient, et, en un mot, de leur témoigner toutes les attentions.

Elle avait aussi chargé madame Bernier d'aider, autant qu'elle pourrait, le docteur étranger. Le fait est que madame Bernier était célèbre dans le manoir, et même dans le village, pour l'adresse avec laquelle elle avait pansé toutes sortes de blessures.

On plaça le blessé au rez-de-chaussée, dans une petite pièce, et Narjal et George France veillèrent eux-mêmes à ce qu'il fût bien installé sur un lit.

Le vieux médecin du village était venu, comme tous les autres, dès qu'il avait appris ce qui se passait; et lui et madame Bernier entrèrent ensemble dans la chambre.

Cette dernière, tandis que le docteur s'avançait auprès du lit, resta debout près de la porte, dans une attitude respectueuse, attendant qu'on l'appelât ou qu'on réclamât son aide.

George, en la regardant, tressaillit.

Il vit la même femme blanche, dont le visage pâle et sans couleur, et la chevelure argentée avaient produit un si curieux effet sur lui, la première fois qu'il l'avait rencontrée dans le manoir.

Il était évident qu'elle ne l'avait pas vu, car, outre qu'elle tenait les yeux baissés sur le parquet, il était lui-même presque entièrement caché par les rideaux du lit.

Le vieux médecin reconnut le docteur noir, et, comme sa bonne et généreuse nature était incapable de jalousie, il lui tendit cordialement la main.

Il était occupé, sous la direction de Narjal, qui lui indiquait la situation et le caractère des blessures du bandit, à donner son avis sur leur plus ou moins de gravité, quand Jacques Bernier se dressa soudainement sur le coude, et regarda confusément autour de lui.

— Où suis-je ? dit-il d'une voix rauque. Est-ce toi, Pierre ?

Puis, après une pause d'un instant, il ajouta :

— Qu'est-ce que tu cherches là, derrière les rideaux ? Où est Jean ? ... où sont tous les autres ? Qu'est-ce qu'ils ont fait de la fille ?

Il s'arrêta brusquement, et tous tressaillèrent involontairement quand le cri perçant d'une femme retentit dans l'appartement.

Un instant après, Madame Bernier s'était précipitée auprès du lit ; et, penchée en avant, elle scrutait avec anxiété le visage du bandit.

— Il est revenu ! s'écria-t-elle : oui, après de longues années d'absence, cet homme cruel et méchant est revenu ! Il est revenu pour apporter du nouveau dans cette maison, le malheur et le désespoir !

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce cela veut dire ? répliqua le bandit en se dressant et en la regardant en face. Qui êtes-vous, — Je voudrais le savoir, — pour trahir ainsi un camarade ? — C'est là votre pitié et votre affection ? Vous.

La voix lui manqua, et, poussant un gémissement, il tomba en arrière sur l'oreiller.

Son visage était devenu livide de rage et de douleur, et ses blessures, qui avaient été bandées avec tant de soin, recommencèrent à saigner abondamment.

— Jacques ! Tu ne me reconnais pas ? Il faut que tu me reconnaises. Il est trop tard pour nier, à présent. Il y a de longues années que j'attends ce moment, et la vérité doit être connue enfin !

Le bandit demeura silencieux ; ses dents étaient serrées les unes contre les autres, tellement ses souffrances étaient grandes : mais ses yeux brillaient d'un feu étrange, sous ses sourcils touffus, et il y avait de la rage dans la façon dont il regardait cette femme qui tendait vers lui des mains suppliantes.

— Ma chère madame Bernier, est-ce que vous connaissez cet homme ? demanda le vieux docteur.

— Qui est-il ? et qu'est-il ?

— Mon mari, monsieur, il est mon mari !

— C'est un mensonge ! murmura le bandit ; et, en parlant, il se souleva sur l'oreiller, et essaya de menacer sa femme du poing.

— Ce n'est point un mensonge ! c'est l'exacte vérité, messieurs, dit madame Bernier.

Et, se penchant sur lui, elle lui demanda d'un air suppliant :

— Où est l'enfant ?

— Quel enfant ? répliqua le bandit. Cette femme est folle ; que quelqu'un m'en débarrasse ! vous entendez ? je vous dis qu'elle est folle !

— Non ! non ! messieurs ; ne le croyez pas. J'ai été folle, autrefois, je le sais ; mais je ne le suis pas en ce moment. Cet homme, cet homme méchant et cruel est mon mari, Jacques Bernier, qui a volé, il y a des années, de longues années, l'héritier de Moidrey, et qui, si ce que j'ai appris est vrai, se disposait, il y a seulement quelques heures, à ajouter le meurtre de ma jeune maîtresse à tous ses autres crimes.

La pauvre femme se laissa tomber à genoux auprès du lit, et joignit les mains dans un élan d'agonie et de désespoir.

— Pendant de longues années, Jacques, dit-elle, j'ai attendu ton retour. Il est possible qu'il ne te reste pas dans le cœur une étincelle d'humanité. Tu sais que tu m'avais juré de rendre l'enfant, de le rendre à sa mère, à moi, à nous tous !

Le bandit se leva sur le lit, et respira difficilement. Ses yeux avaient perdu leur éclat, et ils étaient pleins d'une expression d'indicible terreur.

— Je me meurs, dit-il. Entendez-vous ! vous autres ? Je perds tout mon sang !

— Oh ! parle, Jacques ! Tandis qu'il est encore temps, répare le mal que tu as fait.

— Parlez ! si vous tenez à vivre, dit Narjal, en lui posant la main sur l'épaule.

— Parler ! que voulez-vous que je dise ? murmura le bandit.

— L'enfant ! où est l'enfant ? cria sa femme. Je t'en conjure, par tes espérances de salut, Jacques, dis où est l'enfant que tu as volé ? Où est l'héritier de Moidrey ?

La poitrine du bandit se souleva ; il s'attacha aux draps avec ses mains tremblantes, et il roula autour de lui des yeux injectés de sang.

Soudain il poussa un cri, — un cri si plein d'étonnement et de crainte que tous les assistants reculèrent.

Se mettant à genoux dans le lit, il indiqua du doigt George France, qui s'était avancé de derrière les rideaux, et se tenant, en ce moment, au pied du lit.

— Où il est ? cria le bandit, avec une sorte de rugissement. Où est le propriétaire, l'héritier du nom de Moidrey ? Il est là ! Vous entendez ? — Il est là ! là !

Et, le bras toujours tendu vers George, il poussa un long gémissement ; et retomba dans les bras du docteur noir.

LIII

La confession de Jacques Bernier

Narjal administra quelques gouttes de son flacon au bandit, et ce dernier, au bout de quelques instants, rouvrit les yeux.

Il était mourant, car, comme l'avait prédit le docteur noir, le choc qu'il venait d'éprouver lui avait été fatal. Les blessures s'étaient rouvertes, et les bandages, même le lit, se teignirent rapidement de sang.

— Il n'a plus que quelques minutes à vivre, dit Narjal, de sa voix calme et froide.

Le vieux médecin fit un signe d'assentiment. Ces paroles, quoique proférées à voix basse, arrivèrent jus-

qu'à l'oreille du mourant.

Il se dressa par un effort désespéré, et regarda autour de lui avec égarement.

— Qui dit que je vais mourir... ? s'écria-t-il. Je ne veux pas mourir !—Je ne veux pas mourir !—Je n'ose pas mourir !

Il saisit le bras du docteur Narjal, et le pressant entre ses doigts faibles et tremblants, il lui demanda avec un accent rauque :

— Combien de temps ai-je encore à vivre ?

Le Javanais, dont le visage sombre n'exprimait ni émotion, ni intérêt, répondit en indiquant la pendule sur la cheminée. — Trente minutes au plus.

Jacques Bernier eut un frémissement qui lui courut par tout le corps.

Ce misérable avait vu la mort sous cent formes diverses. Il lui avait fait face et l'avait bravée ; mais se trouver ainsi faible et écrasé, couché sur un lit, attendant minute par minute son approche, c'est autre chose que de lutter plein de force et de santé, prêt à frapper ou à être frappé ; car, dans l'excitation du combat, la mort perd la moitié de ses terreurs.

Le bandit tremblait comme un enfant effrayé, en promenant son regard sur les figures froides et sévères qui l'entouraient.

Une main serra la sienne avec douceur, avec bonté. C'était la main de sa femme.

— Jacques, dit-elle, cher Jacques ! Tu as encore le temps de dire la vérité. Oh ! je t'en conjure, parle et répare, autant que cela est possible, le mal que tu as fait.

Il ne répondit pas, mais il respira longuement, péniblement, et poussa un gémissement.

Madame Bernier se leva à demi sur ses genoux, et désigna Georges, qui se tenait, très-pâle, au pied du lit, attendant, avec anxiété, l'explication de cette scène étrange.

— Comment saurons-nous que ce jeune homme est ce que tu veux nous faire croire ? dit-elle.

Jacques Bernier répondit d'une voix éteinte, mais cependant tellement distincte que tous les assistants l'entendirent :

— Une croix de Malte sur le côté gauche de la poitrine, et sur l'épaule droite les cicatrices laissées par les dents du chien.

— Ces marques, je les ai ! dit Georges vivement.

— Cela, c'est sûr, répliqua le bandit. Je les ai vues, il y a quelques heures, au moment où j'allais te frapper.

— J'en avais la conviction ! s'écria madame Bernier, en bondissant sur ses pieds avec une sorte de joie folle et en s'approchant de Georges. J'en ai eu la persuasion la première fois que j'ai entendu le son de sa voix, la première fois que j'ai vu son sourire, et que j'ai observé l'expression de son visage.

Les traits des Moidrey sont trop profondément gravés dans mon cœur pour que je puisse les oublier.

— Dieu me pardonne ! s'écria à son tour le vieux docteur, en ajustant ses lunettes sur son nez et en contemplant Georges. C'est étrange que je ne l'ai pas reconnu auparavant, la ressemblance est certainement extraordinaire. Était-ce vous, — en supposant que cette histoire fût vraie, — était-ce vous, dit-il au bandit, qui aviez volé l'enfant de mon ami, quand...

— Non ! ce n'était pas moi ! Non pas que je n'eusse la volonté de le faire, car j'avais eu plus d'une querelle avec Moidrey et sa femme, et j'aurais réglé mon compte avec eux sans ce maudit chien. — C'est l'autre qui emporta l'enfant.

— Qui, l'autre ? demandèrent ensemble tous les assistants.

Le bandit s'arrêta, et, en dépit de la souffrance qu'on lisait sur ses traits, il eut une sorte d'expression de triomphe.

— Qui l'autre ? demanda tout le monde une seconde fois...

— Henri Delagrave ! monsieur Henri Delagrave, si vous aimez mieux.

— Monsieur Henri Delagrave ! s'écrièrent tous ceux qui étaient présents à l'exception du docteur Narjal, qui, indifférent à toute cette scène, soutenait le mourant dans ses bras, et lui administrait, par intervalles, des gouttes de son cordial.

— Oui, Henri Delagrave et pas d'autre ! dit Bernier ; et puisque j'ai commencé à parler, je ferai aussi bien d'aller jusqu'au bout. C'est Delagrave qui vola l'enfant, la même nuit, ou plutôt le même soir qu'il assassina Jarry dans les bois de

Moidrey.

Il y eut un murmure d'horreur, et le vieux docteur, d'une voix émue, s'adressa à Georges :

— Ce sont là de terribles accusations, monsieur France ; et dans la situation où est ce malheureux, il serait bon que ces déclarations fussent écrites, et cela en présence d'autres témoins. Je vais chercher du papier, une plume, et...

— Ne vous dérangez pas, docteur, dit une voix derrière eux, nous avons là tout ce qui est nécessaire.

Et le jeune Mouton, suivi de près par Fine-Mouche, s'approchèrent du lit du bandit.

— Mille pardons ! continua Ephraïm en saluant la compagnie, mais, mon ami que voici, ayant laissé un de ses hommes garder le squelette dans le bois, a cru qu'il était de son devoir de venir recevoir la déposition de ce moribond. La loi, vous savez, la loi, ajouta-t-il en faisant un signe de tête significatif, la loi n'a pas de respect pour les affaires privées.

— Nous n'avons rien à cacher ni à dissimuler, monsieur Mouton ! dit le vieux docteur d'un ton assez sec ; au contraire, la déposition que nous demandons à ce malheureux ne saurait être entendue de trop de témoins.

Tous ceux qui assistaient à cette étrange scène, se serrèrent autour du lit, et prêtèrent une oreille attentive au récit du bandit, que le sergent Fine-Mouche écrivit tout au long.

La demi-heure fixée par le docteur Narjal était sur le point de sonner. Le sergent Fine-Mouche venait de poser sa plume.

Comme les dernières paroles de sa terrible confession tombaient de la bouche du bandit, les assistants, pâles et frappés d'horreur, se regardèrent les uns les autres avec épouvante. Alors le mourant, dont la tête était retombée sur l'oreiller, par un effort soudain se dressa tout droit, et, les yeux dilatés étendit les mains avec égarement. Ses yeux, ses sourcils étaient hérissés de terreur, et de grosses gouttes d'eau roulaient sur son front, déjà glacé par la mort.

— Emmenez le chien ! cria-t-il ; ôtez-le de là ! Je n'ai jamais voulu faire de mal à l'enfant ! Emmenez-le, vous dis-je ! puis sa voix prit un accent de frayeur plus grande encore.

— Je ne suis pas mort ! vociféra-t-il ; pourquoi m'enterrez-vous avec lui ? Un tronc d'arbre n'est pas une tombe convenable pour les vivants. Il est mort, je le sais, mais c'est Henri Delagrave qui l'a tué, et pas moi !

Il se renversa sur le lit et se blottit contre la muraille comme s'il eût voulu se mettre à l'abri du péril.

— Voyez ! voyez ! l'horrible chose qui s'avance en rampant au milieu des buissons ! ses yeux brillent comme des émeraudes, et sa peau est noire comme le diable ! Elle s'élanche ! Oh ! Dieu ! débarrassez-moi de son poids ! — Elle déchire mes chairs, — Elle me brise les os ! le chien se joint à la panthère, et... et... ils me saisissent à la gorge ! Au secours ! au secours ! Grâce ! grâce !

LIV

Une consultation entre mari et femme

Lorsque Henri Delagrave reprit connaissance, il se trouva dans sa chambre à coucher, étendu sur un divan, la tête supportée par des oreillers, et il aperçut près de lui une personne qui se tenait immobile.

Cette personne ne lui apparaissait qu'indistinctement, car le jour avait fait place à la nuit, et les ombres enveloppaient successivement les divers objets dans l'appartement.

Au premier mot qu'il prononça, cette personne se leva vivement et s'approcha du divan.

C'était Varina Rosati.

— Où suis-je ? demanda Delagrave, en se soulevant avec difficulté et en regardant confusément autour de lui.

— Dans votre chambre à coucher, répondit l'italienne, avec ce ton calme et simple qui est si bien de nature à tranquilliser.

— J'ai donc été malade ? reprit Delagrave. Je ne me rappelle rien. Cependant il faut que j'aie été malade, continua-t-il en se parlant à lui-même et en réfléchissant ; — ou pourquoi serais-je ici ?

Vous avez été dangereusement malade, et cela durant quelques heures. La soirée commence même à s'avancer. On vous

a découvert, ce matin, dans votre cabinet de travail, étendu sur le parquet.

Une lumière soudaine traversa le cerveau de Delagrave, et avec le souvenir lui vint une terrible pensée, une crainte terrible.

— Découvert ! dit-il : par qui ?

— Par moi, heureusement.

Il y avait quelque chose dans le ton dont fut fait cette réponse, quelque chose de si particulier que la frayeur de Delagrave en fut augmentée.

Ce fut, cependant, avec un certain effort pour paraître gai qu'il répliqua :

— Ah oui, je me rappelle, à présent, que la chaleur était très-oppressive. Il faut que j'aie été frappé de quelque chose comme d'un coup de soleil.

Varina Rosati demeura silencieuse.

Delagrave qui avait attendu sa réponse avec anxiété, continua :

— C'est vainement que je cherche une autre cause.

— Faut-il vous aider ? demanda l'Italienne.

Delagrave tressaillit.

— Le pouvez-vous ? dit-il.

La voix lui manqua en posant cette question.

— Oui, je le puis.

— Impossible.

— Pourquoi cela ? Quand je vous ai trouvé étendu sur le plancher, les mains crispées, et les traits affreusement contractés, comme si un fantôme vous eût apparue, et fût sorti de sa tombe pour vous révéler un secret terrible, j'ai ramassé ceci à côté de vous.

Et elle montra un papier qu'elle tenait à la main.

Delagrave laissa sa tête retomber sur les coussins et poussa un gémissement.

Il avait reconnu la lettre qui lui annonçait la découverte du squelette dans le chêne du ravin du Diable.

— Cette lettre, dit Varina Rosati, parle d'une trouvaille bien étrange qu'on a faite dans une partie du bois de Moidrey, durant le dernier orage, et on vous demande de vouloir bien assister à l'enquête.

— Je n'irai pas ! s'écria Delagrave ; et, par un violent effort, il se leva et parvint, quoique avec difficulté, à se mettre sur ses jambes.

J'aimerais mieux mourir que d'y aller ! dit-il ; la vue de quelques ossements tombant en poussière peut leur être indifférente, à eux ; mais à mes yeux, à moi, ces os se couvriraient de leur chair, et l'homme reviendrait à la vie. Aucun pouvoir humain ne me contraindra à y aller ! Entendez-vous, madame ? entendez-vous ? Non je n'irai pas.

Il y eut un moment de silence, durant lequel ils se regardèrent l'un l'autre.

Mais quelle différence il y avait dans leurs regards !

Celui de Varina Rosati était hautain et plein de mépris.

Celui de Delagrave était soupçonneux, craintif et confus.

— Vous n'irez pas ! dit enfin Varina avec un accent dédaigneux. Mais il y a un pouvoir plus fort que votre volonté.

— Quel pouvoir ?

— La loi !

Delagrave trembla.

— Henri, dit l'Italienne, — et, s'avançant tout près de lui, elle posa la main sur son bras, Henri, sois sage et fie-toi à moi. Je n'ai pas une de ces natures froides et craintives qui, en présence du but à atteindre, reculent devant les moyens. Je le répète, fie-toi à moi ! n'es-tu pas mon mari, et ne suis-je pas ta femme ?

— Non ! s'écria Delagrave.

Il repoussa sa main avec force, et continua, avec une amertume pleine de désespoir :

— Tu es la femme de Matteo Cordiani, de Cordiani le bandit, — de Matteo le galérien ! une noble alliance, en vérité, et dont je complimente la noble maison de Rosati !

Le visage de Varina s'assombrit, et ses sourcils se contractèrent d'une façon alarmante.

— Henri Delagrave, dit-elle, de quel droit osez-vous m'insulter ainsi ? Quand Matteo Cordiani vivait...

— Quand ! s'écria Delagrave, en l'interrompant avec un rire moqueur. *Quand* il vivait ! Que signifie cette expression ? Cordiani, votre mari, est vivant, — oui, vivant, et il est en ce moment en France.

— Comment savez-vous cela ? demanda Varina avec émotion.

Delagrave baissa la voix, et, s'approchant tout près d'elle, lui murmura à l'oreille :

— J'ai vu et j'ai entendu. Ce matin, j'ai assisté, inaperçu, à une entrevue qui a eu lieu entre lui et Varina, la fière Varina, votre fille et la sienne.

Le dernier coup, en effet, avait frappé juste. Varina Rosati, que nous continuerons à appeler ainsi, était stupéfaite de voir son secret connu de Delagrave, et il se passa plusieurs minutes avant qu'elle ne fût en état de répondre. Quand elle prit la parole, ce fut d'une voix où le chagrin luttait contre l'orgueil.

— Je ne vous ai pas trompé en rien, dit-elle, et je ne m'abaisserai pas à vous tromper. Il y a seulement quelques jours encore, je croyais cet homme mort ; mais son ombre inaudite est venue de nouveau traverser mon chemin.

— Et le mien, murmura Delagrave, qui, succombant à l'épuisement, se laissa tomber sur le divan. Ma vie est dans les mains de cet homme ; ma vie et ma fortune.

— Non, Henri Delagrave, non ! Soyons hardis et résolus, et c'est nous qui serons maîtres de sa vie. Le papier qu'il possède, il faut l'avoir, — il le faut, — et alors...

Elle s'arrêta, et Delagrave, contemplant cette femme qui se dressait devant lui, dans l'obscurité, répéta avec une anxiété nerveuse :

— Et alors ? ...

— Cet homme descendra dans la tombe d'où il est sorti ; mais, cette fois, soyez-en sûr, il n'y aura pas une seconde résurrection.

Elle s'assit à côté de Delagrave sur le divan, et, prenant ses mains dans les siennes, elle continua à parler.

— N'aie aucune crainte, dit-elle, et met ta confiance en moi. Nous devons puiser, dans l'immensité même du danger qui nous menace, la force nécessaire pour lui faire face. Nous jouons gros jeu, mais le sang-froid ne me manquera pas. Courage donc ! et nous gagnerons la partie.

Delagrave garda un moment le silence, et puis, d'une voix qui prouvait combien peu il partageait sa confiance, il lui demanda quels étaient ses plans.

— Cet homme, dit-il, est brave comme un lion et rusé comme un serpent. Il faudra être bien habile pour lui enlever l'arme qu'il tient à deux mains. Quels sont vos plans ?

— Je n'en ai encore formé aucun, répondit-elle avec calme. J'observe et j'attends. Des circonstances dépendra mon mode d'action.

— Attendre ! attendre ! s'écria Delagrave avec une irritation nerveuse. Êtes-vous folle ! L'avalanche qui menace notre maison peut se détacher d'une minute à l'autre. Un souffle, un mot de cet homme, et nous serons écrasés sous ses ruines !

— Ce mot, il ne le prononcera pas. Cet homme, je le connais, et c'est parce que je le connais que je ne le crains pas. Vous avez dit qu'il a le courage d'un lion, et c'est vrai ; mais à quoi sert ce courage, lorsqu'il se débat dans les mailles d'un filet ? Vous avez dit qu'il a la ruse d'un serpent ; mais le serpent quitte son nid à l'appel du charmeur, et tandis qu'il l'écoutait, ravi, l'autre lui écrase la tête sous son talon. Entre moi et cet homme, c'est un duel à mort, et, je vous le répète encore, tranquillisez-vous, il ne m'échappera pas deux fois.

Varina s'arrêta et serra les poings, comme si elle eût tenu une arme. Sa respiration était entrecoupée, et son sein se soulevait convulsivement, car dans son sein bouillonnait une haine implacable.

Puis, et sans restriction, elle raconta à Delagrave étonné toute l'histoire de son entrevue avec son mari, le lendemain du jour où avait été commis le meurtre de l'avocat Mouton.

C'était alors que Matteo avait appris l'existence de Varina.

C'était alors que le bandit s'était vanté de posséder le testament d'Isaac Delagrave, et de pouvoir, à son gré, sauver ou ruiner les propriétaires du château de Moidrey.

C'était alors qu'il avait jeté, d'un air de défi, le poignard.

longi du sang de sa victime, et qu'il s'était glorifié d'un crime qui forcerait ses ennemis à s'humilier à ses pieds.

Delagrave écouta ce récit avec une stupéfaction bien naturelle. Il mesura, d'un coup d'œil, toute l'étendue du pétil, sans découvrir les moyens d'y faire face.

Mais il n'en fut pas de même de Varina Rosati.

Son courage grandit avec le danger, et, fidèle à sa nature, elle se prépara à lutter jusqu'à la mort, plutôt que de céder d'un pied à un homme qu'elle savait être un ennemi implacable.

L'expérience lui avait appris combien Delagrave avait les nerfs ébranlés, et elle s'était dit qu'il pourrait bien reculer devant une mesure suprême, et que, dans tous les cas, elle ne trouverait en lui qu'un faible allié.

Non, ce qu'il y avait à faire, elle avait résolu de l'accomplir à elle seule. D'autres pourraient faillir à l'heure du besoin, tandis que, elle était sûre.

Elle questionna alors Delagrave au sujet de la lettre de M. Beauchamp, et de l'étrange découverte qui avait été faite dans le bois de Moidrey.

Mais toujours soupçonneux, et toujours se méfiant des autres, Delagrave mit en usage toute sa ruse et toute sa duplicité.

En cela, du moins, il avait résolu de ne se fier à personne.

Ignorant l'arrestation de son complice, il se croyait à l'abri de tout soupçon, et n'imaginait pas qu'on pût faire tomber sur lui un crime commis longtemps avant qu'il fut entré en possession du domaine de Moidrey.

Il comptait voir prochainement Jacques Bernier, et si le bandit réussissait dans ses projets contre Emma Kéradenc, il espérait bien trouver moyen de se débarrasser d'un si terrible témoin.

Et c'est ainsi qu'au milieu de l'obscurité qui régnait dans la chambre, cet homme et cette femme criminels méditaient, chacun de son côté, des projets de meurtre.

Delagrave attribuait son évanouissement et l'espèce de maladie qui avait suivi au choc que lui avait causé la découverte de l'existence de Cordiani; et, avec une aisance qui la rassura complètement, il dit à Varina Rosati que la révélation contenue dans la lettre de M. de Beauchamp était un mystère pour lui autant que pour elle.

Elle le crut.

Son propre cerveau était trop occupé pour qu'elle pût chercher à analyser les paroles ou les pensées des autres; et, fidèle à lui-même, Delagrave s'attacha jusqu'au bout à son système de déception.

Malheureux qu'ils étaient, ils s'imaginaient qu'ils pouvaient, — comme dit un poète — glisser dans le sang, sans se souiller par cette chute honteuse. Mais, en ce moment même, pendant qu'ils causaient ainsi, le danger prenait pour eux une forme menaçante. Le cercle que les chasseurs avaient formé se rétrécissait, et la justice avait déjà l'œil sur eux.

LV

Comment Varina Rosati mit ses plans à exécution.

L'horloge du château de Moidrey sonnait l'heure solennelle de minuit, lorsque Varina Rosati, descendant par un escalier étroit, qui conduisait aux jardins réservés, ouvrit une petite porte et avança la tête avec précaution.

Le ciel était sombre et sans étoiles; le vent qui s'élevait et mugissait à travers les arbres, secouant les branches et dispersant les feuilles, faisait prévoir un nouvel orage.

De grosses gouttes de pluie tombaient déjà, lorsque l'Italienne sans s'inquiéter des éléments qui se déchainaient, plougea ses regards à travers l'obscurité.

— Psit! psit! fit-elle.

Au moment où elle répétait ce mot pour la troisième fois, une personne se détacha de l'ombre projetée par la muraille, et s'avança vers elle.

Varina Rosati recula, et puis demanda à voix basse :

— Est ce vous Matteo?

— Oui, à votre service, *bella donna*, lui répondit-on.

Il n'était pas possible de se tromper à l'accent de la voix : le ton demi-moqueur et demi-craquant alla au cœur de l'Italienne, et la fit bondir.

Toutefois, elle sut se contenir, et ce fut d'un air charmant et plaisant qu'elle dit :

— C'est une heure bien tardive pour un rendez-vous; mais c'est la nécessité qui nous gouverne tous et règle nos actions. Vous pouvez entrer sans crainte; toute la maison est endormie, et cette fois, j'ai choisi une chambre plus sûre que la mienne, — où nous n'aurons pas la peur d'être troublés.

— Pourquoi cela? demanda le bandit d'un air soupçonneux.

— Parce que c'est de cette chambre que l'héritier des Moidrey disparut si mystérieusement, il y a une vingtaine d'années; c'est, depuis ce temps, à qui n'y entrera pas dans la maison.

— Très-bien! mais... Cordiani s'arrêta encore sur le seuil de la porte.

— Vous n'avez pas de lumière? dit-il.

— Non. La prudence est la mère de la sûreté, — prenez ma main; je connais le chemin, et je vous conduirai.

Matteo hérita.

— Passez d'abord, dit-il; je tiendrai votre robe. Le fait est que la prudence est la mère de la sûreté, murmura-t-il en montant lentement l'escalier. Dans une maison comme celle-ci, un étranger marche avec sa vie dans sa main, — sa vie ou celle d'un autre.

Et il arma un pistolet.

Varina entendit le bruit que fit l'arme, mais avec un sang-froid merveilleux en pareille circonstance, elle ne tourna pas une seule fois la tête, et, quoiqu'elle sut qu'il n'avait pour la tuer qu'à presser la détente, ce fut avec le plus grand calme qu'elle continua à gravir les degrés de l'escalier et à suivre le corridor, jusqu'au moment où elle s'arrêta devant la porte de la chambre à laquelle elle avait fait allusion.

C'était la même chambre que nous avons décrite dans un des premiers chapitres de cette histoire.

Cette même chambre dans laquelle nous avons vu Henri Delagrave se glisser comme un voleur, au milieu de l'obscurité et ravir l'enfant qui était la joie et l'espoir de ses parents, — la chambre où le noble chien avait soutenu une lutte si terrible contre le bandit.

L'ameublement, toutefois, était entièrement changé. Les tentures de soie bleue avaient disparu; — le berceau s'était évanoui depuis longtemps, bien longtemps; et à la place de ces mille objets élégants dont une mère riche se plaît à embellir le temple où repose son fils, on avait mis un meuble commun, solide, et d'un usage général. Mais, par accident, on peut-être à dessein, tout le monde avait pris soin d'éviter ce côté du château.

Une lampe brûlait sur la table.

À côté étaient placées quelques bouteilles, des verres, et un plateau contenant d'autres rafraîchissements.

Les rideaux des fenêtres n'étaient pas tirés; et, d'ailleurs, une telle précaution n'était pas nécessaire.

L'une d'elle seulement donnait sur le parc, et, par ordre de Henri Delagrave, elle avait été murée dès qu'il avait pris possession du château.

Les autres avaient vue sur la mer.

Un balcon s'avancant sur les eaux qui bouillonnaient au-dessous, avait été construit par ordre de Delagrave. Le fait est qu'il avait fait tout son possible pour rendre la chambre habitable, mais, dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, les préjugés furent les plus forts, et non-seulement cet appartement, mais tous ceux qui composaient cette partie du château, étaient pour ainsi dire, abandonnés.

Revenons maintenant à Varina Rosati et à son compagnon.

Ce dernier, après être rentré et s'être débarrassé du lourd manteau dont il s'était enveloppé, prit la lampe, et l'éleva au-dessus de sa tête, de manière à éclairer les objets autour de lui.

— Comme cela, dit-il avec un rire cynique qui lui était habituel, c'est là la chambre d'où l'on a enlevé, une nuit, l'héritier des Moidrey, — et enlève si adroitement qu'on a jamais pu découvrir ses traces!

Il abaissa la lampe, et examina attentivement le parquet.

— Oui, ajouta-t-il, voici les taches de sang, noires et indélébiles, comme doivent l'être toujours de telles taches, si l'on

en croit les contes des bonnes femmes. Bah! — Et replaçant la lampe sur la table, il étendit les mains de façon à ce que la lumière les éclairât. « Voyez ces mains! elles sont blanches, n'est-ce pas, et je pourrais ajouter pas mal faites; — pourtant, d'après la vieille superstition, elles devraient briller, brûler et être rouges comme le feu du Vésuve, car je les ai vuës plus d'une fois trempées dans le sang jusqu'au poignet.

Varina Rosati frissonna.

Il y avait peu de chose au monde capable d'ébranler un courage comme le sien; mais ses lèvres tremblèrent et pâlirent, quoiqu'elle les mordit jusqu'au sang.

Mais, par un puissant effort de volonté, et par une ferme résolution d'exécuter dans tous ses détails le plan qu'elle avait formé, elle réussit à vaincre ses émotions; et s'approchant de la table, elle versa du vin dans un des verres de cristal.

— Buvez! dit-elle, buvez! Matteo! Notre proverbe italien nous dit qu'un verre de bon vin vaut mieux qu'un sermon de la part d'un prêtre pour reconforter le corps et réchauffer le cœur. Pourquoi hésitez-vous! C'est du meilleur vin qu'il y ait dans les caves de Moïdrey.

Le bandit qui avait par deux fois approché le verre de ses lèvres, le replaça sur la table sans y avoir goûté.

— Je ne doute pas de la qualité du vin, dit-il avec un sombre sourire et en fixant sur Varina Rosati un regard pénétrant; mais rarement je bois seul, et quand je me trouve à la table d'étrangers, j'ai pour règle d'attendre que mon hôte boive le premier. C'est une habitude que j'ai prise au Brésil, — une habitude folle, peut-être, mais je me fais vieux, et quand on a des habitudes, il est difficile de s'en corriger.

Un sourire de mépris passa sur les lèvres de Varina Rosati.

— Je vous comprends, dit-elle; — et, prenant la bouteille, elle amplit un autre verre jusqu'aux bords. — Vous êtes Italien en tout, Matteo Cordiani, ajouta-t-elle.

— Vous me flattez, répliqua celui-ci en s'inclinant. J'agis seulement d'après mes faibles talents, et, ajouta-t-il en appuyant sur ces mots, d'après mon expérience.

Il leva son verre et le choqua contre le sien.

— A votre santé, *bellu donna!* Puisse le présent devenir meilleur pour nous deux, et l'avenir être plus heureux que le passé.

Tous deux burent, mais le verre de Varina Rosati était vidé avant qu'une seule goutte eût mouillé les lèvres de Matteo.

— Corps de Bacchus! s'écria Cordiani, je n'ai jamais goûté de meilleur vin de ma vie! Versez encore, *cara*, car ce maudit climat me glasse jusqu'à la moelle des os.

Son verre fut rompu, et cette fois, il n'hésita pas à le vider. Puis faisant claquer ses lèvres, de l'air d'un vrai connaisseur, il se renversa dans sa chaise et alluma une cigarette, qu'il avait roulée dans ses doigts avec une promptitude merveilleuse.

— A présent, aux affaires! dit-il. Entre de vieux amis comme vous et moi, Varina, on peut se passer de préliminaires. Vous avez une proposition à me faire. C'est sur votre désir que je suis ici.

Varina Rosati, qui s'était assise en face, de l'autre côté de la table, appuya son front brûlant sur ses mains, et ne répondit pas.

— C'est sur votre désir que je suis ici, répéta l'Italien, que me voulez-vous?

Varina leva la tête, et fixant sur lui de grands yeux noirs, elle dit lentement, mais distinctement:

— Je désire que vous me rendiez votre affection, — oui, votre affection, Matteo Cordiani.

Le bandit laissa échapper sa cigarette de ses mains, et comme s'il eût été mû par un ressort, il bondit sur ses pieds. Étonnement, l'incrédulité, la crainte même furent subitement imprimés sur sa figure.

Il recula d'un pas, comme on recule devant un serpent, pour se mettre sur sa défensive.

Un sourire triste, un sourire de chagrin passa sur les lèvres pâles de Varina Rosati.

— Est-il possible qu'une femme vous fasse peur, Matteo, dit-elle.

— Diavolo! ouïl répondit Cordiani; — et il n'y a pas de

honte à l'avouer, quand cette femme se nomme Varina Rosati. Elle laissa de nouveau tomber son front sur ses mains, et le sourire disparut de ses lèvres.

— Matteo! dit-elle, je ne suis pas de ceux qui ferment les yeux sur un danger, ou quand ce danger approche, hâtaient longtemps avant de l'affronter. Il y a des signes auxquels je ne me trompe pas. Le glas des Delagrave a commencé à sonner, — et, de nouveau, elle leva la tête, et fixa droit ses regards sur les siens, — ma résolution est prise, et je ne survivrai pas à la ruine qui nous menace.

Matteo écoutait: il y avait sur ses lèvres un sourire moqueur, incrédule.

Elle le vit, mais elle n'en eut pas l'air, et continua:

— Matteo! vous m'aimiez autrefois.

L'Italienne haussa les épaules, et fit de la main un geste d'impatience.

Varina Rosati donna à sa voix triste et harmonieuse une expression encore plus accentuée de désespoir.

— Vous avez le droit, dit-elle, — vous ne l'avez que trop, hélas! de me traiter comme un monstre de bassesse, d'hypocrisie, mais la mort purifie tout.

— La mort! vous parlez par énigmes, dont je n'ai pas la clef. Parlez clairement, si vous voulez que je vous comprenne. Je ne suis pas sorcier, *cara mia*.

Varina Rosati se leva: son visage était pâle, mais elle s'exprima avec calme, avec fermeté.

— Me connaissez-vous donc si peu, Matteo, que vous puissiez me croire capable de survivre à la honte, au déshonneur? Non; dès l'instant où les portes de Moïdrey s'ouvriront devant un autre maître, — dès l'instant où le public levera le doigt pour indiquer la tache qui est sur mon front.

— Quelle tache?

— Mon mariage avec vous, ou Henri Delagrave si vous voulez, répondit-elle hardiment; mais ces yeux seront hermétiquement scellés dans la mort, avant qu'on puisse insulter au malheur de Varina Rosati.

L'Italien qui avait roulé une autre cigarette avec ses doigts agiles, l'alluma avec un calme imperturbable.

— Mourir! dit-il; vous, mourir! Eh bien, peut-être avez-vous raison; la mort, après tout, n'est pas une chose si effroyable; — c'est aussi aisé que de s'endormir, avec cette avantage qu'on n'a pas à s'éveiller et à renaitre à une vie de lutte et de misère. Les vers dévoreront notre corps qui tombera en poussière, et le vent, un jour, la dispersera sur la terre, — et...

— Et quoi? demanda-t-elle avec une certaine anxiété.

— Et tout sera fini, répliqua-t-il en riant, pour ce qui concerne la partie matérielle.

— Vous croyez cela, Matteo?

— *Caramba!* comme disent les Espagnols, — que voulez-vous que je croie autre chose? La vie m'a toujours trouvé indifférent, et la mort, je l'espère, ne me trouvera pas autrement.

Et, se renversant dans sa chaise, il se mit à fumer avec la plus parfaite tranquillité, en ajoutant: — A votre place, j'accepterais la mort comme le moyen le plus sage et le plus digne.

Varina Rosati regarda cet homme dur, cruel, — cet homme qui l'avait aimée autrefois, — de l'air d'une tigresse enfermée dans une cage et dédaignant la main qui la frappe.

Mais Matteo, tout entier au plaisir de fumer sa cigarette, et suivant des yeux les spirales de fumée qui montaient au plafond, ne s'aperçut de rien.

Quand leurs regards se rencontrèrent de nouveau, Varina était redevenue plus calme, et ses griffes prêtes à déchirer avaient disparu sous une couche de velours.

Elle leva la main, et la pressa contre son cœur avec un geste d'extrême souffrance.

— Écoutez-moi, Matteo! dit-elle; écoutez-moi, et ne m'interrompez pas! Il se peut que ce soit la dernière fois que nous cautions ensemble.

Matteo fit un signe d'assentiment, mais sans ôter la cigarette de sa bouche.

Varina Rosati continua:

— Je n'ai pas l'intention de défondre le passé; — ce serait impossible.

Matteo fit un nouveau signe de tête affirmatif.

— Et cependant, dit-elle, quelque singulière, quelque cruelle, quelque lâche que ma conduite ait pu vous paraître, je — si incroyable que vous semble cet aveu, — je vous aimais, Matteo! vous êtes le premier homme que j'aie aimé, comme vous serez le dernier!

L'Italien se dressa d'un bon sur ses pieds.

Ses yeux, sa bouche étaient démesurément ouverts, et tous ses traits exprimaient le plus profond étonnement.

— Etes-vous folle? dit-il enfin, — ou me prenez-vous pour un fou?

— Laissez-moi parler, je vous en supplie, laissez-moi parler! dit Varina Rosati avec un geste moitié impératif, moitié suppliant.

Je n'étais qu'une jeune fille, presque une enfant, lorsque nous nous reconfiancez. Vous étiez sans nom, ou sans famille, — c'est-à-dire sans tous ces liens puissants qui, s'enroulant autour de nous, nous enchaînent l'esprit et le cœur. — J'étais l'enfant unique d'un père qui m'adorait, je portais un nom honoré, et j'étais l'espérance d'une illustre maison. L'alliance n'était pas égale, Cordiani, et cependant vous triomphâtes, car de quel poids sont toutes ces considérations dans le cœur d'une femme? Mais le temps s'écoula, et amena avec lui bien des changements. Vous étiez absent, ma famille était puissante. J'étais sans ami, sans personne qui pût me conseiller. Mon père fit suite à mes yeux un avenir grand et magnifique. De tous côtés on vous représentait à moi comme un prosaïque, un roturier de grands chemins. Nuls moyens ne furent négligés : les caresses, les menaces, même la force brutale, tout fut mis en usage, jusqu'à ce que, enfin, poussée au désespoir par votre absence prolongée, par les récits qu'on me faisait chaque jour, je crus que la haine était venue à mon secours, et avait pris dans mon cœur la place de l'affection que je vous avais portée. Hélas! il n'en était pas ainsi!

Elle s'arrêta brusquement, interrompue par un éclat de rire moqueur de l'Italien.

— Admirablement joué! cria-t-il; si admirablement que si nous n'étions pas de si anciens amis, j'aurais cru moi-même à la réalité de cette scène. Il y a des personnes qui porteraient un masque jusque dans leur tombeau, et vous êtes de celles-là, *carissima*. Allons, versez-moi un autre verre de vin, et faisons tomber le rideau sur cette comédie.

A ce moment gronda sur la mer un coup de tonnerre, précurseur de l'orage qui s'annasait.

— Ecoutez, s'écria l'audacieuse Italienne en élevant la main et en se dressant dans toute la sublimité de sa beauté; — écoutez, je prends le ciel à témoin, — le ciel dont la voix est si terrible dans sa colère, — à témoin de la vérité de mes paroles!

— Et moi aussi, je le prends à témoin que je ne vous crois pas! répliqua Cordiani avec sarcasme.

Des larmes, de grosses larmes roulerent des yeux de l'Italienne, et sa tête tomba sur sa poitrine.

— Hélas! murmura-t-elle, vous êtes sans pitié. Vous détruiriez tout dans votre rage aveugle, pour le plaisir de satisfaire une puérile vengeance. Vous tueriez la mère et ruinerez l'enfant.

— L'enfant!

— Varina! votre enfant et le mien!

Le visage de Matteo changea. Le nom seul de sa fille avait agi sur lui comme un charme. Son sourire moqueur disparut en un instant, et la méchanceté s'évanouit de son cœur.

— Ruiner Varina, dit-il au bout d'un instant, ne croyez pas cela. C'est son bonheur que j'ai en vue. C'est à cause d'elle que j'épargne actuellement cet homme, votre mari, et vous-même.

— Croyez-vous donc que vous soyez seul à l'aimer? Etes-vous fou, Matteo, de penser que vous pourriez m'enlever l'affection de ma fille? Non, il ne sera pas dit que vous seul étiez préparé à tout sacrifier pour elle, — pour elle que, — si j'en crois ce que vous dites, — nous aimons tous deux si tendrement.

— Quel sacrifice êtes-vous prêt à lui faire? demanda l'Italien froidement.

— Le sacrifice de ma vie!

Matteo sourit d'un air incrédule.

— Je voudrais bien savoir quel avantage cela lui procurerait, dit-il.

Varina Rosati s'approcha de lui, et posa la main sur son bras.

— Vous avez voulu vous venger de ceux qui, il y a des années, vous ont beaucoup fait souffrir, n'est-ce pas?

— Oui, et, ajouta Cordiani, je tiendrai mon serment.

— Je vous offre ma vie en expiation, mais épargnez Henri Delagrave.

— Pourquoi cela? Est-ce que vous l'aimez?

— Non; mais je connais cet homme, et je sais que toutes ses affections sont concentrées sur notre enfant.

— Eh bien?

— En supposant qu'Emma Kérade, c. disparaisse, et le testament d'Isaac Delagrave une fois détruit, notre fille deviendra l'héritière de Moidrey et de toute la fortune de Henri Delagrave. Elle a une nature fière, et aime le luxe; sans richesse, il n'y aurait pas de bonheur pour elle. Je ne vous demande pas de pitié pour moi, mais à genoux, je vous supplie d'avoir pitié de notre enfant.

Les yeux levés et les mains jointes, elle s'agenouilla aux pieds du bandit, et il y avait un accent de si grande sincérité dans sa voix, tant de naturel dans ses gestes suppliants, que Matteo, sur qui le nom de sa fille avait déjà produit l'effet que nous savons, sentit s'éveiller dans son cœur tout ce qui lui restait de bons sentiments, et fut véritablement ému.

— Sûrement, Matteo, dit-elle, ma vie suffira pour apaiser votre vengeance. Prenez-la! Je vous l'offre librement, volontairement. Mais détruisez ce papier qui seul sépare Varina de la fortune! Oh! croyez-moi, pour Varina Delagrave il y en a perspective de la joie et du bonheur; mais Varina Cordiani ne rencontrerait que misère et désespoir. Répondez, faut-il qu'elle aussi soit sacrifiée à votre vengeance?

— Non, dit Matteo d'une voix qui, pour la première fois durant cette entrevue, était agitée par l'émotion; je voudrais la voir heureuse, je veux qu'elle soit heureuse, quoique, pour atteindre ce but, je doive perdre toute espérance de bonheur pour moi et dans ce monde et dans l'autre. Levez-vous, continua-t-il d'un ton qui avait perdu quelque chose de sa brusquerie première, et nous parlerons de tout cela. Pour tout ce qui concerne Varina, je suis comme une cire molle, on fera de moi ce qu'on voudra, mais pour les autres, je serai de fer.

Mais l'Italienne toujours agenouillée, et levant vers lui ses mains tremblantes, continuait à l'implorer du regard.

— Et ce papier! cet horrible document qui la réduirait à la mendicité, où est-il? demanda-t-elle. Oh! prenez garde, Matteo! prenez garde! Pendrait où vous le cachez, une fois découvert, le moindre hasard pourrait le faire passer dans d'autres mains que les vôtres, et alors nous, Varina, tout serait perdu.

Matteo sourit dédaigneusement.

— Craintes puériles, dit-il; voyez, le paquet est là; — et déboutonnant son gilet, il montra un petit sac placé sur sa poitrine. — Jamais il ne me quittera, soyez-en sûre, sans ma libre permission, ou avant qu'on m'en ait payé le prix.

— Ce prix, dites-le?

Matteo partit d'un éclat de rire.

— Vous l'avez vous-même fixé, dit-il: votre vie. Ta! ta! ta! *Bella donna!* La scène a été bien jouée, mais je ne suis pas un enfant pour me laisser prendre par un chagrin simulé ou par des paroles dramatiques.

Il se disposait à refermer son gilet sur le précieux paquet, lorsque Varina Rosati, levant son poing fermé, se frappa le front.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, ayez pitié de moi, car c'est en vain que j'implorerais la pitié des hommes!

Et d'un bond elle fut sur ses pieds.

— Vous demandez ma vie, dit-elle, ma vie comme prix du bonheur de ma fille! Eh bien, soit! vous serez juge vous-même de la façon dont je la donne.

Elle s'élança vers la fenêtre, et l'ouvrant toute grande, elle s'avança sur le balcon de pierre, ou plutôt sur la terrasse qui faisait presque le tour de ce côté de la maison.

Le tonnerre, pendant qu'elle parlait, éclata au dessus de sa

tête, et à pluie qui tombait à torrents, inonda sa chevelure qui était détachée, et roula le long de ses vêtements.

— Adieu! Matteo! cria-t-elle. Adieu! La mer est là! Adieu! adieu pour toujours!

Surpris, confondu par la soudaineté de ce mouvement, Cordiani s'était précipité après elle, et d'une main de fer avait saisi sa robe, au moment où elle allait se jeter par-dessus le parapet.

— Vous êtes folle! cria-t-il; je ne faisais que plaisanter! vous êtes folle!

Et il l'attira vers lui.

— Oh! Matteo, dit-elle, c'est vous qui êtes fou de n'avoir pas encore connu la femme que vous venez de pousser à un acte de désespoir. Mais l'émotion m'a brisée, ajouta-t-elle, et je sens que les forces me manquent.

Cordiani la soutint dans ses bras, tandis qu'elle s'attachait à lui, et laissait tomber sa tête sur sa poitrine.

Au moment où il se baissait pour l'enlever et la porter sur un canapé, un éclair sillonna la nue, et à sa lueur, il crut voir un infernal sourire passer sur le visage de Platienna, et aussitôt ces paroles r sonnèrent ou plutôt sifflèrent à son oreille :

— Misérable fou! C'est ta vie qui payera l'enjeu. Gaïte, pour la seconde fois, la vengeance d'une Rosati.

Et soudain, avec la rapidité de l'éclair qui brillait au-dessus de leur tête, il reçut dans le gosier un coup de dague, et poussant un cri étouffé, il tomba lourdement sur le parquet, et disparut dans l'abîme au-dessous.

Varina Rosati resta seule debout sur la terrasse; dans une main elle tenait l'arme qui lui avait servi à frapper, une petite dague marseillaise; dans l'autre, le petit portefeuille le qu'elle avait arraché du gilet de Cordiani.

— Il est à moi! murmura-t-elle. Il est à moi! Enfin, je tiens dans mes mains le *Testament d'Isaac Delagrave*.

LVI

Le commencement de la catastrophe.

Le lendemain du jour où avaient eu lieu ces accidents que nous venons de raconter dans le chapitre précédent, Varina avait fait une promenade à cheval dans les environs de l'abbaye de Branchamp. Nous pourrions rapporter, à ce sujet, un événement dont elle fut l'heureuse victime, et comment le hasard voulut que Georges France se trouvât là, à propos, pour lui sauver la vie; mais nous passerions sur ces incidents pour arriver vite au dénouement de notre histoire.

Après sa rencontre avec Georges France et Emma Keradouc, rencontre qui lui causa des émotions indicibles, Varina passa toute la journée à errer sur le rivage de la mer, dans les parties les plus solitaires et les plus sauvages des grèves.

Elle n'avait pas pris la moindre nourriture depuis le matin, et, épuisée de besoin et de fatigue, ce fut d'un pas lent et tremblant qu'elle entra enfin dans le parc de Moïse.

Elle se dirigea vers le château, dont les hautes tours se dessinaient vaguement au milieu des ombres croissantes de la nuit.

Évitant la grande entrée, elle allait prendre une allée conduisant aux jardins particuliers, qui communiquait avec les appartements de sa mère, quand elle s'arrêta, alarmée et surprise de l'agitation singulière qui semblait régner dans le château.

Des lumières allaient et venaient précipitamment dans les chambres du premier étage et du rez-de-chaussée, et les formes de différentes personnes passaient et repassaient devant les fenêtres.

Revenant sur sa première intention, Varina traversa vite la grande cour du château.

Une chaise de poste était à l'entrée.

À côté, et de chaque côté, se tenaient plusieurs hommes à cheval, que Varina reconnut tout de suite, à leur uniforme, être des gendarmes.

D'autres personnes aussi, n'appartenant pas au château, étaient réunies par groupes, causant avec animation, mais à voix basse, comme si le sujet qui les occupait, quoique n'étant plus un secret, n'était pas cependant de nature à être traité trop haut.

Varina ouvrit une petite porte latérale, qui, tout en donnant sur la cour, communiquait aussi avec les écuries et les offices des domestiques.

Autour des différentes portes étaient groupés plusieurs des domestiques du château, qui, comme ceux qu'elle avait remarqués à l'entrée de la cour, causaient avec animation, et également à voix basse.

Tous se retirèrent vite, dès qu'ils aperçurent Varina, et s'empressèrent de se disperser dans toutes les directions, pour se soustraire à toutes questions.

Qu'est-ce donc qui était arrivé?

Varina sentit le cœur lui défaillir.

En ce moment, la femme de chambre elle-même de Varina, sortant des cuisines, passa près d'elle, et, sans voir sa jeune maîtresse, elle s'éloignait précipitamment, lorsque Varina la saisit par la manche de sa robe.

— Ernestine! Ernestine! m'entendez-vous? Où allez-vous si vite?

La jeune fille s'arrêta, et Varina s'aperçut avec un redoublement d'effroi, qu'elle avait l'air extrêmement effrayée et très-pâle.

— Seigneur-Dieu! ma demoiselle! Est-ce vous?

— Naturellement, c'est moi; qui voulez-vous que ce soit? Pourquoi ne répondez-vous pas à ma question, au lieu de me regarder comme cela? Qu'est-ce qui est arrivé?

— Oh! mademoiselle!—Tout cela c'est des mensonges, je le sais; nous répétons tous que cela ne peut pas être vrai, mais c'est bien effroyable, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce qui est effroyable? Est-ce que cette fille est folle?

Et, la secouant avec violence, elle fit perdre à cette pauvre fille le peu de bon sens qui lui restait.

— Qu'est-ce qui est effroyable? répéta-t-elle.

La femme de chambre regarda partout excepté du côté de sa maîtresse, et se mit à pleurer.

— Est-ce qu'il est rien arrivé à ma mère? demanda Varina.

Non, mademoiselle, répondit Ernestine en sanglotant. Madame va bien. C'est M. Delagrave qu'ils ont arrêté.

— Arrêté!

— Il a été arrêté sur un mandat délivré par les magistrats de la ville de Brizette; mais, Seigneur-Dieu, mademoiselle, il n'y a personne de nous qui puisse croire...

— Que m'importe ce que vous croyez?—Arrêté pour quoi?

La fille hésita; elle aurait bien voulu finir, et c'est ce qu'elle aurait fait, sans doute, si Varina ne l'eût retenue par la manche.

Varina répéta sa question.

— Henri Delagrave est arrêté; pourquoi?

Les lèvres d'Ernestine tremblèrent, son visage pâlit encore davantage; et, se penchant vers sa maîtresse, elle murmura d'un accent plein d'effroi :

— Meurtre!

Poissant un cri, Varina lui lâcha le bras, et, chancelante, elle porta les deux bras à son front.

— Impossible! murmura-t-elle.

— Oui! c'est ce que dit Brigitte, mademoiselle, et naturellement, aucun de nous ne croit...

Mais avant qu'elle eût achevé sa phrase, sa jeune maîtresse était partie.

Elle avait traversé la cour, et déjà elle montait les escaliers.

Un instant après, le cœur ému, et les jambes tremblantes, Varina entra dans le château.

Voyons ce qui s'était passé durant l'absence de Varina.

Nous avons laissé Henri Delagrave, le soir précédent, étendu sur un sofa, dans sa chambre à coucher, cherchant, mais cherchant en vain, le sommeil qui n'appartient qu'à ceux dont la conscience est calme et sans reproche.

Quand le jour se leva, ses premiers rayons éclairèrent son visage fatigué et se réfléchirent dans ses yeux où brillait la fièvre.

Le malheureux n'avait pas fermé les yeux de toute la nuit. Sa couche avait été pour lui comme une couche de feu, et ces quelques heures comme une éternité de souffrance.

Terribles, en effet, étaient les pensées qui avaient torturé son cerveau.

Le testament, ce testament pour lequel il avait tant risqué, et qui lui avait été si étrangement ravi, — voilà qu'il se trouvait à présent dans des mains plus redoutables, même, que celles du vieil avocat; avec Monton, il était possible de s'entendre, d'arriver à une composition; mais Delagrave tremblait à l'idée d'être à la merci d'un être qu'il savait aussi cruel qu'altéré de vengeance.

Puis vint pour le tourmenter le souvenir de l'accusation formulée par Ephraïm Monton, et la déclaration faite par celui-ci de n'avoir pas de repos avant d'avoir découvert le meurtrier et d'avoir en sang pour sang.

Enfin, — et quand cette vision se dressa devant lui, le misérable se renversa pour ainsi dire sur lui-même, et se couvrit le visage avec ses mains tremblantes, — ce fut l'effroyable découverte faite dans le chêne maudit.

Cert foi, durant cette horrible nuit, il repassa par les diverses péripéties de l'acte, qui, en le rendant maître de Monton, avait épaissi autour de lui les ténèbres de la terre, et lui avait fermé pour toujours la lumière du ciel.

Il sentit de nouveau une main lui arracher son masque, et il s'imaginait revoir les yeux se fixer sur lui, et entendre le cri d'étonnement de Jarry qu'il laissa échapper en le reconnaissant.

Il revit, un moment, tous les horribles détails que nous avons racontés dans les chapitres précédents.

Mais enfin le jour se leva, et avec la lumière se dissipèrent, en partie du moins, les terreurs qui avaient assailli son esprit coupable.

Sur un point, Delagrave avait pris une résolution: c'était de ne pas assister à l'enquête, ainsi qu'il y avait été invité; et la réflexion ne fit que le confirmer dans cette pensée.

Il pouvait se trahir lui-même. Mille incidents dangereux pouvaient se produire, et il était sûr de les éviter en restant chez lui.

Une excuse était, d'ailleurs, chose facile à trouver.

Il était malade, indisposé, — une raison quelconque l'autorisait à garder sa chambre jusqu'à ce que le temps fixe pour l'enquête fût passé.

Et puis, durant ce temps, il espérait avoir des nouvelles d'Emma, de nouvelles des son émigré Jacques Bernier.

Malheureux! combien peu il songerait que, pendant qu'il frissonnait à l'idée de ses crimes passés, et que cependant il en méditait encore de nouveaux, — combien peu il pensait, disons-nous, que la planche sur laquelle il comptait, avait déjà glissé de dessous ses pieds; — que l'édifice qu'il avait bâti, ne reposait que sur du sable qui allait l'ensevelir, au moment même où il s'occupait de le consolider.

De quelle défiance cet homme, qui avait passé sa vie dans le crime, n'aurait-il pas été pris, s'il eût connu la mort Jacques Bernier, et les révélations que ce bandit avait faites au moment d'expirer!

Mais Delagrave ignorait tout cela; et après avoir envoyé quelques lignes d'excuses au magistrat, il s'enferma dans sa chambre, et attendit que les ombres du soir fussent redescendues sur la terre.

Alors il alla dans la bibliothèque du château, — attendant toujours des nouvelles.

Varina Delagrave l'avait vu fréquemment durant la journée, mais elle n'avait pas jugé à propos de lui rien dire de la mort de Matteo, ni du testament dont elle s'était emparé.

Elle, aussi, réfléchissait à ce qu'elle avait à faire.

Avant d'agir, elle voulait voir Varina. Ses intérêts passaient avant ceux de tout autre. Ainsi donc, avant de montrer ses cartes à Henri Delagrave, elle était décidée à attendre et à examiner les mains de ses adversaires.

Elle était décidée à agir, mais le comment dépendrait des événements.

Tous deux, donc, attendaient des nouvelles, qui arrivèrent enfin.

Elles étaient déjà arrivées, — terribles et épouvantables, — quand Varina, que nous avons laissé montant rapidement les escaliers, entra dans la bibliothèque, où, — lui avait dit un do-

mestique, — sa mère et Henri Delagrave se trouvaient alors avec leurs visiteurs.

Ces nouveaux venus ne la précédaient que de quelques minutes.

La porte, qui était entr'ouverte, glissa sans bruit sur ses gonds, et Varina, qui était entrée inaperçue, se tint dans l'ombre, et promena ses regards étonnés sur la scène qu'elle avait devant elle.

Pres d'un feuillet en chêne et tout reconvert de velours, était debout Henri Delagrave.

Son attitude était fière et même défiante; mais ses lèvres tremblaient lorsqu'il parlait, et ses joues avaient la pâleur livide de la mort.

Sa main gauche, fortement serrée, était posée sur la table; l'autre était enfoncée sous son gilet, et semblait, d'après les mouvements convulsifs de ses doigts, être violemment pressée contre son cœur.

A une petite distance de lui était Varina Delagrave.

Sa taille, haute et superbe, était mise en relief par la lumière des candelabres posés sur la table; et, la tête droite, l'œil fier, et un sourire de dédain sur les lèvres, elle semblait dominer les autres.

De l'autre côté de la table était un petit homme, gris et court, avec des yeux pénétrants, qui, sans perdre un seul des mouvements de Delagrave, se promenaient, alternativement et sans cesse, sur tout ce qui l'entourait.

Sur le plan en arrière, c'est-à-dire un peu en dehors du cercle de lumière projeté par les bougies, étaient trois hommes. Deux portaient l'uniforme de gendarmes; le troisième, Varina le reconnut en frissonnant: c'était Ephraïm Monton.

Delagrave parlait au moment où elle était entrée.

— Je proteste contre cette arrestation, disait-il; — je proteste avec toute l'indignation que peut et doit éprouver un honnête homme, en se voyant arracher de sa demeure sur une accusation aussi absurde.

— Je le regrette beaucoup, monsieur Delagrave, dit le personnage aux regards pénétrants, et d'une voix qui prouvait son entière indifférence dans la matière; — je suis toujours très-fâché d'arracher quelqu'un à sa famille; — mais le devoir, vous savez, madame — et faisant un signe à l'Italienne, il ajouta d'un ton confidentiel, en baissant la voix, — le devoir ne doit pas être subordonné aux sentiments.

— Et ainsi, s'écria Delagrave, en éclatant, parce que de misérables ossements ont été trouvés sur ma propriété, on me soupçonne du meurtre de ce Jarry.

Il s'arrêta, plein de confusion, averti par le regard étonné de sa femme et le coup d'œil que le gros personnage jeta, par-dessus son épaule, à ses compagnons.

C'était la première fois que le nom de Jarry était mentionné durant cette entrevue.

Delagrave vit trop tard la faute qu'il avait commise. Mentionner le nom de sa victime à un pareil moment, n'était-ce pas, en partie, avouer le crime?

De grosses gouttes de sueur roulèrent sur son front, et chacun des muscles de son visage trahit son émotion.

Rien de tout cela n'échappa aux assistants.

L'homme aux yeux pénétrants fut le premier à rompre le silence, et ces paroles furent accompagnées d'un imperceptible haussement d'épaule.

— Je crois de mon devoir de vous avertir, monsieur, et cela pour la seconde fois, que tout ce que vous direz sera soigneusement recueilli, et que rien n'en sera perdu.

— Je nie, commença à dire Delagrave.....

Le petit homme l'arrêta de nouveau.

— Nier ou avouer serait également inutile avec moi. Mon devoir est de vous arrêter, en vertu d'un mandat dont je suis porteur.

Delagrave se redressa, et répliqua avec un retour de son ancienne hauteur:

— Il suffit, monsieur. Puis-je vous demander où vous devez me conduire?

— A Rennes, monsieur Delagrave, à Rennes, pour être mis en cage jusqu'à ce que vous ayez répondu à une double accusation de meurtre, — une double accusation, vous entendez.

monsieur. — et aussi à celle d'avoir contribué à l'enlèvement et à l'assassinat dont a été l'objet une pauvre femme Emma Keradec, une jeune fille résidant à Saint-Servan.

E. Ephraïm Monton. — car c'était lui qui venait de parler ainsi. — s'avança près de la table, en se frottant les mains et en grimant un sourire de triomphe.

— Emma Keradec ! Est-elle morte ? murmura Delagrave frappe d'étonnement.

Varina. — pour la première fois, sortant de l'ombre, prêta l'oreille pour ne rien perdre de la réponse.

— Morte ! Non, non ; elle est vivante, et bien portante. Le misérable qui a attenté à ses jours est à présent dans l'autre monde ; — voilà tout.

Delagrave respira longuement et se sentit soulagé.

— Enfin, je suis tranquille de ce côté, se dit-il, si Jacques Bernier est mort.

— Il est mort, continua Ephraïm répliquant presque aux pensées de Delagrave, il est mort sous le toit de madame de Moudry, et ses dernières paroles ont été murmurées à l'oreille de son fils !

— Son fils !
Delagrave chancela comme s'il eût été frappé de paralysie. Ses yeux roulèrent convulsivement dans leur orbite, et ses bras tombèrent inertes à ses côtés.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, mon Dieu ayez pitié de moi ! Et, pensant un cri sourd, il tomba sur le plancher. L'Italienne et Varina se précipitèrent simultanément vers lui.

Les gendarmes le relevèrent, et le plaçant dans un fauteuil, lui administrèrent tous les secours possibles.

Le choc, toutefois, avait été rude, et il se passa quelque temps avant que Delagrave reprit connaissance.

L'Italienne se tourna vers le principal officier, qui avait échangé quelques paroles rapides avec Ephraïm Monton.

— Mon mari est malade, dit-elle ; voilà quelques jours qu'il est souffrant, et des accusations comme celles-là, faites si brutalement, ébranlent les nerfs les plus solides. Il est impossible qu'il quitte la maison ce soir.

Le magistrat lança un coup-d'œil à Ephraïm Monton.

— Ces hommes, dit ce dernier, de sa voix la plus dure et la plus sévère, feront leur devoir, — et leur devoir est de loger Henri Delagrave, le plus tôt possible, dans la prison de Rennes.

Varina Delagrave qui, maintenant, comme toujours, semblait regarder Monton avec une hauteur dédaigneuse, s'adressa de nouveau à l'officier.

— Je vous supplie, monsieur, dit-elle, de remettre votre départ à demain.

— Cela n'est pas en mon pouvoir, répondit celui-ci. En face du devoir, madame, un homme doit sacrifier son . . .

— Assez ! dit-elle, en étendant la main d'un air superbe. Dois-je comprendre que vous refusez ?

— Précisément.

— Et quoiqu'il soit dans un état véritablement alarmant, vous persistez à vouloir l'emmener pour le jeter dans une prison, au milieu d'assassins et de misérables !

— Par du tout, répliqua le magistrat poliment. Une chambre très-convenable sera mise à la disposition de M. Delagrave, et tant qu'il ne sera que prevenu, on aura pour lui tous les soins.

— Tous les soins ! Le luxe d'un prince ne saurait faire qu'une prison soit autre chose qu'une prison.

Le magistrat haussa de nouveau les épaules.

Ephraïm Monton se frotta les mains d'un air de triomphe.

Delagrave, avec une énergie aussi soudaine qu'elle était surprenante, se dressa sur ses pieds.

— Je n'irai pas ! dit-il avec une sorte d'excitation furieuse, je n'irai pas ! Tenez-moi, si vous le voulez, mais on ne m'arrachera pas ainsi de ma maison !

— Silence ! calmez-vous Henri, dit l'Italienne en posant sa main, avec un geste d'avertissement, sur le bras de Delagrave.

Mais celui-ci, avec une exaltation croissante, la repoussa, et se tourna vivement vers Monton et les gendarmes :

— Qui sont ces hommes qui se sont ainsi introduits dans

mon intérieur ? s'écria-t-il. Qu'est-ce que ces accusations dont on me parle ? — Ils sont fous. — Je vous dis qu'ils sont fous ! — Ils m'enveloppent dans un réseau de mensonges, qui, si je ne le brise pas tout de suite, me rendra aussi fou qu'eux.

Le magistrat regarda Varina Delagrave d'un air significatif.

— Je dois vous répéter, madame, dit-il, que j'ai un devoir à remplir, un devoir désagréable, j'en conviens, mais c'est un devoir ; et, quelque désagréable que puisse en résulter pour moi, et, ajoute-t-il en appuyant sur ses poins, pour les autres, je l'accomplirai.

— Je vous dis, cria Delagrave les yeux flamboyants, et avec une agitation de plus en plus effrayante, je vous dis que je ne sortirai pas volontairement de cette maison ; et que celui qui voudrait m'y contraindre prenne garde à lui. Arrêta ! Je suis armé. Arrêta ! vous dis-je, ou vous pourriez avoir un autre meurtre à ajouter à votre catalogue.

Il s'arrêta, et ouvrant rapidement un tiroir, il en tira une paire de petites pistolets ; et, avec un rire qui fit frissonner les assistants, tant il était plein de folie, il les arma et les leur présenta.

Il y eut un moment de surprise et d'alarme.
Alors, l'un des gendarmes, sans s'inquiéter de sa personne, du moment où il se trouvait en face de son devoir, se disposait à s'avancer, lorsqu'il se produisit un changement encore plus extraordinaire chez Delagrave.

Sa voix, qui tout à l'heure était retentissante, prit un accent d'effroi, et la menace qui brilla dans ses yeux fit place à une fixité et à une dilatacion extraordinaire.

— Que vois-je ! murmura-t-il ; qui sont ces gens que vous avez amenés avec vous ? Et pourquoi se tiennent-ils là dans l'ombre, me montrant du doigt, et se moquant de moi, avec leurs regards froids et vitreux ! Je ne suis pas fou, comme vous le pensez ! Je les connais maintenant, tous, tous ! Celui-ci est mon ancien camarade de Collège, qui m'a volé l'affection de la jeune fille que j'aimais, et je me suis vengé en volant leur fils ! Oui, froncez les sourcils, si vous le voulez ; j'avais juré de me venger, et je me suis vengé. A présent, je me moque de vous, et je vous défie.

Il abaissa légèrement ses pistolets, mais ses doigts touchaient toujours la détente.

— Oui, dit-il, les voilà ; ils viennent tous formant une procession lugubre. Mais c'est vous que je craie le plus, mon père ! mon père ! murmura-t-il. Vous m'aimiez autrefois ! Ne me regardez pas comme cela ! Detournez les yeux, ils me brûlent le cerveau ; oui, mon cerveau est en feu, et les flammes de l'enfer le consomment !

Les pistolets lui échappèrent des mains, et il tomba épuisé et tremblant dans un fauteuil.

Le magistrat, qui avait ramassé les pistolets, fit un signe à ses hommes, qui se placèrent de chaque côté de Delagrave.

Tandis que s'opérait ce mouvement, l'Italienne avait vivement tiré de petites tablettes d'ivoire, et avait tracé dessus quelques lignes.

Puis, les tenant cachées dans sa main, elle se tourna vers le magistrat.

— Je désirerais accompagner mon mari, dit-elle.

— Tels étaient mes ordres, répliqua le magistrat avec calme.

— Comment, monsieur ! Est-ce à dire que je suis prisonnière ?

— Prisonnière, non pas exactement, madame ; mais on m'a enjoint d'exercer la plus stricte surveillance sur vos mouvements. Le fait est, ajouta-t-il avec une sorte d'embarras, que je ne dois pas vous perdre de vue avant que nous ne soyons arrivés à Rennes. Nous avons une chaise de poste à la porte, et vous pouvez être assurée qu'on vous témoignera tous les égards possibles.

— Je vous remercie, dit-elle avec ce sourire dédaigneux qui lui était habituel. Peut-être vos instructions s'étendent-elles jusqu'à ma fille ? — C'est, sans doute, toute la maison que vous voulez emmener ?

L'officier secoua la tête d'un air de bonne humeur.
— Non, non, dit-il ; mademoiselle Delagrave est libre d'aller et de venir comme bon lui semblera. Je voudrais que les

ordres qui vous concernent fussent aussi favorables.

L'Italienne s'inclina.

— Mes préparatifs seront bientôt faits, dit-elle avec une sorte de résignation dédaigneuse. Permettez-moi seulement d'appeler le valet de mon mari, et ma femme de chambre. Ou, plutôt, Varina va se charger de cela. La moindre chose pour cette nuit, et tout ce dont nous avons besoin, jusqu'à ce que tu viennes nous voir demain. Jusque-là, mon enfant, ma chère enfant, ajouta-t-elle, bon courage. Et approchant ses lèvres de la joue de sa fille, elle lui murmura à l'oreille, en l'embrassant : « Souviens-toi d'Emma Keradeuc. »

Au même instant elle glissa dans les mains de Varina les tablettes sur lesquelles elle avait tracé quelques mots.

Une demi-heure après, Henri Delagrave et sa femme prenaient place dans la chaise de poste qui devait les conduire à Rennes.

On fut obligé de porter Delagrave, dont toutes les facultés semblaient être momentanément paralysées.

L'Italienne, elle, marcha d'un pas ferme, et s'assit à côté de lui.

Quant à l'officier, en s'excitant, comme à Poldivaire, et en pretextant son devoir, il se plaça sur le siège en face, et donna l'ordre aux postillons de partir.

La voiture, alors, s'ébranla et s'enfonça dans l'obscurité.

Au moment où Varina se retirait de la chaise de poste, après avoir une dernière fois embrassé sa mère, elle se trouva en face avec Ephraïm Mouton, qui se préparait à monter à cheval et à suivre la voiture, qui, pensait-il, contenait l'assassin de son père.

Varina, dont les regards s'étaient fixés sur son visage qu'il illuminait au infernal triomphe, se détourna avec dégoût. Mais Ephraïm s'avancant vivement, posa la main sur son bras.

Elle le repoussa avec horreur, et lui demanda avec fierté ce qu'il voulait.

— Oh ! rien de particulier, répondit-il, rien qui me concerne personnellement. Seulement j'ai pensé que, comme il y a aux propriétés de Moidrey un héritier aussi bien qu'une héritière, il vous serait peut-être agréable de savoir son nom.

Elle lui lança un regard de mépris, et monta les marches de l'escalier.

Mais Ephraïm Mouton n'était pas disposé à laisser sa vengeance lui échapper ainsi.

— Ce n'est pas dit, hein ? Ou peut-être n'osez-vous pas laisser voir votre curiosité ? En bien ! pour une fois, je voudrai mes nouvelles sans que vous me les demandiez. Cet héritier, c'est un de vos amis, George France, oui... ha ! ha !

Il s'arrêta en voyant Varina chanceler et saisir la balustrade pour se soutenir, sans que, tout-fois, elle se retournât.

— J'avais pensé, reprit-il, que ces nouvelles vous offriraient de l'intérêt, quoiqu'elles ne doivent pas vous être aussi profitables qu'à Emma Keradeuc !

Tout en parlant, il avait sauté en selle, et restait la tête et le cou tendus vers elle.

— Vous me méprisez, mademoiselle Varina, dit-il ; je n'étais que poussière, qu'un misérable insecte qui ne valait pas la peine d'être écrasé sous vos pieds. Sans votre orgueil mon père vivrait encore, et ce serait vous, et non une autre, qui posséderiez de Moidrey.

Puis, faisant entendre un rire moqueur, il fit un signe de la main éperonna son cheval et galopa après la voiture qui était déjà bien loin.

Quand Varina fut entrée dans son appartement, elle ordonna à sa femme de chambre de se retirer, en disant qu'elle se passerait de ses soins.

Celle-ci ne fut pas plus tôt sortie, que, fermant la porte elle ouvrit en tremblant les tablettes d'ivoire que sa mère lui avait glissées.

Voici ce qu'elle lut, tracé d'une manière à peine lisible :

« Le testament qui fait Emma Keradeuc maîtresse de Moidrey, et héritière de la fortune d'Isaac Delagrave, tu la trouveras derrière le vase de Chine, dans mon boudoir. Son nom et sa fortune sont dans tes mains. »

— Dans mes mains ! murmura-t-elle.

Les tablettes glissèrent de ses doigts, et elle fit entendre un

cric. un rire terrible dans son anertonia

— Son nom et sa fortune sont dans mes mains ! répéta-t-elle ; dans mes mains ! Avant qu'une heure ne soit écoulée, le feu aura consumé l'un, et le vent aura emporté les cendres de l'autre.

LVII

Une erreur de Matteo le bandit.

La nuit, cette mère des songes aux sombres ailes, avait étendu son noir manteau sur toutes choses.

Pas une lumière n'apparaissait aux fenêtres du château de Moidrey.

Nous nous trompons, — il y en avait une, qui brillait au milieu de la sombre obscurité.

Elle brillait faiblement, bien faiblement, comme l'espérance dans un cœur au désespoir.

Le vent, qui s'était élevé, mugissait tristement, et les arbres, en agitant leurs bras sombres, faisaient entendre des gémissements plaintifs.

Tout était silencieux au dehors, lorsque le chien de garde, placé dans la grande cour, sortit de sa niche, et secouant sa chaîne avec plus de terreur que de colère, poussa un hurlement long et lugubre.

Les autres chiens placés près des écuries lui répondirent, et, pour un instant, le calme de la nuit fut rendu doublement effrayant par ces notes si pleines, si nous en croyons une superstition commune aux hommes civilisés et aux sauvages, — de funeste prophétie.

Les sons cessèrent aussi soudainement qu'ils avaient commencé, et le silence reprit possession de la nuit.

Au même moment, une clef tourna dans une petite porte dont on n'usait que rarement, et un homme entra dans les jardins particuliers du château.

Il marchait lentement et lourdement, s'arrêtant parfois, — quoique la nuit fut presque froide, — pour essuyer la sueur qui couvrait son front, ou s'appuyer contre un arbre ou une statue.

Il était évident qu'il marchait avec difficulté, comme quelqu'un qui est en proie à une grande souffrance physique.

Il était aisé de voir toutefois, que le terrain lui était connu, car il s'avança directement sous le boudoir de Varina Delagrave.

La, il s'arrêta quelques moments, et réfléchit ; puis, saisissant d'une main ferme le balcon, et s'aidant des pieds, il monta lentement et péniblement.

Quand il fut en haut, quelque chose qu'il tenait en travers, entre ses dents, brilla dans l'obscurité.

C'était un poignard.

Se couchant comme un animal sauvage, il se glissa jusqu'à la fenêtre, et posant la main sur un des boutons, il la tourna tout doucement.

A son grand étonnement, la fenêtre, qui était de plein pied, s'ouvrit.

— C'est étrange ! murmura-t-il, les volets ne sont pas fermés cette nuit ! Folle ! Elle s'imagine que le péril est passé ! Il ôta la dague de sa bouche, et, avec un calme effrayant, il en essaya la pointe et le tranchant sur son doigt.

Ce faisant, il rit d'un air diabolique.

— Passe ! murmura-t-il, quand il eut saisi le seuil de la porte.

Il se baissa, ôta ses chaussures, et puis, après avoir plongé ses regards dans l'obscurité de l'appartement, il entra.

Il avançait en tâtonnant et en étendant avec précaution les mains devant lui, jusqu'au moment où il rencontra la porte d'une chambre intérieure.

Cette porte était fermée.

— Non ! murmura-t-il, elle est là.

Et il retourna tout de suite près de la table.

Tirant de sa poche une petite fiole, il inséra dedans une allumette, qui immédiatement prit feu.

Il s'en éleva une flamme bleue, qui éclaira la figure penchée sur elle.

C'était celle de Matteo Cordiani.

Ses traits étaient défigurés et affreusement livides. C'est à peine s'il était reconnaissable. — A suivre.

Il prit une petite lampe sur un coin de la table, et l'examina.

Ce n'était qu'une sorte de joujou, mais elle l'éclairait assez pour ce qu'il méditait.

Il tira un peu la mèche, l'alluma, ensuite, tenant la lampe dans la main gauche et son poignard dans la main droite, il glissa de nouveau vers la porte.

Posant la lampe, un moment sur une chaise, il tourna le bouton.

La porte s'ouvrit.

— Diavolo! murmura-t-il, il faut avoir une fameuse conscience pour dormir ainsi, sans plus de précautions! Je savais qu'elle était brave; mais c'est là de la folie!

Il entra.

Mais il revint presque immédiatement.

La chambre était vide.

Le bandit jeta la dague sur la table, poussa une malédiction et se laissa tomber sur une chaise.

— Partie! dit-il; mais où? ... Le lit n'est pas défait; pas un meuble n'est dérangé de sa place; il est clair qu'on n'a pas touché à cette chambre, cette nuit.

Il se retourna péniblement sur sa chaise, porta la main à son front, et essuya, pour la centième fois, la sueur froide qui l'inondait.

— Ces maudits rochers, murmura-t-il entre ses dents serrées par la douleur et la rage, — ces maudits rochers m'ont brisé les os. C'est encore heureux qu'ils m'aient laissé assez de vie pour pouvoir me traîner jusqu'à cette vieille mesure, car si j'étais resté là jusqu'au retour de la marée, c'était bien fait de moi.

Il essaya de se relever; mais ses membres engourdis refusèrent leur service, et il retomba en poussant un gémissement.

— Maudite soit cette traîtresse, dit-il, — cette femme fautive, fautive comme on n'en a jamais vu de pareille; mais j'aurai au moins ma vengeance, — dussé-je en mourir, — une vengeance digne des souffrances que j'ai endurées par elle. Si j'avais pu frapper le coup, cette nuit, j'aurais été sauvé. L'autre m'a promis de m'attendre avec un bateau pour me conduire à bord du *Fucon Blanc*, et alors, avec le testament du vieil Isaac Delagrave en ma possession, j'aurais pu dicter mes conditions à Delagrave, — des conditions qui assureraient le bonheur de Varina, le bonheur de mon enfant. Cela fait, le restant importerait peu; — la destinée ferait de moi ce qu'elle voudrait.

Il s'arrêta, réfléchit, et puis reprit avec un accent de désespoir:

— Ce testament, il faut que je le trouve; il me le faut! Il est ici! Il doit y être. Je connais trop bien cette diablerie pour croire qu'elle l'ait remis à Henri Delagrave. J'étais le seul ennemi qu'elle craignit, — et cet ennemi une fois disparu, elle croyait avec raison n'avoir pas d'autre sujet de crainte.

Il ferma les poings et les agita avec violence.

— Mais me voici, cria-t-il, et ma vengeance sera aussi grande que ma haine.

Lorsque nous avons quitté Varina Delagrave, elle était tombée affaissée sur le plancher de sa chambre et pleurait amèrement.

Lorsque nous la retrouvons, elle est debout près de la table, un flambeau à la main.

Son visage est pâle, et ses joues portent encore les traces de ses larmes; mais elle a les lèvres serrées, l'œil froid et dur, les sourcils froncés et l'air résolu.

— Cette nuit, dit-elle d'une voix si étrangement altérée qu'elle-même ne put s'empêcher de tressaillir, cette nuit décidera du sort d'Emma Kéradeuc.

Et, d'un pas ferme, elle sortit de sa chambre et referma la porte derrière elle.

Puis, silencieuse comme l'ombre que sa bougie projetait sur les murs, elle traversa les longs corridors, descendit les escaliers, et se dirigea vers les appartements de sa mère.

Au moment où sa main touchait le bouton de la porte, Matteo était devant un meuble sculpté, dont il avait forcé les tiroirs les uns après les autres.

Un grand désordre régnait partout dans l'appartement.

Les tiroirs étaient ouverts, et leur contenu était répandu sur

le plancher.

Le bandit avait tout fouillé, mais en vain.

Le bruit des pas de Varina, si légers qu'ils fussent, frappa l'oreille de l'Italien.

Une sombre lumière brilla dans son œil, — une lumière effrayante où apparaissait l'image de la mort dans toute sa laideur.

— Elle vient! murmura-t-il.

Il se jeta derrière la porte, qui tournait lentement sur ses gonds, et, la tête droite et rigide, il leva le bras pour frapper.

La porte s'ouvrit.

Varina entra.

Son premier regard tomba sur le meuble bouleversé et sur les objets dont était couvert le plancher.

Un voleur était venu là... peut-être même y était-il encore.

Dans une glace placée presque en face d'elle, elle aperçut vaguement et indistinctement la figure d'un homme derrière la porte.

Un homme, avec une dague levée, et dont les yeux brillaient dans l'obscurité.

Le flambeau lui échappa des mains.

Elle ouvrit la bouche pour crier, — pour appeler au secours.

Trop tard!

Elle n'eut pas le temps de proférer un cri, — de faire un pas en arrière.

La dague descendit prompte comme l'éclair.

Horreur! elle disparut jusqu'au manche dans son sein.

Au même moment, elle vit la figure de l'assassin.

— Mon père!...

Ce mot, qui parut être étouffé dans le sang, monta jusqu'à ses lèvres, et elle tomba sur le plancher.

Comme le peintre des temps passés, qui, désespérant de représenter l'agonie d'un père pleurant sur le corps de son enfant, tira un voile sur le visage d'Agamemnon, de même nous tirerons un rideau sur la scène qui suivit.

Nous n'essayerons pas de peindre le désespoir de cet homme, l'agonie de ces heures effroyables que, dans l'obscurité de la nuit, il passa auprès du corps de sa fille.

C'est durant des heures comme celles-là que l'âme semble réaliser une éternité de tourments, et que l'amère angoisse du cœur blanchit les cheveux, ride la peau, laissant la vieillesse à la place de la jeunesse, une ruine, enfin, à la place d'un homme.

Quand le jour parut, Varina était toujours dans cette chambre fatale, sa belle tête appuyée sur des coussins, et couchée sur un lit dont la couverture de satin était rougie de son sang.

Mais Matteo Cordiani n'était plus là.

Il était à peine parti qu'un changement étrange et effrayant s'opéra chez Varina.

Le sang avait cessé de couler, et, pendant quelques instants, la vie, qui avait paru éteinte, revint au cœur.

Ses yeux s'ouvrirent lentement, et, chose merveilleuse, son cerveau reprit son activité.

L'esprit confus, d'abord, comme quelqu'un qui s'éveille d'un songe pénible, elle reprit peu à peu conscience; ses idées devinrent de plus en plus claires; et, aidée par les objets qui l'entouraient, elle se rappela la scène qui s'était passée.

Se soulevant avec une extrême difficulté, elle regarda autour d'elle.

— Ce n'est pas un songe, dit-elle. Je me meurs, et c'est lui qui m'a frappée! Hélas! malheureuse que je suis, — jusqu'à la main de mon père qui s'est levée contre moi! Moi qui étais née pour aimer et être aimée!

A ce moment, une pensée soudaine traversa son esprit, et, par un effort désespéré, elle se leva sur ses pieds.

— Le testament! dit-elle; le testament! je meurs, — je meurs si vite que même, tandis que je parle, les ombres de la mort m'enveloppent. Cependant, je veux tenir le serment que j'ai fait. La destinée de cette fille, de mon ennemie mortelle, est dans mes mains, et je mourrai vengée!

Elle s'approcha en chancelant de la cheminée sur laquelle était le vase de Chine auquel on n'avait pas touché.

Lorsqu'elle arriva près de la cheminée, la mort était dans chacune des lignes de son visage frémissant; et la mort était

dans son pas chancelant, dans sa main presque inerte ; mais son âme fière luttait encore.

Avec une énergie sauvage et un dernier effort, elle poussa le vase de Chine, et pressa un bouton qui marquait la position de la cachette.

Un ressort s'ouvrit. . . . Le testament était là !

Un moment de plus, et elle allait le toucher de ses mains.

Mais non.

La porte de la chambre s'ouvre, et Ernestine, qui avait frappé plusieurs fois sans recevoir de réponse, recule en poussant un cri.

Appuyée en avant, contre le marbre de la cheminée, dont la blancheur est souillée de sang, se tient Varina Delagrave, les traits déjà raidis par la mort.

Son front était chargé par les menaces, — ses yeux étaient dilatés et ses doigts rigides indiquaient la cachette dans laquelle était le parchemin jauni, cause de tant de chagrins et de crimes. — Le testament du vieil Isaac Delagrave.

LVIII

A chacun selon ses œuvres

Tandis que la mort et la douleur habitaient le château de Moidrey, le bonheur semblait s'être réfugié sous le toit le plus humble de la mère adoptive d'Emma Keradeuc.

Nous savons, en effet, que madame de Moidrey avait retrouvé le fils qu'elle avait si longtemps pleuré, et l'on imaginera, sans peine, avec quelle tendresse elle le pressait sur son cœur.

L'heureuse nouvelle ne lui avait pas été annoncée que par degrés ; et, malgré ses supplications, ce ne fut qu'après l'avoir bien et longtemps préparée, que le vieux docteur de Saint-Servan permit l'entrevue entre elle et son fils ; car il craignait l'effet que pourrait produire l'excès de la joie sur le corps affaibli de la pauvre mère.

Mais pour une fois, le docteur s'était trompé.

Quoique le premier coup fût naturellement grand, des larmes coulent des yeux de la mère et du fils, — des larmes de reconnaissance, qui avaient leur source dans la pénitence de leur cœur.

Des l'instant où madame de Moidrey pressa son fils dans ses bras, et le benit en étendant la main sur sa tête, un grand changement s'opéra en elle, moralement et physiquement.

Ses yeux perdirent ce regard triste et voilé qui appartient à ceux qui, pour ainsi parler, se replient sur eux-mêmes et ne vivent qu'avec le secret chagrin de leur cœur, ses joues reprirent de l'animation, et sa démarche devint plus ferme et plus assurée ; car, à présent, l'heureuse mère s'appuyait sur le bras de son fils.

Mais une chose encore manquait pour que son bonheur fût complet.

C'était le mariage de Georges France avec Emma.

Il y avait à la réalisation de ses desirs plusieurs obstacles.

Emma elle-même, à la surprise de sa mère adoptive, opposa un refus déterminé.

En dépit des supplications de Georges et de madame de Moidrey, sa réponse fut toujours la même.

— Quand Georges me dit que lui aussi il était orphelin, que comme moi il ignorait quels étaient ses parents, qu'il était sans nom, je sentis qu'il n'existait pas de barrière entre nous ; mais à présent que Georges France n'est plus, et qu'à sa place je vois l'héritier de Moidrey, je ne puis, je n'ose l'accompagner à l'autel, sans nom et sans autre bien que moi-même.

— Mais réfléchissez donc, chère Emma, répondait Georges ; un titre et un nom ne sauraient changer le cœur d'un homme. Quand bien même je serais pauvre comme le plus pauvre des paysans qui gagne son pain à la sueur de son front, mon plus grand bonheur serait de vous plaire ; et si j'étais sur un trône, je vous demanderais de le partager, ou je l'abandonnerais pour vivre obscur auprès de vous si vous préférez l'humilité aux grandeurs.

Mais la résolution d'Emma était prise.

— Mais si le mystère qui enveloppe votre naissance, et que, ce jour, Varina Delagrave s'est vantée de connaître ; — si, dis-je, on ne parvient pas à le dévoiler ? demanda Georges d'une

voix tremblante.

— Alors, répliqua la jeune fille en riant, après, comme disent les avoués, qu'un temps légal se sera écoulé, si M. de Moidrey est toujours dans les mêmes dispositions, je ne refuserai pas de le suivre à l'autel.

Les événements marchent tandis que le monde dort, dit le proverbe espagnol.

La vérité de ce dicton fut singulièrement confirmée le lendemain matin, lorsque Ephraïm Mouton descendant de cheval, à la porte du manoir, exprima le désir de s'entretenir avec mademoiselle Emma Keradeuc, pour affaires de famille.

On imagina sans peine avec quel empressement on fit droit à la demande d'Ephraïm Mouton. Emma exprima seulement le désir que madame de Moidrey se trouva présente à cette entrevue.

Les nouvelles qu'Ephraïm apportait étaient, en effet, surprenantes, et ce fut avec plus de délicatesse et de tact qu'on n'était en droit d'en attendre d'un homme comme lui que la communication fut faite.

Après avoir vu Henri Delagrave et sa femme logés dans la prison de Rennes, il avait, de concert avec le magistrat, obtenu qu'une perquisition fût faite dans le château de Moidrey, et il y avait assisté en personne.

Il était arrivé au château de très-bonne heure, le matin, juste au moment où la femme de chambre, Ernestine, se précipitait dans la salle des domestiques, en criant qu'après avoir frappé plusieurs fois à la porte de l'appartement de sa jeune maîtresse, sans obtenir de réponse, elle était entrée et avait trouvé non-seulement la chambre vide, mais le lit intact, quoique le plancher fût couvert d'une foule d'objets.

Les soupçons du jeune Mouton, chez qui la haine avait succédé à ses premiers sentiments d'amour, se trouverent aussitôt excités.

Accompagné du magistrat, il monta à l'appartement de Varina, et trouva toutes choses dans l'état dépeint par la femme de chambre.

L'amazone de Varina était jetée sur la table, ainsi que son chapeau, et dans la même position où elle les avaient laissés le soir précédent.

Son fouet et ses gants où ils étaient tombés ; sur le plancher tout était en désordre, à l'exception du lit qui n'avait pas été touché.

— Elle est partie ! murmura Ephraïm, en regardant autour de lui.

Puis, il ajouta entre ses dents :

— Naturellement si elle soupçonnait qu'il y eût des papiers de valeur, elle aura eu soin de les faire disparaître. Sans s'entêter de ce maudit magistrat, je l'aurais fait coffrer avec les autres. Pourtant, je l'ai pourtant observée de près, quand l'arrestation a eu lieu. Elle était auprès de sa mère, c'est vrai ; mais pas un mot n'a été dit entre elles, que je ne l'aie entendu. Au surplus, en supposant que Delagrave n'ait pas détruit les documents, il n'était pas homme à mettre personne dans sa confidence, à moins d'y être forcé.

Il se baissa machinalement pour relever le fouet et les gants, lorsqu'il aperçut quelque chose de blanc, qui était attaché par le pied de la table.

Il le prit :

C'était une tablette d'ivoire.

tournant le dos au magistrat, qui était occupé à questionner la femme de chambre, Ephraïm se hâta de lire les lignes tracées dessus. Il lut ces mots, d'une écriture qu'il reconnut tout de suite être celle de madame Delagrave :

“ Le testament qui fait Emma Keradeuc maîtresse de Moidrey et héritière de la fortune d'Isaac Delagrave, tu le trouveras dans une cachette derrière le vase de Chine dans mon boudoir. Son nom et sa fortune sont dans tes mains. ”

À mesure qu'il parcourait ces lignes, Ephraïm Mouton sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et il eut beaucoup de peine à retenir un cri.

Pouvait-il en croire ses yeux !

Oui ; ses soupçons étaient fondés. Il tenait sa vengeance.

Puis aussitôt son exaltation se changea en désespoir, et il sentit son cœur défaillir.

Il n'était pas probable que Varina ne se fût point empressée de s'acquitter de sa commission.

Le testament, ce testament sur lequel il avait tant compté, devait être maintenant détruit.

Mais où, alors, était Varina ?

Ordonnant à Ernestine de le conduire dans le boudoir de l'Italienne, Ephraïm la suivit, et entra dans cet appartement immédiatement après elle.

Il resta pétrifié d'horreur au spectacle qui s'offrit à ses regards. Pauvre Varina !

Ephraïm Mouton lui-même sentit sa haine se fondre à cette vue. Suivant la direction du doigt de la malheureuse victime, il vit la cachette ouverte, et les parchemins qu'elle contenait.

Il bondit en avant, en poussant un cri, et une seconde après, le document fut dans ses mains.

Il l'ouvrit avec anxiété, et en dévora le contenu.

C'était le testament qu'il cherchait.

Toutes les preuves y étaient, car après les mots " Je donne et lègue " il y avait une tache de sang noir.

Ephraïm Mouton frissonna.

C'est le sang de mon père !

Une demi-heure après, il était à cheval, galopant vers le manoir de Moidrey.

Il avait pris la résolution de remettre le testament dans les mains de madame de Moidrey elle-même, et, en même temps de lui faire connaître sa pensée que, Emma Keradeuc, l'enfant du naufrage, n'était autre qu'Emma, l'héritière de la fortune d'Isaac Delagrave.

C'est là un acte d'honnêteté qui surprendra peut-être nos lecteurs ; mais Ephraïm était changé ; et d'ailleurs, lui aussi était riche.

Et puis, mettre le comble à sa vengeance contre un homme qu'il considérait comme le meurtrier de son père, voilà ce qui absorbait toutes ses pensées, jour et nuit.

En servant les intérêts des autres, il achevait d'écraser le malheureux Delagrave, et avec cette idée, Ephraïm, à la grande surprise de tous ceux qui le connaissaient, ne montra non-seulement justice, mais générosité.

Il faut reconnaître aussi, pour être exact, que la mort de son père avait faite sur lui une profonde impression, une impression aussi durable que salutaire.

On peut imaginer l'étonnement que ces nouvelles causèrent à madame de Moidrey et à Emma.

Elles eurent peine à croire à ce qu'on leur disait, et leur visage exprima une réelle incrédulité ; mais, à mesure qu'Ephraïm continua, racontant comment son père, suivant ses soupçons, était arrivé à reconnaître l'identité d'Emma avec l'héritière qu'on cherchait, comment il était allé quérir des preuves en Hollande, et jusqu'à Batavia, leurs doutes commencent à céder, et l'espérance prit place dans leurs cœurs.

Cependant, les preuves étaient loin encore d'être complètes.

Il en manquait une surtout, la principale ; mais au moment où Ephraïm Mouton parlait, on l'apportait.

Un domestique annonça le médecin de Saint-Servan, que nous avons mentionné plusieurs fois.

L'affaire qui l'amenait était également importante, et, avec la liberté que donne une longue amitié, il entra sur les pas du domestique.

Emma se leva et s'empressa de demander des nouvelles de la pauvre Indienne, qui avait graduellement décliné, depuis le jour où la tentative de Narjal avait été si malencontreusement interrompue par Henri Delagrave.

Le vieux docteur secoua la tête.

— Elle est dans un état pire, dit-il ; elle va beaucoup plus mal physiquement. J'ai bien peur qu'il ne lui reste pas longtemps à vivre.

Il y eut un mouvement de la part d'Emma et de sa protectrice, quoiqu'elles ne fussent pas surprises de ces nouvelles.

Mais il en fut autrement de la communication que leur fit ensuite le docteur.

— Mais, continua-t-il, ce qu'il y a d'étrange, à mesure que son corps s'affaiblit, ses facultés mentales semblent se réveiller.

— Est-ce possible ! s'écrièrent à la fois madame de Moidrey

et Emma.

— Est-ce possible ? répéta Ephraïm.

Emma avait le cœur trop ému pour parler ; elle ne put que joindre ses mains, et adressa au docteur un regard suppliant. Son avenir dépendait de ce qu'il allait dire.

— C'est la vérité, dit-il en répondant aux questions de madame de Moidrey et d'Ephraïm Mouton ; et il n'est pas douteux pour moi qu'un pareil résultat ne soit dû au traitement de ce docteur étranger, qui est certainement un homme très-distingué, — le docteur Narjal.

— Le docteur noir ?

— Justement, — le docteur noir, — qui se dispose à s'embarquer pour l'Orient. Depuis deux jours, il est venu me voir fréquemment, et il a mis toute son habileté à soigner sa compatriote, comme il l'appelle ; et tout cela, dit-il, à cause de l'intérêt qu'il porte à notre perle de Saint-Servan.

— A moi ? dit Emma avec surprise.

A vous, répliqua le vieux docteur, en ajoutant, avec un sourire : Il est aussi l'ami dévoué de quelqu'un à qui nous nous intéressons tous, — et vous particulièrement, mademoiselle.

Emma rougit.

— Narjal veillait près d'elle, la nuit dernière, reprit le vieux docteur, et il m'a éveillé ce matin, un peu après le lever du jour : " Venez, m'a-t-il dit, il n'y a bientôt plus d'huile dans la lampe, mais la flamme a de la clarté. " Je l'ai suivi dans la chambre de l'Indienne que j'ai trouvée, comme à son habitude, calme et résignée, mais beaucoup changée. Ses yeux, toujours doux et tristes dans leur expression, brillaient pour la première fois depuis vingt ans, d'un regard d'intelligence. Elle m'a pris la main et se penchant en avant, elle a murmuré un mot à mon oreille, le nom d'Emma ! " Amenez-la-moi ! a-t-elle dit ; je voudrais revoir mon enfant, avant de mourir ! "

Le vieux docteur s'interrompit, et quand il reprit la parole, sa voix était agitée par l'émotion.

— Si vous voulez lui accorder ce plaisir, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre. Je vous l'ai dit, ses heures sont comptées.

On comprend qu'Emma, madame de Moidrey et Ephraïm Mouton ne se firent point prier pour accompagner le vieux médecin. Ils la trouvèrent assise dans son lit, prenant une potion préparée par le docteur Narjal, ou, comme son confrère l'appelait respectueusement le docteur noir.

Ses regards passèrent nonchalamment sur les traits des nouveaux venus, jusqu'au moment où ils s'arrêtèrent sur le doux visage d'Emma. Elle l'examina longtemps, et avec une attention pleine d'anxiété.

Narjal fit signe à Emma d'approcher.

Plaça la main doucement sur sa tête, il releva les boucles de ses cheveux.

— Regardez ! dit-il en langue javanaise et en appuyant sur chaque mot, regardez bien. Ne reconnaissez-vous pas la colonne blanche, objet de votre affection ?

L'Indienne se pencha en avant ; ses yeux qui brillaient comme des charbons ardents, semblaient dévorer la face de la jeune fille ; mais, quoique ses lèvres remuassent, elle ne proféra point de réponse.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? demanda Emma de sa voix douce et caressante. Avez-vous oublié l'enfant que vous avez sauvée du naufrage ? Avez-vous oublié Emma ?

— Emma ! répéta l'Italienne ; Emma était une enfant belle comme le matin, et avec une chevelure brillante comme les rayons du soleil quand ils dansent sur les eaux. Vous avez sa chevelure, mais vous êtes une femme. C'est mon enfant que je demande, — mon enfant que les vagues ont arrachée de mes bras, il y a longtemps, longtemps !

Et elle tourna des yeux suppliants sur ceux qui l'entouraient.

— Où est-elle, mon Emma ? dit-elle.

— Quelle Emma ? — C'était Ephraïm Mouton qui parlait. — Dites-nous son nom, et nous la chercherons.

Une lumière, — une lumière aussi pleine d'intelligence que, pour les assistants, elle était pleine d'espérance, brilla dans les yeux de l'Indienne ; puis, d'une voix claire et sonnante, elle répondit :

— Quelle Emma ? Je n'en connais qu'une, — l'enfant que j'ai bercé sur mes genoux, — Emma Delagrave.

Emma poussa un cri de joie, qui fut répété par tout ceux qui étaient présents, excepté par le docteur noir, qui fit un signe de la main.

Tout le monde redevenait alors silencieux, et Natjal reprit la parole, — mais cette fois en français.

— Ma sœur a-t-elle oublié que la fleur produit le fruit ? — que le bouton produit la fleur ? Ma sœur a dormi longtemps ! L'arbuste est devenu un arbre pendant qu'elle dormait. Voilà, — et il indiqua notre héroïne, qui était tombée à genoux à côté du lit, — voilà Emma Delagrave !

L'Indienne, qui s'était de nouveau penchée en avant, leva les mains et poussa un cri de joie.

— Oui ! s'écria-t-elle, c'est mon Emma que j'ai cherchée dans mes rêves, durant tant d'années, et que, je retrouve grandie !

Elle prit dans ses bras la jeune fille, qui s'était levée, et pleura abondamment.

— Quelle autre pourrait avoir une chevelure aussi belle, dit-elle, en caressant les cheveux de la jeune fille, qui ondulaient comme une rivière d'or sur ses mains noires ; — non, personne autre que sa mère, qu'une vague enleva des bras de son mari pour la jeter dans le gouffre, où il alla le rejoindre. Ah ! je l'avais bien dit qu'il y avait de mauvais présages dans l'air, quand le vaisseau quitta le port de Batavia.

— Quel vaisseau ? demanda Ephraïm doucement.

— Le *Prince-d'Orange* ; il avait été frêté par mon maître pour le ramener dans ce pays, où il fut si cruellement accueilli.

— Votre maître, continua Ephraïm, était un marchand de Batavia, n'est-ce pas ?

— Un marchand de Batavia !... Il était le marchand de Batavia. Il ne manquait pas de riches commerçants dans la ville, mais tous cédaient la première place à la maison Vandraten.

— Quel était son nom ? demanda ensuite le jeune Mouton.

— Son nom ! Quel besoin y a-t-il de le demander ? dit l'Indienne avec un accent de fierté. Quand Delagrave épousa Emma Vandraten, il devint le chef de la grande maison et le premier parmi les marchands de l'île.

Elle se renversa, épuisée par les efforts qu'il lui a fallu faire, et le docteur noir fit signe aux assistants de se retirer.

— Laissez-la reposer, murmura-t-il ; je vous rappellerai quand elle sera de nouveau assez forte pour parler.

En sortant de la chambre, madame de Moidrey serra la main d'Emma.

— Tu as trouvé un nom, dit-elle.

— Et, ajouta Ephraïm Mouton, qui était assez près pour entendre, une fortune. Le papier qui a coûté la vie à mon père vous fait héritière d'Isaac Delagrave.

Emma ne répondit pas ; son cœur était trop plein pour qu'elle pût trouver des paroles.

Elle se sut que porter à ses lèvres la main de sa mère adoptive, et témoigner par les larmes de bonheur, qui coulaient de ses yeux, l'amour et la reconnaissance qui inondaient son cœur.

LIX

Requiescat in pace.

Plus d'un mois s'était écoulé depuis l'arrestation de Henri Delagrave, sous l'accusation d'un double meurtre et de faux. A toutes les accusations, il ne répondit que par ces mots : " Je ne suis pas coupable ! "

Il avait été soumis à des interrogatoires longs et minutieux ; mais nulle impression n'avait encore été vue sur l'armure dont il s'était entouré dès le moment de son entrée en prison.

Ses manières si pleines d'alarmes, lorsqu'on était venu le saisir chez lui, étaient redevenues singulièrement calmes.

Le fait est que, à mesure que les preuves contre lui se multipliaient, son courage semblait croître, et quoique, d'après les preuves qu'on lui opposait de l'assassinat de Jarry, et de tous les autres chefs d'accusation, il lui fut impossible d'espérer échapper à la vindicte des lois, il avait plutôt l'air d'un juge que d'un accusé.

Mais il en était bien autrement de sa femme, Varina Dela-

grave.

La nouvelle de l'horrible mort de sa fille était tombée sur elle comme un coup de tonnerre, et son cœur si fier, qui avait traversé, sans broncher, tant de péripéties, fut plongé dans une agonie de douleur et de désespoir.

Les souffrances qu'endura cette malheureuse femme durent être bien terribles, en effet ; car le matin qui suivit la nuit qu'elle avait passée, seule, dans sa prison, après avoir appris la mort mystérieuse de sa fille, on la trouva ayant les cheveux gris et transformée presque en une vieille femme.

Ses cheveux noirs, dont nous avons plusieurs fois admiré la beauté, étaient semés d'une multitude de fils argentés, et sa figure, maintenant pâle et décolorée, était creusée. Le chagrin avait accompli l'œuvre du temps et l'avait ainsi changée en quelques heures.

Elle avait été mise en liberté, aussitôt après le premier interrogatoire ; on n'avait rien trouvé, en effet, qui fut de nature à l'inculper dans les crimes dont son mari avait à répondre.

Triste et le désespoir dans l'âme, elle suivit à leur dernière demeure les restes de sa fille, qu'on enterra dans le cimetière de Moidrey.

On lit encore aujourd'hui, sur une tablette de marbre, cette simple inscription :

VARINA.

Il n'y avait ni date de naissance, ni date de décès. Pauvre Varina ! elle mourut jeune, et cependant, comme dit le poète, elle était vieille par le malheur.

Sa mort resta entourée de mystère ; mais on croit généralement que, dans un moment de folie, cette malheureuse fille, succombant sous l'idée du déshonneur et de la ruine où était tombée sa famille, avait attente à sa vie.

Cette pensée fut partagée par Varina Delagrave, qui ne douta jamais un instant que Matteo Cordiani n'eût péri dans cette terrible nuit, où, avec la force d'un géant et la fureur d'une tigresse, elle l'avait lancé par dessus le balcon, dans la mer.

L'enterrement fini, elle retourna à Rennes, où elle resta jusqu'au jugement de son mari, attendant que son sort fut décidé.

Le jour qui précéda celui du jugement, on ne parla que de cette importante affaire à Rennes.

La position sociale de l'accusé, la nature extraordinaire des crimes qu'on lui imputait, avaient vivement excité la curiosité publique.

De tous les points du département, on était accouru pour assister aux débats ; c'est à peine si on trouvait à se loger dans les hôtels, et même les maisons les plus humbles étaient louées un prix considérable.

L'opinion générale, même parmi les avocats, était que la défense de l'accusé était impossible ; car tout se réunissait contre lui.

En effet, l'identité du squelette avait été établie ; les boutons de métal et une tabatière que l'on avait retrouvé dans le tronc de l'arbre, portaient encore le nom de Jarry, et le magistrat qui avait procédé à l'arrestation de Delagrave, n'avait pas laissé tomber par terre l'exclamation de surprise qui lui était échappée et que nous avons signalée.

D'un autre côté, Ephraïm Mouton, en fouillant dans les papiers de son père, avait découvert un document où l'affaire de Delagrave était détaillée tout au long.

Ephraïm Mouton avait absolument raison de dire que Henri Delagrave s'était donné un mal infini pour fier la corde qui devait le pendre, et que le nœud était tel que tous les avocats du monde seraient impuissants à sauver sa tête.

Les horloges de la ville sonnaient minuit, quand Ephraïm, regagnant lentement son hôtel, se répétait :

— Il est à moi !... oui, il est à moi, il ne m'échappera pas à présent !

Le dernier coup de minuit résonnait encore à travers les sombres passages de la prison, lorsque le geôlier, sous la garde de qui Delagrave était spécialement placé, tourna sa grosse clef dans la serrure, et entra dans la chambre du prisonnier, pour s'assurer que tout était à sa place. — *A suivre.*

Une petite lampe brûlait sur la table, à côté d'un encrier et du papier que, sur sa demande, on avait donné à Delagrave.

Ce dernier était couché, à moitié habillé, sur le lit, où il s'était jeté à toute apparence, vaincu par la fatigue.

— Il dort enfin, dit le geôlier à voix basse et en couvrant la lumière avec la main ; c'est, je crois, la première fois que je lui vois fermer les yeux.

Soudain, à un mouvement qu'il fit, les rayons de la lampe tombèrent sur le prisonnier et éclairèrent son visage.

Le geôlier tressaillit, la lampe faillit lui échapper, et il s'approcha précipitamment du lit.

Delagrave qui, ainsi que nous l'avons dit, était à moitié habillé, était couché la figure tournée en haut, et ce fut son expression autant que la singularité de cette attitude qui avait effrayé ainsi le geôlier.

Les yeux étaient ouverts, tout grands ouverts, mais tellement tournés qu'on ne voyait qu'une portion des pupilles.

Les lèvres étaient contractées comme dans un affreux rictus, tandis que les dents blanches et serrées brillaient à la lumière.

Chacun des traits semblait crispé comme dans un paroxysme de douleur ; cependant, il n'y avait point de vie, point de mouvement, tout était fixe comme du marbre.

Les bras aussi étaient relevés, et les mains étaient jointes au-dessus de la tête, comme si elles fussent demeurées raidies dans un dernier spasme.

Le geôlier, posant vite sa lampe par terre, saisit Delagrave et le secourut, d'abord doucement, puis rudement, en l'appelant par son nom.

Pas un trait ne bougea ; il n'obtint aucune réponse. La figure, dans sa contorsion, avait l'immobilité d'une statue.

— Il est mort ! cria le geôlier.

Et, se précipitant dans le corridor, il répandit partout l'alarme. Le directeur de la prison ne tarda pas à arriver.

On courut vite chercher un médecin. Au premier coup-d'œil l'homme de science secoua la tête.

Le geôlier avait dit vrai : Henri Delagrave était mort.

Ephraïm Mouton se trompait, après tout ; et, presque au même moment, où il se vantait de son triomphe, son ennemi lui échappait.

Le médecin déclara que la mort avait été causée par le poison, un poison très-puissant. Mais comment se l'était-il procuré ?

On ne découvrit dans la chambre ni coupe, ni flacon d'aucune sorte. On chercha partout, on fouilla partout, mais inutilement.

— Attendez ! cria le directeur de la prison en apercevant sur la table un papier où étaient tracées quelques lignes d'une écriture très-fine.

Il approcha la lampe et lut à haute voix :

Je suis coupable des crimes dont on m'accuse. Je ne chercherai pas à les pallier ou à les excuser. Le passé ne peut être changé ; quant à l'avenir, je suis préparé à lui faire face. Ma mort est mon œuvre et non la vôtre. Je suis encore maître de moi.

HENRI DELAGRAVE.

Il y avait un post-scriptum que le directeur lut également :

La vie est une bulle d'air que le moindre souffle brise. Au moment où je porte mon doigt à mes lèvres, le monde disparaît à mes yeux. Mes ennemis sont joués par une goutte de rosée, une goutte de poison dans une bague !

Une bague !

Le docteur eut une illumination soudaine, et, levant la main il lui ôta la bague du doigt.

C'était une opale ; mais la pierre avait été creusée et s'ouvrait ou se fermait au moyen d'un ressort si délicatement fait, qu'il défiait toute observation.

— Le poison, dit le docteur en passant la bague au gouverneur, était caché dans cette petite pierre. La bague est de fabrication indienne, et le poison aussi, je n'en doute pas.

Il avait raison : la bague était un cadeau fait à Henri Delagrave par son ancien ami de collège, Rodolphe Mortagac.

Ainsi mourut cet homme audacieux, méchant, doué de ta-

lents, qui auraient pu lui assurer une haute position dans le monde, mais qui, esclave de ses mauvaises passions, mena une vie misérable, et expira ignominieusement dans une prison.

Puisse-t-il trouver auprès de Dieu la pitié que nous ne pouvons lui accorder !

La justice terrestre s'arrête devant la tombe ; et quelles que soient nos causes de querelles, notre colère cesse, et le bras de la vengeance lui-même retombe paralysé en présence de ce mystère qu'on appelle la mort.

Une année s'est écoulée avec ses saisons et ses changements. Nous sommes au mois de mai, ce mois si cher aux amoureux et aux poètes.

La nature a recouvert la terre de son manteau verdoyant, et travaille à l'émailler de fleurs. L'hiver, avec ses pluies et ses brouillards, ses gelées et ses neiges, est oublié de tous, et tout semble être joie et bonheur, sous les rayons dorés du soleil.

Mais nulle part le contentement n'est plus grand qu'au château de Moidrey, et dans le village de Saint-Servan.

Mais pourquoi parler de ce village, puisqu'il était alors désert, et que tous les habitants étaient allés ensemble dans les parcs et les bois de Moidrey ?

Pas un enfant était resté en arrière ; même ceux qui ne pouvaient marcher avaient été portés dans les bras de leurs mères, ou sur les épaules de leurs pères, et tous riaient en se dirigeant vers Moidrey.

C'était jour de fête pour tout le monde ; car, ce jour-là, Emma, l'enfant du naufrage, l'enfant de leur adoption, allait devenir la femme de l'héritier de Moidrey.

Un autre mariage fut célébré, en même temps ; ce fut celui de Charlot avec la jeune fille qui lui avait sauvé la vie en Angleterre.

Nous ne dirons pas les bénédictions qui accompagnèrent les jeunes mariés ; nos lecteurs imagineront aisément tout ce que nous pourrions raconter.

Nous quitterons ce coin de terre où règne à présent le bonheur, pour passer dans un autre pays, ou d'une tour carrée surmontant l'un des monastères qu'on ne rencontre nulle part plus fréquemment qu'en Italie, s'élançant les sons lugubres d'une cloche.

Cette cloche appelle les sœurs à la prière du matin ; mais une d'elles manque, et c'est justement celle qui se montre la plus rigide dans ses dévotions, la plus rigoureuse dans l'exercice de cette discipline qui cherche à massacrer le corps pour sauver l'âme.

Sœur Thérèse, car s'était son nom, avait été, le matin, chargée par l'abbesse de veiller près du lit d'un mourant qu'on avait trouvé la veille, au soir, à la porte du couvent, où, épuisé et sanglant, il demandait assistance et protection.

Il faisait partie de la bande de brigands commandée par Chiavo, et, tandis qu'il fuyait devant les soldats Italiens, il avait glissé et était tombé dans un des précipices dont sont semés les rochers.

Ses camarades, chaudement poursuivis, l'avaient cependant enporté jusqu'aux portes du couvent, où ils l'avaient abandonné à la compassion des sœurs.

Sa figure était tournée du côté de la muraille au moment où sœur Thérèse entra.

Elle s'agenouilla doucement près du lit, et pria pour le repos de cette âme qui était sur le point de quitter son enveloppe mortelle.

Le brigand l'entendit, et, par un effort accompagné d'un gémissement, se tourna dans son lit.

— De l'eau ! dit-il ; donnez-moi de l'eau ! je meurs ! Au premier son de sa voix, la religieuse, pâle et tremblante, se leva sur ses pieds.

— De l'eau ! répéta-t-il ; le gosier me brûle !

Elle remplit une coupe d'eau qui était dans la cellule, et s'approcha de lui en jetant son capuchon en arrière.

— Vous êtes Matteo Cordiani ! dit-elle d'une voix terrible dans son calme.

Le bandit leva les yeux avec surprise ; puis poussa un cri d'horreur.

— Varina ! Ici !

La voix lui manqua.

— Donnez-moi de l'eau ! murmura-t-il : les feux de l'enfer me consomment le gosier.

Elle lui montra l'eau, sans que, toutefois, il pût l'atteindre, et le regarda d'un œil aussi dur et aussi froid qu'une pierre.

— Tu meurs, Matteo, dit-elle.

— Diavolo ! c'est sûr, répliqua-t-il ; mais donne-moi de l'eau !

Sa main trembla légèrement, de sorte que quelques gouttes fraîches tombèrent sur le bras du bandit.

Elle ne fit pas d'autre mouvement.

— Où est ma fille, Matteo ? demanda-t-elle ; où est ta fille ?

Le bandit poussa un gémissement, mais ne répondit pas.

— Misérable ! cria-elle ; misérable assassin ! tu l'as tuée.

Matteo se souleva à moitié.

— En grâce ! donne-moi de l'eau ! dit-il en indiquant son gosier et sa poitrine. Le feu, il est là ! là ! Varina ! par pitié ! je meurs !

Elle leva la coupe ; mais comme Matteo tendait la main pour la saisir, elle la lâcha, et elle se brisa à ses pieds.

Il retomba avec un cri étouffé.

Ses yeux se fermèrent, et l'on entendit un râlement sinistre dans sa poitrine.

Elle se pencha sur lui, un moment, puis étendit la main.

— J'étais venue, dit-elle, apporter la bénédiction du ciel à un mourant. Puisse-t-il recevoir le pardon de ses crimes !

Elle abaissa de nouveau le capuchon sur son visage, croisa sa longue robe autour d'elle, et sortit de la chambre comme un fantôme.

Cette même nuit la cloche du couvent sonna de nouveau, pendant qu'on confiait à la terre tout ce qui restait de Matteo Cordiani.

Sur sa tête, des mains charitables ont élevé une petite croix de bois, sur laquelle est assez grossièrement tracé ces souhaits chrétiens :

Requiescat in pace.

LOUIS BAILLEUL.

FIN.

UN SQUELETTE DANS CHAQUE MAISON

N'est-il pas vrai que lorsque nous sommes sous le poids de vives souffrances, qu'elles soient le résultat de douleurs continues, ou qu'elles soient venues nous frapper tout d'un coup, nous sommes disposés à nous imaginer qu'il n'y a pas dans le monde un être aussi malheureux que nous, ou, peut-être, que nous appartenons à un petit corps d'infortunés, formant exception au reste de l'humanité ? Nous tournons les regards vers notre voisin, et voyant qu'il n'est affligé d'aucun malheur visible ou palpable, et qu'il ne se plaint d'aucun chagrin qu'il pourrait chercher à dissimuler, nous en concluons qu'il est entièrement heureux, tandis que nous, nous ne sommes jamais exempts d'ennuis d'une sorte ou d'autre, et que, en fait, nous avons l'air des desherités de la Providence.

Pour tous les maux particuliers qui nous atteignent, nous trouvons un contraste dans la situation exactement opposée de quelque autre personne, et, par les souffrances de l'enfer, peut-être ajoutons-nous matériellement à l'étendue réelle de notre affliction ; sommes-nous condamnés à un rude labeur pour gagner notre pain quotidien, alors nous tournons les yeux vers celui qui gagne le sien par des moyens qui nous paraissent moins pénibles. Ne possédons-nous que peu de fortune, alors nous nous comparons à l'homme riche, qui non-seulement a à sa disposition toutes les choses nécessaires que nous envions, mais, en outre, une foule de luxe que nous ne connaissons que de nom. Le ciel ne nous a-t-il point accordé d'enfant, nous gémissons en voyant en quelle quantité il y en a dans d'autres familles qui n'en désirent pas tant. Dieu nous enlève-t-il successivement nos amis ou nos parents bien-aimés, nous nous étonnons de la félicité de certaines personnes de notre connaissance, qui ne savent jamais ce que c'est que d'être en deuil. En un mot, un malheur ne nous arrive jamais sans que nous soyons tentés de nous considérer comme des victimes

uniques, et dans notre angoisse, nous nous figurons que les peines de nos semblables sont bien moins grandes que les nôtres.

Nous nous rappelons une histoire qui, croyons-nous, servira admirablement d'illustration, à cette erreur si commune dans le monde. Une veuve, qui habitait Naples, et dont le nom, si nos souvenirs sont exacts, était comtesse Corsini, avait perdu toute sa famille, à l'exception d'un fils, qui était le seul intérêt qui l'attachât encore au monde. Ce jeune homme, d'ailleurs, était à tel point remarquable pour l'élégance de sa personne, et ses qualités aimables et gracieuses que, n'eût-il pas été le seul lien qui l'unît à la vie, elle aurait été très-excusable d'avoir pour lui un attachement allant jusqu'à l'adoration.

Lorsque son fils eut atteint un certain âge, la comtesse l'envoya poursuivre ses études à l'université de Bologne, où il employa si bien son temps qu'il devint bientôt l'un des élèves les plus distingués, en même temps qu'il se concilia l'affection de tous ceux qui le connaissaient, à cause de la noblesse de son caractère et du charme de ses manières. Chaque vacance, il retourna passer quelques mois avec sa mère, qui toujours remarquait avec bonheur les progrès qu'il avait faits, non dans ses études littéraires, du moins dans la culture de ses qualités personnelles. L'affection de la comtesse n'aurait fait ainsi que croître, si cela eût été possible, et elle fut de plus en plus encouragée à compter sur cette espérance de grandeur future, qui l'avait décidée à envoyer son fils loin d'elle et lui avait donné la force de supporter son absence. Qui pourrait peindre la sollicitude avec laquelle une mère — et elle, « une veuve » regarde son fils, — le seul enfant qui lui reste ! Chacun de ses mouvements, chacun de ses desirs, elle les suit avec une bonté attentive. Il ne peut être absent quelques minutes plus longtemps qu'à son habitude, qu'aussitôt elle s'inquiète, et quelle que soit la compagnie où elle se trouve, toute son âme se perd dans une rêverie d'où rien ne peut la tirer qu'à son retour. S'il est à cheval, elle entend le bruit des sabots de l'animal, avant que personne se doute de son approche ; — s'il est à pied, elle reconnaît son pas, sur le seuil de la porte ; quoique, pour tous les autres, il soit confondu parmi ceux de ses compagnons. Quelque doucement qu'il entre chez elle, dans les circonstances ordinaires, à son souffle, à sa seule respiration, elle sait que c'est son fils. Son être entier est lié au sien, et la seule idée qu'elle n'ose contempler est celle de le voir la quitter pour suivre au tombeau ceux qu'elle a déjà perdus. Tels étaient exactement les sentiments de la comtesse Corsini à l'égard de son noble et bien-aimé fils, — de son fils unique.

Il arriva, toutefois, que, juste au moment où il se disposait à revenir à Naples, après avoir achevé toutes ses études, ce fils fut saisi d'une maladie dangereuse, qui, malgré les efforts des meilleurs médecins de Bologne, le conduisit en trois jours aux portes du tombeau. Quand il eut la certitude qu'il n'en réchapperait pas, son seul souci, — en ce qui concernait ce monde, — fut pour sa mère, qui, craignait-il, souffrirait affreusement de sa mort, si même elle ne succombait pas à sa douleur. Son plus grand désir fut donc de trouver quelque moyen de l'empêcher d'être accablée par le chagrin. Enfin un expédient se présenta à son esprit. Il écrivit une lettre à sa mère, l'informant de sa maladie, mais en lui dissimulant sa gravité, en la priant de lui envoyer une chemise faite par la femme la plus heureuse de Naples, ou par celle qui lui paraissait la plus exempte des chagrins et des soucis de ce monde ; — c'était, ajouta-t-il, une fantaisie qui lui était passée par la tête, et il était persuadé qu'en portant cette chemise il se guérirait promptement.

La comtesse trouva très-singulière la demande de son fils, mais tenant à ne rien lui refuser de ce qui pouvait contenter ses caprices, elle se mit immédiatement à chercher la dame la plus heureuse de Naples, avec l'intention de lui demander ses bons offices, de la manière que nous avons spécifiée. Ses recherches furent difficiles et ennuyeuses. Toutes les personnes à qui elle songea, ou qu'on lui indiqua, se trouvèrent examen fait, avoir leur part de troubles. Pendant longtemps elle désespéra presque ; mais ayant néanmoins persévéré, — elle fut présentée à une dame d'une trentaine d'années,

LE DIABLE COLLÉ

LÉGENDE

et mariée,—qui non-seulement paraissait avoir tout ce qui peut constituer le bonheur, mais même portait sur sa physionomie une expression de contentement et de satisfaction. La comtesse exposa donc sa requête à cette dame, en lui donnant pour excuse l'étrangeté même de sa prière. « Ma chère comtesse, lui dit la dame, gardez vos excuses, car si j'avais été en état de remplir cette tâche, je m'en serais chargée très-volontiers. Mais, si voulez me suivre dans un autre appartement je vais vous prouver que je suis la plus malheureuse des femmes de Naples »

En parlant ainsi, elle conduisit la mère dans une chambre éloignée où il n'y avait qu'un rideau qui pendait du plafond sur le plancher. Elle tira ce rideau, et, à la grande horreur de la comtesse, elle lui fit voir un squelette suspendu à une poutre.

— Oh ! mais, c'est effroyable ! s'écria la comtesse ; qu'est-ce que cela signifie ?

— La dame la regarda tristement, et, après une minute de silence, lui donna l'explication suivante :

— Cela, c'était un jeune homme qui m'aimait avant mon mariage, et auquel je fus obligé de renoncer quand mes parents me forcèrent à épouser l'homme dont je porte aujourd'hui le nom. Après une absence de plusieurs années, il vint ici me voir sans intentions coupables, bien certainement, et mon mari fut tellement furieux de le trouver un jour en ma présence, qu'il tira son épée et la lui passa à travers le cœur. Non content de cela, il le fit pendre ici, et depuis lors, soir et matin, il m'a contraint à venir contempler ses restes. Devant le monde, j'ai un air joyeux et semble posséder tous les bonheurs de la vie ; mais vous pouvez juger si je mérite la réputation que vous m'avez attribuée, et si je puis exécuter la commission de votre fils.

La comtesse Corini avoua sans peine que sa situation était des plus misérables, et se retira, désespérant d'obtenir ce qu'elle cherchait et en se demandant, — si une femme qui paraissait être si heureuse avait un secret chagrin comme celui-là, — quels devaient être ceux des personnes dont le visage trahissait la souffrance ? — Hélas ! se dit-elle, personne n'est à l'abri des dévastes et des chagrins de la vie. — Il y a un squelette dans chaque maison.

En arrivant chez elle, la comtesse trouva une lettre lui annonçant la mort de son fils. En toute autre circonstance, cette nouvelle lui aurait fait perdre la raison, ou lui aurait brisé le cœur ; mais, préparée comme elle l'était par la prudence de son fils, — elle ne lui causa qu'un chagrin rationnel. Quand le premier moment de douleur fut passé, elle se dit avec résignation que, si grand que fût le coup qui la frappait, il n'était probablement pas plus terrible que ceux qui atteignaient chaque jour ses semblables, et que son devoir était donc de s'y soumettre avec tranquillité.

La morale de cette histoire sera facile à tirer pour chacun de nos lecteurs. Ils verront en effet, quelle horreur il y a à supposer que les autres sont plus généralement que nous exempts des misères ordinaires de la vie, ou que nous sommes particulièrement destinés au malheur. Ils peuvent être assurés que, sous beaucoup des dehors les plus brillants de ce monde, il y a de terribles plaies qui ne sont pas moins pénibles parce qu'elles échappent aux regards. Les hommes, les femmes qui paraissent le plus heureux, ont leurs chancres. L'orgueil des grands, le luxe des riches, — même la dignité et le respect de la couronne, — tous ont quelque chose qui, si on pouvait voir dans leur intérieur, les rendrait moins dignes d'envie qu'ils ne semblent l'être. Pour notre part, jamais nous n'entrons sous un toit brillant et magnifique, jamais nous n'entendons vanter le bonheur et la prospérité de quelqu'un, sans penser immédiatement que très-probablement, dans notre humble condition, nous avons autant d'éléments de bonheur, pourvu, bien entendu, que nous sachions modérer nos desirs. Même dans cette grande ville qu'on appelle Paris, où l'influence et le luxe sont si merveilleusement concentrés, où les grands sont si bien logés, si bien servis, et où ils ont tout à profusion, chacun, croyons-nous, a sa part de misère. Les maisons ont l'air de palais, mais on peut en être convaincu, il y a toujours un squelette dans chacune d'elles.

LOUIS BAILLEUL

Du temps que le duc Casimir de Teschen gouvernait le duché de Troppau, dont la jouissance viagère lui avait été accordée par le roi Louis, vivait à Troppau, avec une famille de sept enfants, un pauvre pêcheur, nommé Jean le Court qui gagnait sa nourriture honnêtement, mais avec peine. Plus d'une fois on trouvait le soleil avant le pain dans sa cabane.

Pendant l'année 1524, la disette régnant dans le pays, son sort fut plus malheureux encore, et une cruelle maladie qui le plongea dans la misère vint s'ajouter à toutes ses souffrances.

Jusqu'alors des secours lui avaient été distribués par plusieurs habitants ; mais le besoin s'accroissant tous les jours, chacun ne pourvut plus que difficilement à sa propre existence. Notre pêcheur fut abandonné, et il ne sut comment calmer la faim de sa femme et de ses enfants.

Un soir que ceux-ci étaient encore à ramasser dans les rochers les racines dont ils faisaient leur nourriture, Jean fut si désespéré de son triste sort qu'il maudit sa vie, et après avoir imploré inutilement le ciel pour obtenir de lui une assistance soudaine, il se prit, tout irrité, à invoquer le secours du prince de l'enfer. . . . Les siens rentrèrent avec un visage consterné ; ils avaient à peine trouvé de quoi contenter leur faim pour quelques heures.

La nuit survint, la femme et les enfants de Jean étaient tombés dans un profond sommeil ; pour lui, la grandeur de son chagrin l'empêchait de s'endormir. Tout à coup une pâle lumière éclaira sa chambre, et un homme, qu'a ses traits moqueurs il pressentit devoir être celui que dans son désespoir il avait appelé à son aide, parut devant lui. Il ne se trompait pas. C'était Satan en personne. Deux cornes perçaient en avant de sa tête à travers son épaisse chevelure.

— Ecoute, dit le diable au pêcheur tremblant, tu as réclamé mon assistance. Je te donne ma parole, que, dès demain, le besoin sera banni de chez toi. Voici de l'argent : il te garantira de la disette pendant quelques semaines. Tu obtiendras davantage par la suite ; mais à une condition. Demain, dès que tu te sentiras guéri, pars pour la Saxe, sans dire adieu à personne. Ce que tu auras à y faire te sera dit par des gens que tu rencontreras : ce que tu en rapporteras, préserve-le bien de l'eau. Car, si l'eau le détruisait ou seulement le mouillait, ton âme m'appartiendrait pour toujours. A ces mots, l'esprit malin disparut, et l'obscurité de la nuit enveloppa de nouveau la chambre de son voile. Jean, épuisé de fatigue par l'émotion et la maladie, s'endormit à son tour.

Il se réveilla fortifié. D'abord il prit tout ce qui lui était arrivé pour un rêve affreux ; cependant lorsqu'il se sentit bien sain de corps, et qu'il aperçut une bourse pleine d'argent à ses côtés, il eut un profond repentir d'avoir traité avec Satan. Il savait qu'avec lui il n'y avait pas à plaisanter. Aussi mit-il l'argent près de sa femme et partit-il pour la Saxe sans l'éveiller.

Il marcha sans but et sans dessein. Arrivé en Saxe, il traversa Dresde et Torgau sans entendre un seul mot qu'il pût prendre pour lui. Enfin il entra dans Wittenberg. Une foule de peuple était rassemblée devant l'église de Sainte-Ursule. Jean se pressa en curieux parmi les spectateurs pour connaître la cause de l'attroupement. Sur les exhortations répétées de Luther, les images sculptées des Saints étaient portées hors de l'église, et la on les fendait avec des haches en se moquant. Le tour vint d'une petite statue qui représentait sainte Julie tenant le diable enchaîné. La statue de la sainte et la statue du diable furent mis en pièces. Un des assistants dit en riant :

— Un papiste peut venir maintenant et prendre le pauvre diable, afin de le recoller chez lui.

Le pêcheur s'appliqua ces mots, et lorsque la foule se fut dispersée, il parvint à s'emparer des morceaux de la figure du diable, après quoi il s'empressa de retourner dans son pays.

Cependant sa famille s'était remise de la consternation dans laquelle l'avait jeté la soudaine disparition de son chef. Ses

bienfaiteurs diligents y étaient venus le jour même de son départ, et l'avaient réjoui non-seulement par des présents de vivres, mais aussi en lui apprenant qu'on avait vu le pêcheur bien portant traverser de bon matin le marché, d'où l'on avait conclu qu'il avait tout à coup entrepris un travail lucratif dont il retirerait beaucoup d'argent. Bref, le pêcheur retrouva les siens dans les meilleures dispositions, fort gras et en bonne santé.

Tous lui demandèrent pourquoi il avait disparu si vite ? d'où venait l'argent qu'il apportait ?

— Un marchand étranger, répondit-il, m'a chargé de sauver un bijou très-précieux. Le voyage m'a rendu la santé, son heureux issue me rapportera des avantages. Voilà qui vous explique mon rapide départ, ma bonne mine et l'argent que voici.

On ne le questionna pas davantage. Il employa la nuit suivante à recoller les morceaux du diable. Il s'enferma seul chez lui pour cela et se mit à l'œuvre. La flamme sur laquelle cuisait la colle montrait des figures extraordinaires qui grimaçaient, qui disparaissaient et reparaissaient. Enfin il rajusta la figure en entier. Alors le sol trembla sous ses pieds ; les vitres grincèrent ; la flamme pétilla d'une manière étrange ; le tonnerre gronda au dehors. Une sombre fumée s'échappant du brasier descendit à ses pieds. Elle devint de plus en plus épaisse et tourbillonna. . . . Satan parut devant lui.

— Allons ! tu as bien fait ton opération, dit-il au pêcheur tremblant ; mon image est recollée. Porte-la toujours avec toi, mais ne la laisse pas mouiller. Et maintenant sache que tu trouveras dans ta poche telle somme que tu désireras sitôt que tu embrasseras cette image. Mais, si cette image devient humide, ou si un morceau en est séparé, ton âme deviendra aussitôt ma propriété.

Il disparut.

Le pêcheur mit soigneusement la figure collée dans une caisse où rien n'avait pu être serré depuis longues années. Le bruit de la clef éveilla sa femme endormie. Elle le vit refermer la caisse, et elle voulut bien vite connaître ce que son mari avait conservé avec tant de précautions. Jean chercha pendant longtemps à détourner sa curiosité ; mais, quand il il vit que c'était en vain, il lui raconta que ce qu'il gardait était le bijou du marchand étranger, que ce bijou était hideux, mais qu'enfin c'était un morceau d'art dans son genre. Rendue plus curieuse encore par ce récit, sa femme insista pour le voir. Jean ouvrit la caisse et lui montra le diable collé. Elle recula épouvantée.

— Ah ! dit-elle en gémissant, j'aurais mieux aimé mourir de faim que d'avoir prolongé ma vie par un travail aussi affreux. Tu ne t'es pas souvenu que tu étais père lorsque pour le bien de tes enfants tu t'es donné tant de mal pour cette figure du méchant ennemi.

Elle retombe sur son lit en pleurant. Ses paroles raisonnèrent comme un écho aux oreilles de Jean. La perspective des richesses ne le rendit même pas heureux. Il se retourna en soupirant sur son lit. Quelque chose de dur le pressait sur le côté. Il le prit : c'était le diable collé ! . . . Il le remit dans l'armoire ; mais il le retrouva près de lui dans son lit. Il le reporta plusieurs fois dans l'armoire, et toujours le diable collé revenait à ses côtés. Il comprit alors qu'il devait ne plus s'en séparer. D'abondantes larmes de repentir coulèrent de ses yeux, mais en vain ; le diable collé était toujours là . . .

Cependant le matin était venu. L'argent était tout dépensé. Les enfants demandaient du pain. Jean se vit obligé d'embrasser secrètement de côté la figure. Aussitôt sa poche devint lourde. Il y porta la main. L'argent s'y trouvait sans mesure.

La vue de l'or a quelque chose de particulier. L'homme, fut-il au bord du tombeau, tourne volontiers encore une fois les yeux vers ce métal adoré universellement. Aussi Edwigo, femme de Jean, oublia à sa vue la manière dont il était acquis. La famille vécut dès lors bien et joyeusement, tellement une mauvaise conscience peut à la fin devenir supportable.

Pourtant, il était bien cruel pour le pêcheur, habitué à l'eau, de cesser un travail où sa vocation l'avait appelé ; à peine osait-il quitter sa maison de peur que la pluie ne le mouillât. D'un autre côté, sa soudaine aisance, sur l'origine de laquelle

il ne pouvait donner que de fausses indications, éloigna de lui le cœur de ses amis. Ceux-ci présument qu'il était un rusé voleur et cessèrent de le voir.

Il arriva vers ce temps qu'un vase d'or d'une grande valeur fut dérobé au duc Casimir. On rechercha longtemps sans succès celui qui avait commis ce crime. Le soupçon finit par tomber sur le pêcheur. On le mit en prison, et l'argent trouvé dans sa poche parut une preuve irrécusable du larcin. Les douleurs de la torture le firent faussement se déclarer le voleur. Aussitôt il fut condamné à la roue, et un moine l'assista pour sa préparation à la mort. Ce moine était réputé pour sa sainteté. Jean qui le savait lui découvrit tout et sans réserve, le soir qui précéda le jour destiné à son exécution ; il le fit avec d'autant plus d'empressement que le temps était devenu pluvieux, et que Jean avait à craindre d'être mouillé même pendant son exécution.

Le moine en écoutant ce récit secoua longtemps la tête, tout en réfléchissant. Enfin, comme frappé d'une idée, il alla trouver le duc pour l'engager à faire remettre encore une fois Jean à la torture, mais à la torture ordinaire des bohémiens : c'est-à-dire qu'on devait le brûler avec des flambeaux. Ce conseil fut suivi. On étendit Jean tout nu ; seulement la figure du diable resta attachée à son côté gauche en dépit de toutes les peines qu'on prit pour l'ôter. Alors les archers mirent des flambeaux sous le patient. Le pauvre pêcheur souffrit beaucoup ; mais aussi l'image fut peu à peu dévorée par la flamme. A peine fût-elle consumée que l'argentier du duc arriva en courant pour faire cesser l'exécution et faire remettre le pêcheur en liberté ; le vase qui avait tant fait de bruit était retrouvé.

Jean fut rapporté à moitié mort à sa maison où sa famille partagée entre la joie et la douleur le reçut à bras ouverts.

Il guérit. La figure du diable ne se fit plus voir, et Jean retrouva le calme de sa conscience qu'il avait perdu depuis longtemps. Sa santé fut plus forte qu'auparavant, ses affaires s'améliorèrent, et il mourut au bout de longues années, après avoir établi toute sa famille.

On voyait autrefois dans l'église Saint Jean, à Troppau, une pierre sépulcrale sur laquelle était figuré un homme tenant d'une main un poisson, de l'autre un flambeau. Elle devait indiquer sans doute le lieu de repos de notre cher pêcheur.

X. DEBACRE.

POÉSIE

LA TOMBE ET LA ROSE

La tombe dit à la rose :

— Des pleurs dont l'aube t'arrose

Que fais-tu, fleur des amours ?

La rose dit à la tombe :

— Que fais-tu de ce qui tombe

Dans ton gouffre ouvert toujours ?

La rose dit : — Tombeau sombre,

De ces pleurs je fais dans l'ombre

Un parfum d'ambre et de miel.

La tombe dit : — Fleur plaintive,

De chaque âme qui m'arrive

Je fais un ange du ciel !

MONTCALM

Montcalm est un guerrier admiré de chac	1
Il eut bien des rivaux-mais il triompha	2
Vaudreuil, Bigot, Lévis le chérissent tous	3
Il était fier et noble et rusé comme	4
Envoyé par la France en l'an cinquante	5
Vaillant comme un Achille il fut un beau Tir	6
Il fut pourvoir à tout en un temps de dix	7
Et se faisait servir la chair de cheval qu'	8
Une bombe creusa, mais d'un genre tout	9
Son tombeau sur lequel on dit <i>De profun</i>	10